



Sylvia Day

Si vous m'embrassez

La série Georgian



Sommaire

Chapitre 1

Londres, 1780

Chapitre 2

Chapitre 3

France, un mois plus tôt

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Épilogue

Londres, 1780

L'homme au masque blanc la suivait.

Amelia Benbridge n'aurait su dire depuis combien de temps il se faufilait subrepticement derrière elle, mais elle avait acquis la certitude qu'il la suivait.

Les sens aux aguets, elle avait parcouru à pas lents tout le périmètre de la salle de bal, regardant autour d'elle en affectant un air nonchalant pour l'étudier à sa guise.

Chaque fois que ses yeux s'étaient posés sur lui, elle avait cessé de respirer.

Parmi cette foule, toute autre qu'Amelia n'aurait sans doute pas remarqué l'intérêt avide qu'il lui portait, tant les sens étaient submergés par le tourbillon de ce bal masqué. Concentrer ses pensées n'était guère aisé parmi ce chatoiement d'étoffes multicolores et de dentelles, cette multitude de voix tâchant de se faire entendre malgré la musique de l'orchestre et ces odeurs mêlées de parfums capiteux et de cire fondue que dispensaient d'imposants lustres de cristal surchargés de chandelles.

Amelia n'était pas la première venue. Elle avait passé les seize premières années de sa vie sous haute surveillance, chacun de ses gestes jalousement épié. L'examen attentif auquel cet homme la soumettait avait réveillé en elle un sentiment si familier qu'elle n'aurait pu le confondre avec aucun autre.

Ce qui avait en outre retenu son attention, c'est que jamais encore elle n'avait été scrutée ainsi par un homme aussi... fascinant.

Car l'inconnu l'était bel et bien. Malgré la distance qui les séparait et bien que la moitié supérieure de son visage fût dissimulée, sa silhouette l'avait immédiatement frappée. Il était très grand, parfaitement proportionné, et ses vêtements avaient été taillés pour s'adapter à ses cuisses musclées et ses larges épaules.

Quand elle atteignit un coin de la salle, Amelia se retourna, leurs positions respectives se trouvant diamétralement opposées. Elle s'immobilisa, éleva son masque devant son visage, les rubans de couleurs vives qui en ornaient le manche serpentant le long de son bras ganté, et fixa les alentours. Tout en faisant mine d'admirer les danseurs, elle profita de l'occasion pour l'étudier à loisir. Ce n'était que justice, après tout. S'il s'autorisait à faire peser sur elle son regard, rien ne s'opposait à ce qu'elle en fit autant.

Il était entièrement vêtu de noir, à l'exception de ses bas, de sa chemise et de sa lavallière, de la même blancheur de neige que son masque, dépourvu de toute décoration et fixé à son visage par un ruban de satin noir. Alors que les déguisements des invités déclinaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, l'austérité de sa mise semblait destinée à lui permettre de se fondre dans l'ombre. À le rendre anonyme – ce qu'il ne saurait jamais être. La lumière des lustres faisait briller d'un tel éclat sa sombre chevelure qu'on avait envie d'y plonger les doigts.

Si séduisant fût-il, cet éclat ne pouvait cependant rivaliser avec l'attrait de sa bouche.

Quand ses yeux se posèrent sur cette pure merveille, Amelia cessa un instant de respirer. La bouche de ce mystérieux inconnu était le péché incarné. Ciselées de main de maître, ses lèvres sensuelles, soulignées par une mâchoire puissante, attiraient le regard par leur fermeté. Son teint cuivré l'incita à penser qu'il s'agissait d'un étranger et, lorsqu'elle s'efforça d'imaginer son visage tout entier, Amelia se dit qu'il devait être d'une beauté dévastatrice.

Ce qui acheva de l'intriguer fut sa séduisante façon de se mouvoir, tel un prédateur concentré sur sa proie. Sa démarche assurée tranchait avec la feinte nonchalance généralement prisée par la haute société. Cet homme savait ce qu'il voulait et ne prenait pas la peine de s'en cacher.

En l'occurrence, ce qu'il voulait, c'était suivre Amelia. Il la couvait d'un regard si intense qu'elle l'avait senti brûler sa nuque comme un rayon ardent, caresser ses épaules dénudées et glisser le long de son dos, éveillant dans son sillage une sensation de brûlure.

Amelia ne pouvait concevoir la raison d'une attention aussi soutenue. Certes, elle se savait jolie, mais elle ne s'estimait pas plus attirante que la plupart des femmes présentes à ce bal. Sa robe, bien que charmante avec son jupon de dentelle argent constellé d'une multitude de petites fleurs composées de rubans roses et verts, n'était pas non plus la plus époustouflante de la soirée. En outre, son amitié de longue date avec le comte de Ware était si notoire et si évidemment vouée au mariage qu'aucun homme ne s'avisait plus de lui faire la cour.

Que voulait donc ce ténébreux inconnu ? Et pourquoi ne l'approchait-il pas ?

Amelia se plaça face à lui et abaissa son masque afin de lui adresser un regard direct. Il ne pouvait pas manquer de remarquer qu'elle l'observait, et elle attendit qu'il se décidât enfin à l'aborder. Elle voulait découvrir tous les détails de sa personnalité – le son de sa voix, le parfum de son eau de toilette, l'impact qu'aurait sur elle la proximité de son corps...

Elle avait aussi envie de découvrir ce qu'il voulait. Amelia avait été élevée sans mère, séparée de sa sœur et perpétuellement ballottée d'un lieu secret à un autre, ses gouvernantes se succédant à un tel rythme qu'elle n'avait jamais pu tisser aucun lien d'affection avec elles. L'intérêt que lui portait cet homme constituait une anomalie qui méritait explication.

Cette attitude de défi silencieux provoqua une soudaine tension chez l'inconnu. Il soutint son regard, et elle vit ses yeux briller derrière les fentes de son masque. L'instant se prolongea. Amelia était si absorbée par sa contemplation qu'elle s'en rendit à peine compte. Des invités passèrent devant lui, le dérobaient momentanément à sa vue. L'inconnu serra les poings et sa mâchoire se crispa. Elle vit sa cage thoracique se déployer sous l'effet d'un long soupir... et fut brusquement bousculée par-derrière.

— Veuillez m'excuser, miss Benbridge.

Surprise, elle tourna les yeux vers le grossier personnage et découvrit un homme emperruqué, vêtu de satin puce. Elle marmonna une brève formule d'absolution accompagnée d'un sourire, puis s'empressa de reporter son attention sur l'homme masqué.

Qui avait *disparu*.

Elle cligna des yeux. Volatilisé. Elle se hissa sur la pointe des pieds et scruta le flot mouvant des invités. L'homme était grand et doté de larges épaules. Son absence de perruque constituait un autre signe distinctif, mais elle ne l'aperçut nulle part.

Où diable était-il passé ?

— Amelia ?

La voix grave à l'accent cultivé qui venait de retentir près de son épaule lui était aussi chère que familière, et elle jeta un coup d'œil distrait à l'homme qui venait de la rejoindre.

— Oui, milord ?

— Qui cherchez-vous donc ainsi ? demanda le comte de Ware en tendant le cou, singeant son attitude.

Un autre que lui eût paru ridicule, mais pas Ware, qui était en toute circonstance la perfection incarnée, depuis le sommet de sa perruque jusqu'à ses talons incrustés de diamants.

— Me jugeriez-vous arrogant si je vous avouais mon espoir d’incarner l’objet d’une quête aussi empressée ? ajouta-t-il.

Amelia eut un sourire coupable et noua son bras à celui du comte.

— Je cherchais un fantôme.

— Un fantôme ?

À travers les fentes de son masque peint, elle perçut l’expression amusée de ses beaux yeux bleus. Ware n’arborait jamais que deux expressions : dangereux ennui ou chaleureux amusement. Et Amelia était la seule personne au monde à le divertir.

— S’agissait-il d’un spectre terrifiant ? Ou bien de quelque chose de plus intéressant encore ?

— Je ne saurais le dire... Il me suivait.

— Tous les hommes vous suivent, ma chère, assura-t-il avec un fin sourire. Ne serait-ce que du regard.

— Vous me taquinez, répondit-elle en pressant légèrement son bras.

Il haussa les sourcils.

— Pas le moins du monde. Vous paraissez souvent perdue dans un monde issu de votre imagination, et les hommes éprouvent un attrait irrésistible pour les femmes qu’ils surprennent à s’illusionner de la sorte. Ils rêvent de se glisser sous leur peau afin de les rejoindre dans ce monde mystérieux.

Amelia ne fut pas insensible au ton intime que Ware venait d’user. Elle leva les yeux vers lui et le considéra, ses paupières voilant à demi son regard.

— Vilain garçon.

Il rit, et plusieurs têtes se tournèrent vers lui. Amelia l’étudia, elle aussi. La gaieté métamorphosait le comte, son apparence d’aristocrate affligé d’un ennui insondable cédant la place à celle d’un homme vibrant de joie de vivre.

Ware entreprit d’arpenter la salle de bal et incita souplement Amelia à l’accompagner. Elle le connaissait depuis six ans désormais, ayant fait sa connaissance au cours de sa dix-huitième année. Au fil du temps, elle avait vu le tout jeune comte devenir un homme, accomplir ses premiers pas dans le monde de la galanterie et constaté de quelle manière ses relations avec le beau sexe le transformaient, bien qu’aucune de ses maîtresses ne retînt son attention longtemps. Celles-ci ne voyaient de lui que son apparence extérieure et le marquisat qui lui reviendrait au décès de son père. Et peut-être se serait-il contenté de cet intérêt superficiel s’il ne l’avait pas d’abord connue. Mais la rencontre s’était produite et ils étaient devenus des amis très proches. Ware entretenait donc avec ses maîtresses des relations lui permettant de soulager ses besoins physiques, mais veillait à conserver l’amitié d’Amelia afin d’assouvir ses besoins émotionnels.

Ils se marieraient un jour, elle le savait. Ils n'en parlaient jamais, mais la chose était entre eux implicite. Ware se contentait d'attendre le moment où elle se sentirait enfin prête à franchir la frontière de l'amitié pour accepter d'entrer dans son lit. Amelia appréciait sa patience, même si elle n'était pas amoureuse de lui. Elle eût voulu l'être, le souhaitait même chaque jour. Mais elle en aimait un autre et, bien que la mort le lui eût ravi, son cœur demeurait fidèle à cet amour.

— Où se trouvent vos pensées ? s'enquit Ware tout en répondant d'un hochement de tête au salut d'un invité.

— Avec vous.

— Adorable réponse, murmura-t-il, les yeux brillants de satisfaction. Dites-moi tout.

— Je pense que j'aurais plaisir à être mariée avec vous.

— Dois-je y voir une déclaration officielle ?

— Je n'en suis pas certaine.

— Nous nous en approchons, cependant. C'est déjà un réconfort.

— L'impatience vous gagnerait-elle ?

— Je peux attendre...

La réponse était vague. Amelia eut un léger froncement de sourcils.

— Ne craignez rien, assura-t-il en l'entraînant sur la terrasse où se trouvaient déjà plusieurs personnes. Je m'estime satisfait tant que vous l'êtes aussi.

La légère brise du soir rafraîchit les joues d'Amelia, qui apprécia de pouvoir mieux respirer.

— Vous n'êtes pas entièrement franc avec moi, dit-elle en s'arrêtant devant la balustrade de marbre.

Alentour, les invités devisaient, le plus souvent par couples, mais nombre d'entre eux coulèrent vers eux des regards curieux. Malgré les ombres dispensées par la lune voilée de nuages, le costume crème et brillant comme l'ivoire de Ware forçait l'admiration.

— L'endroit n'est guère idéal pour discuter d'un sujet aussi hasardeux que notre avenir, déclara-t-il en élevant les mains pour dénouer le ruban de son masque, révélant ainsi son noble profil de médaille.

— Vous savez que cela ne suffira pas à me dissuader.

— Et vous savez que c'est justement pour cela que je vous adore, répondit-il avec un sourire dont la lenteur piqua agréablement Amelia. Ma vie est tirée au cordeau et strictement compartimentée. Je connais mon rôle et me plie aux exigences de la société.

— Sauf lorsqu'il s'agit de me faire la cour...

— Sauf lorsqu'il s'agit de vous faire la cour, acquiesça-t-il.

Sa main gantée trouva la sienne et la retint en même temps qu'il se décalait, de façon à dissimuler aux regards importuns l'intimité de son geste.

— Vous êtes la belle princesse que j'ai sauvée du donjon où un abominable bandit vous retenait captive. La fille d'un vicomte pendu haut et court pour trahison et la sœur d'une femme fatale, suspectée d'avoir assassiné ses deux premiers époux avant d'en épouser un troisième, si dangereux qu'elle ne s'est pas avisée de renouveler ses méfaits. Vous êtes ma folie, mon aberration, mon péché mignon.

Il effleura du pouce la paume de sa main, et elle frissonna.

— Et je suis pour vous tout l'opposé, enchaîna-t-il. L'ancre à laquelle vous vous accrochez parce que j'incarne la sécurité et le confort.

Ware porta son regard par-delà les invités encombrant la terrasse et approcha la bouche de son oreille. La suite de sa déclaration ne fut plus qu'un murmure.

— Mais il m'arrive de repenser à la jeune fille qui a audacieusement exigé de moi son premier baiser et de regretter de ne pas lui avoir donné satisfaction...

— Vraiment ? Ai-je tant changé que cela ?

Le comte la prit par la main, se retourna brusquement et l'entraîna au bas de l'escalier menant au jardin. Une allée bordée d'ifs taillés révélait un grand cercle de pelouse orné d'une impressionnante fontaine de pierre.

— Le passage du temps exerce son action sur chacun de nous, déclara-t-il d'une voix altérée, mais je crois que le passage dans l'au-delà de votre cher Colin vous a durablement marquée.

L'entendre prononcer le nom de Colin affecta profondément Amelia, et elle ne put réprimer le flot de tristesse qui la submergea. Colin avait été son meilleur ami avant de devenir son premier amour. Il n'était que le neveu de son cocher, et de sang gitan qui plus est, mais dans le monde isolé qui était alors le sien, Amelia l'avait toujours considéré comme un égal. Enfants, ils avaient partagé tous leurs jeux et s'étaient intéressés par la suite aux changements, le lien qui les unissait devenant plus profond. Moins innocent.

Colin était devenu un jeune homme dont la beauté exotique et la force de caractère, cachée sous des dehors paisibles, avaient éveillé en elle un trouble auquel elle n'était pas préparée. Elle s'était mise à penser à lui à longueur de journée, et des rêves de baisers volés avaient hanté ses nuits tourmentées. Il s'était montré plus sage qu'elle, cependant, ayant compris avant elle que la fille d'un pair du royaume et un garçon d'écurie ne peuvent rêver de s'unir officiellement. Il l'avait alors repoussée, feignant l'insensibilité et brisant ainsi son tendre cœur de jeune fille.

Mais il avait finalement révélé ses sentiments en mourant pour elle.

Amelia exhala un léger soupir. Il lui arrivait parfois, juste avant de trouver le sommeil, de penser à lui. Elle s'autorisait alors à ouvrir son cœur et libérait ses souvenirs – baisers volés dans les bois, langueurs passionnées et désir naissant... Elle n'avait plus jamais ressenti d'émotions d'une telle profondeur et savait que cela ne lui arriverait plus. Les amours d'enfance finissent généralement par se dissiper, mais son amour pour Colin reposait sur des bases si fermes qu'il durerait éternellement. Et si les braises de cet amour se révélaient moins ardentes qu'aux premiers jours, elles demeureraient, quoi qu'il advienne ; l'adoration qu'elle avait éprouvée pour lui se trouvant rehaussée par le sacrifice auquel il avait consenti quand elle avait été piégée entre les hommes à la solde de son père et les agents de la Couronne venus l'enlever. Elle aurait sans doute connu un sort funeste si Colin ne l'avait pas aidée à s'enfuir. La bravoure dont il avait fait preuve avait délivré Amelia de sa prison dorée, mais il avait payé cet acte d'amour de sa vie.

— Vous pensez à lui une fois de plus, murmura Ware.

— Suis-je si transparente ?

— Aussi limpide que le cristal.

— Peut-être estimez-vous que ma réticence est liée à l'affection que j'ai toujours portée à Colin, mais c'est au contraire l'affection que j'ai pour vous qui me retient.

— Vraiment ?

Amelia vit qu'il était sincèrement surpris. Ils s'engagèrent vers la fontaine, cédant à la subtile invitation de l'allée bordée d'ifs. Les lumières et les accents mélodieux des instruments à cordes, qui se déversaient par les nombreuses fenêtres ouvertes de la salle de bal, incitaient les invités à rester à proximité des festivités, et ceux qui, comme eux, se dirigeaient vers le fond du jardin ne s'aventureraient pas bien loin.

— C'est que, voyez-vous, je crains de vous voler à celle qui sera l'amour de votre vie, explicita-t-elle.

Le comte rit doucement.

— Voilà une idée fantasque, déclara-t-il, son sourire embellissant si bien son visage qu'elle s'attarda à l'observer. Certes, je reconnais me livrer à toutes sortes de conjectures fantaisistes quand vous prenez votre air lointain et énigmatique, mais l'intérêt que je porte aux affaires du cœur ne va pas plus loin.

— Vous n'avez pas idée de ce que vous manquez.

— J'espère que vous voudrez bien pardonner la rudesse de mon propos, mais si ce que je manque s'apparente à la mélancolie dont vous êtes enveloppée, je m'en félicite. Elle vous confère une aura de mystère que je trouve irrésistible, mais je crains qu'elle ne produirait pas le même effet sur ma personne. J'offrirais sans doute un aspect pitoyable, et vous conviendrez avec moi que cela ne saurait s'envisager.

— Le comte de Ware, pitoyable ?

Il fit mine de frissonner d'effroi.

— Inimaginable, n'est-ce pas ?

— Parfaitement inimaginable.

— Aussi, voyez-vous, vous êtes pour moi la femme idéale, Amelia. J'apprécie votre compagnie, votre honnêteté et l'aisance avec laquelle vous abordez tous les sujets avec la plus grande liberté. De plus, vous ne pouvez pas plus me blesser que je ne puis le faire moi-même à votre endroit, car nos émotions ne sont pas en jeu. Et s'il m'arrive parfois de vous manquer d'égards, vous savez que ce n'est jamais dans le but de vous offenser. Notre association m'est si précieuse que je la chérirai jusqu'à mon dernier jour.

Ware se tut alors qu'ils atteignaient le pied de l'autre escalier permettant de regagner la terrasse. Leur bref moment d'intimité touchait à sa fin. Amelia appréciait infiniment la compagnie du comte, elle aussi. Mais l'acte de chair qui viendrait immanquablement ponctuer les soirées qu'ils passeraient ensemble, si elle acceptait de l'épouser, la faisait encore hésiter.

Le souvenir des baisers passionnés qu'elle avait échangés avec Colin la hantait. Elle redoutait d'être déçue par la comparaison et redoutait qu'un certain embarras ne ternisse sa complicité avec le comte. Ware était avenant, charmant, parfait en tout point. Mais de quoi aurait-il l'air, les joues rougies et les cheveux défaits par la passion ? Quels sons produirait-il ? Comment se comporterait-il ? Qu'attendrait-il d'elle ?

C'était l'appréhension qui alimentait ces questionnements.

— Vous omettez le sujet des rapports charnels, fit-elle remarquer.

La tête du comte pivota brusquement vers elle, et le pied qu'il s'apprêtait à poser sur la première marche demeura en l'air. Une étincelle de joie s'alluma au fond de ses yeux bleus. Il s'écarta de l'escalier et se plaça face à elle.

— Il ne tient qu'à vous de réparer cet oubli. En quoi la question vous préoccupe-t-elle ?

— Ne craignez-vous pas que ce soit...

Elle ne parvint pas à trouver le terme adéquat.

— Non, assura-t-il fermement.

— Non ?

— Quand je pense à cet aspect du mariage avec vous, je n'entretiens aucune crainte. De l'envie, certes. Mais nulle inquiétude. Ce motif ne doit pas vous retenir, ajouta-t-il en se rapprochant d'elle pour murmurer à son oreille. Nous sommes jeunes. Nous pouvons nous marier et attendre. Ou bien attendre et nous marier ensuite. Même lorsque vous porterez mon alliance, je n'exigerai jamais rien de vous si vous ne le désirez pas. Pas dans un premier temps, en tout cas, précisa-t-il avec un sourire. Après quelques

années, je me montrerai moins accommodant, car je dois assurer ma descendance et vous êtes suprêmement attirante.

Amelia inclina la tête, pensive, puis acquiesça.

— Bien, déclara le comte d'un ton de satisfaction évidente. Tout progrès, si ténu soit-il, est toujours bon signe.

— Il est peut-être temps de publier les bans.

— Pardieu, il s'agit là d'un progrès qui n'a rien de ténu ! s'exclama-t-il avec enthousiasme. Nous touchons au but !

Elle rit, et il lui décocha un clin d'œil malicieux.

— Nous serons heureux ensemble, promit-il.

— Je le sais.

Ware prit le temps d'assujettir son masque et le regard d'Amelia se promena alentour tandis qu'elle patientait. Un rideau de lierre retombait depuis la rambarde de la terrasse et, après y avoir fait glisser son regard, elle découvrit une autre terrasse en contrebas. Celle-ci n'était pas éclairée, dans le but évident d'inciter les invités à ne pas s'éloigner de la salle de bal. Malgré l'obscurité qui l'enveloppait, elle aperçut deux silhouettes. À la blancheur de son masque et à la manière dont ses vêtements et sa chevelure sombres se fondaient dans l'ombre, elle reconnut le fantôme qui l'avait suivie.

— Milord, murmura-t-elle, saisissant le bras du comte. Voyez-vous ces deux gentlemen, là-bas ?

— En effet, répondit-il en suivant son regard.

— Celui qui est entièrement vêtu de noir est l'homme qui m'a suivie tout à l'heure.

— Vous avez mentionné l'incident avec légèreté, mais j'avoue trouver la chose inquiétante à présent, commenta-t-il. Cet homme vous a-t-il ennuyée de quelque façon ?

— Non, répliqua-t-elle, alors que les deux hommes se séparaient – le fantôme s'éloignant d'eux, l'autre prenant la direction opposée.

— Pourtant, je sens que sa proximité vous perturbe, dit le comte en rectifiant la position de la main d'Amelia sur son bras. Et sa présence sur cette terrasse obscure est étrange.

— Je suis d'accord avec vous.

— Bien des années se sont écoulées depuis que vous avez été libérée de la fêrule de votre père, mais la prudence reste de mise, d'autant que vous êtes désormais apparentée à un criminel notoire. Vous feriez mieux de m'accompagner pour le restant de la soirée, ajouta-t-il en la reconduisant prestement en haut des marches.

— Je n'ai aucune raison de le craindre, se défendit-elle posément. Bien plus que le fait qu'il me suive, c'est la réaction que j'ai eue vis-à-vis de lui qui m'a surprise.

— Quelle réaction avez-vous donc eue ? demanda-t-il.

Il s'arrêta sur le seuil de la salle de bal et l'attira contre lui pour lui éviter d'être bousculée.

Amelia éleva son masque devant son visage. Comment expliquer qu'elle avait admiré le magnétisme de cet homme, sans risquer de s'appesantir inutilement sur l'émotion qu'elle avait ressentie ?

— Il m'a intriguée. J'aurais apprécié qu'il s'approche et révèle son identité.

— Dois-je m'alarmer qu'un autre que moi ait su si vite captiver votre intérêt ? s'enquit le comte d'une voix teintée d'amusement.

Elle sourit.

— Non, dit-elle – comme elle appréciait le confort de leur amitié ! Pas plus que je ne m'alarme quand vous manifestez de l'intérêt pour d'autres que moi.

— Lord Ware.

Ils se retournèrent d'un même mouvement pour faire face au gentleman qui venait à leur rencontre. Sa petite taille et sa corpulence le rendaient aisément reconnaissable malgré son masque : sir Harold Bingham, un magistrat de Bow Street.

— Sir Harold, le salua Ware en retour.

— Bonsoir, miss Benbridge, dit le magistrat avec un sourire qui confirmait sa réputation d'homme sévère, mais juste.

Les chaleureuses salutations que lui adressa Amelia reflétèrent l'estime qu'elle avait pour lui.

— Voulez-vous m'excuser un instant, ma chère ? murmura Ware en se penchant vers elle. J'aimerais toucher deux mots à sir Harold de votre mystérieux admirateur. Cela nous permettra peut-être de connaître son identité.

— Certainement, milord.

Les deux gentlemen s'écartèrent et Amelia parcourut la salle du regard, cherchant à repérer quelque visage familier. Elle aperçut bientôt un petit groupe de connaissances et se dirigea vers elles.

Mais, après quelques pas seulement, elle s'immobilisa et fronça les sourcils.

Elle voulait savoir qui se cachait derrière ce masque blanc. L'inconnu avait éveillé en elle une curiosité si dévorante qu'elle ne pouvait plus songer à rien d'autre. L'instant où leurs regards s'étaient croisés demeurait obstinément imprimé dans son esprit.

Tournant brusquement les talons, elle ressortit sur la terrasse et descendit l'escalier pour gagner le jardin. Beaucoup d'invités se trouvaient encore là, soucieux d'échapper à la cohue du bal. Plutôt que d'emprunter l'allée qu'elle avait longée avec Ware, elle s'engagea à l'opposé. Au bout de quelques mètres, elle découvrit une Vénus de marbre ornant un espace circulaire. Un banc en demi-lune, cerné par une haie d'ifs, invitait d'autant plus à s'y attarder qu'il était inoccupé.

Amelia s'en approcha et laissa fuser un roucoulement, signal destiné aux hommes de main de son beau-frère attachés à sa protection. Ceux-ci suivaient le moindre de ses faits et gestes, et Amelia se doutait qu'il en serait toujours ainsi. Une conséquence inévitable quand on était la belle-sœur d'un pirate aussi célèbre que Christopher St. John.

Il lui arrivait de souffrir du manque d'intimité auquel la soumettait cette perpétuelle surveillance, et elle ne pouvait s'empêcher de souhaiter que sa vie fût assez simple pour en être dispensée. Mais parfois, comme ce soir, cette protection invisible la tranquillisait. Savoir les hommes de St. John dans les parages lui offrait la double possibilité de requérir leur aide en cas de besoin... et de satisfaire sa curiosité.

Elle frappa l'allée gravillonnée d'un pied impatient et n'entendit pas l'homme approcher. Elle sentit cependant ses cheveux se dresser sur sa nuque et pivota vivement.

Il se tenait à l'orée du cercle d'ifs, haute silhouette sombre vibrant d'une aura d'énergie difficilement contenue. Les pâles rayons de la lune conféraient à sa chevelure d'un noir d'encre l'éclat d'une aile de corbeau et ses yeux brillaient de cette intensité qui l'avait incitée à chercher à le revoir. Il portait une longue cape dont la doublure de satin gris faisait ressortir sa tenue sombre et qui permit à Amelia d'apprécier pleinement les contours de sa silhouette.

— Je vous cherchais, déclara-t-elle en relevant le menton.

— Je sais.

Son fantôme avait une belle voix grave, teintée d'un léger accent étranger venant confirmer ce que lui avait laissé supposer son teint cuivré.

— N'ayez pas peur de moi, dit-il. Je tenais seulement à vous présenter mes excuses pour mon manque de manières.

— Je n'ai pas peur, répliqua-t-elle, apercevant derrière lui d'autres invités dans l'allée.

Il s'inclina cérémonieusement et l'invita à prendre congé d'un ample geste du bras.

— N'aviez-vous donc rien d'autre à me dire ? s'enquit-elle, presque vexée.

— Le devrais-je ? répondit-il, ébauchant une moue qui fit ressortir la plénitude de ses lèvres.

— Je...

Amelia fronça les sourcils et détourna le regard un instant, s'efforçant de rassembler ses esprits afin de formuler quelque propos cohérent. Elle avait du mal à penser clairement quand il se trouvait aussi près d'elle. Ce qui l'avait attirée à une certaine distance menaçait à présent de l'engloutir. Il était si sombre... Elle ne s'était pas attendue à cela.

— Je ne voudrais pas vous retenir, murmura-t-il d'un ton apaisant.

— Votre manque de manières, répéta-t-elle.

— Oui. Je vous ai dévisagée.

— Je m'en suis aperçue, lâcha-t-elle sèchement.

— Pardonnez-moi.

— Inutile. Je ne suis pas fâchée.

Elle attendit un geste de sa part. Avant de gagner l'ombre de la haie, il l'invita de nouveau à rebrousser chemin. Elle secoua la tête en signe de refus. Il semblait si pressé de se débarrasser d'elle qu'elle ne put retenir un sourire.

— Je suis miss Amelia Benbridge.

L'homme s'immobilisa puis, après un instant d'hésitation, ébaucha une galante révérence.

— Enchanté, miss Benbridge. Comte Reynaldo Montoya.

— Montoya, soupira-t-elle, savourant la sonorité de son nom. Un patronyme espagnol, et pourtant votre accent est français.

Il redressa la tête et l'étudia attentivement, son regard parcourant son corps telle une caresse depuis le sommet de sa coiffure sophistiquée jusqu'à ses souliers de chevreau vernis.

— Vous portez un nom anglais, et pourtant vos traits sont rehaussés d'une touche d'exotisme, releva-t-il en guise de riposte.

— Ma mère était espagnole.

— Et vous êtes ravissante.

Amelia retint son souffle, surprise de réagir aussi vivement à un simple compliment. On lui adressait quotidiennement des platitudes du même acabit, aussi significatives qu'une remarque sur le temps qu'il fait. Mais Montoya s'était exprimé avec un tel accent de sincérité que le sens de ses mots s'en trouvait amplifié.

— Il semblerait que je doive vous renouveler mes excuses, ajouta-t-il alors. Permettez que je vous raccompagne avant de me ridiculiser davantage.

Amelia s'apprêta à lui tendre la main, puis se ressaisit et serra le manche de son masque.

— Votre cape... Vous vous apprêtiez à partir ?

Il hocha la tête, et la tension s'accrut entre eux. Il n'avait aucune raison de s'attarder ; cependant, elle sentit qu'ils en avaient autant envie l'un que l'autre.

Quelque chose le retenait.

— Pourquoi ? souffla-t-elle. Vous ne m'avez pas encore invitée à danser, vous n'avez pas encore flirté avec moi, ni fait la moindre confidence concernant vos projets d'avenir afin que nous puissions nous revoir.

Montoya fit un pas vers elle.

— Vous êtes bien audacieuse, miss Benbridge, la sermonna-t-il d'un ton bourru.

— Et vous êtes un lâche.

Il se rapprocha brusquement, presque au point de la toucher.

La brise tiède du soir effleura l'épaule d'Amelia, entraînant dans son sillage une mèche de ses longs cheveux artistement bouclés. Le regard du comte se concentra sur la boucle d'un brun brillant, puis glissa sur le galbe de sa poitrine.

— Vous faites peser sur moi le regard qu'un homme réserve à sa maîtresse.

— Est-ce là ce que je fais ? dit-il d'une voix adoucie qui renforça son accent.

C'était le ton dont use un amant ou un séducteur. Elle le sentit passer sur sa peau comme une caresse, savoura l'instant et eut l'impression de sortir d'une maison bien chauffée par un froid glacial. La réaction de son corps la saisit au point de lui couper le souffle.

— Comment se fait-il que vous sachiez reconnaître un tel regard, miss Benbridge ?

— Je sais bien des choses. Cependant, puisque vous avez décidé de ne pas vous entretenir plus avant avec moi, vous ne connaîtrez jamais l'étendue de mon savoir...

Il croisa les bras sur sa poitrine, dans une attitude de défi. Amelia ne put s'empêcher de sourire, car sa posture illustre également son intention de rester. Au moins un moment.

— Que faites-vous de lord Ware ? demanda-t-il.

— En quoi vous souciez-vous de lui ?

— Ne lui êtes-vous pas pratiquement fiancée ?

— Si fait. Auriez-vous quelque doléance à formuler le concernant ?

Le comte ne répondit pas, mais sa mâchoire se durcit.

— Les réactions que nous avons l'un pour l'autre m'apparaissent par trop viscérales, dit-elle en battant du pied. Avenant comme vous l'êtes, je ne doute pas que vous ayez l'habitude de susciter l'intérêt du beau sexe. Quant à moi, je puis affirmer avec certitude que je ne me suis encore jamais trouvée dans une situation semblable. Jamais un comte étranger ne s'est avisé de me suivre à la trace...

— Vous me rappelez quelqu'un que j'ai connu autrefois, l'interrompit-il. Une femme à laquelle je tenais beaucoup.

— Oh, laissa échapper Amelia, incapable de dissimuler sa déception.

Il l'avait prise pour une autre. Ce n'était pas à *elle* qu'il s'intéressait, mais à une femme qui lui ressemblait. Elle se retourna pour s'asseoir sur le banc, arrangea ses jupes d'un air absent, puis occupa ses mains en faisant tourner le manche de son masque de ses doigts gantés.

— C'est à moi qu'il revient de vous présenter des excuses, dit-elle en relevant les yeux vers lui. Je vous ai placé dans une situation inconfortable en vous incitant à rester alors que vous souhaitiez partir.

L'inclinaison pensive de sa tête fit regretter à Amelia de ne pouvoir contempler les traits dissimulés sous la blancheur nacré du masque. Bien qu'incapable de le voir entièrement, elle le trouvait remarquablement attirant – le son feutré de sa voix... l'arc lascif de ses lèvres... l'assurance inébranlable de son maintien...

Peut-être pas aussi inébranlable que cela, finalement. Amelia l'affectait d'une façon que n'aurait pas dû avoir sur lui une inconnue. Et il l'affectait tout autant.

— Ce n'est pas ce que vous souhaitiez entendre, nota-t-il en se rapprochant.

Le regard d'Amelia s'attarda sur ses bottes quand sa cape s'enroula autour de ses chevilles. Il était très imposant, vêtu de la sorte, mais ne lui inspirait aucune crainte.

Ne sachant que dire, elle se contenta d'agiter la main d'un geste signifiant qu'elle n'attachait aucune importance à l'incident. Il avait dit vrai : elle s'était montrée trop audacieuse. Pas assez cependant pour reconnaître que l'intérêt qu'elle avait suscité l'avait flattée.

— J'espère que vous retrouverez la femme que vous cherchez, lâcha-t-elle du bout des lèvres.

— Je crains que ce ne soit impossible.

— Oh ?

— Je l'ai perdue depuis plusieurs années.

Le ton douloureux dont il avait usé éveilla la compassion d'Amelia.

— Toutes mes condoléances. J'ai moi aussi perdu quelqu'un qui m'était cher et je comprends ce que vous ressentez.

Montoya s'assit près d'elle. Le banc était étroit, de forme incurvée, et sa cape effleura le bas de ses jupes. Une telle proximité était inconvenante, mais Amelia ne protesta pas. Elle découvrit qu'il émanait de lui un parfum de bois de santal rehaussé d'une note acidulée. Une senteur à la fois fraîche et chaleureuse. Virile.

À son image.

— Vous êtes trop jeune pour souffrir autant que moi, murmura-t-il.

— Vous sous-estimez la mort. Elle ne s'embarrasse d'aucun scrupule et se moque bien de l'âge de ceux que le deuil accable.

La brise fit doucement palpiter les rubans de son masque et les plaqua sur la main du comte. Le noir de son gant fit ressortir le satin lavande, rose et bleu pâle d'une manière qui retint l'attention d'Amelia.

Quel couple étrange ils devaient former, assis côte à côte sur ce banc – elle, émergeant d'un bouillonnement de dentelle argentée parsemée de fleurs, et lui, dépourvu de toute couleur.

— Vous ne devriez pas vous trouver seule ici, dit-il en caressant les rubans de son masque entre le pouce et l'index.

Il ne pouvait pas les sentir à travers son gant et Amelia trouva son geste profondément sensuel – comme si l'envie de caresser quelque chose appartenant à la jeune femme lui était apparue irrésistible.

— Je suis habituée à la solitude.

— Vous plaît-elle ?

— Elle m'est familière.

— Ce n'est pas une réponse.

Amelia l'observa et nota les nombreux détails qu'on ne peut remarquer qu'à condition de se trouver tout près d'une personne. Les cils de Montoya étaient longs et fournis, et il avait les yeux en amande. De très beaux yeux. Exotiques. Intelligents. Accentués par des ombres qui venaient autant de l'intérieur que de l'extérieur.

Elle se lança :

— Comment était-elle ? La femme avec laquelle vous m'avez un instant confondue ?

L'ombre d'un sourire trahit la naissance d'une fossette.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, observa Montoya.

Amelia laissa échapper un long soupir théâtral à seule fin de voir réapparaître cette fossette. Il ne s'autorisait jamais à sourire complètement. Elle se demanda pourquoi, puis se demanda comment elle était parvenue à discerner cela.

— Fort bien, comte Montoya. En réponse à votre question, oui, j'aime la solitude.

— Bien des gens la trouvent insupportable.

— C'est parce qu'ils n'ont aucune imagination. Alors que moi, j'en ai trop.

— Vraiment ? s'étonna-t-il en se penchant vers elle, son mouvement étirant l'étoffe de son pantalon très près du corps sur les puissants muscles de ses cuisses. Et qu'imaginez-vous donc ?

Amelia se rendit compte qu'elle ne parvenait pas à détacher les yeux de ses cuisses. Elle les couvrait d'un regard lascif, avec un intérêt purement charnel. Elle avala sa salive et détourna les yeux, troublée par la direction de ses pensées.

— Des histoires. Des contes de fées. Ce genre de choses, répliqua-t-elle d'une voix hachée.

Il lui sembla que le comte haussait un sourcil, mais son masque l'empêcha d'en avoir la certitude.

— Vous arrive-t-il de les noter par écrit ?

— Parfois.

— Et qu'en faites-vous ?

— Vous avez posé bien trop de questions sans avoir répondu à la mienne.

Elle vit passer une lueur amusée dans le sombre regard de Montoya.

— J'ignorais que nous tenions des comptes.

— C'est vous qui en tenez, fit-elle observer. Je me contente de suivre les règles que vous avez établies.

Là ! Une fossette. Cette fois, elle l'avait nettement distinguée.

— Elle était audacieuse, murmura-t-il. Comme vous.

Amelia rougit et détourna les yeux. Elle n'avait pu s'empêcher de trouver cette fossette adorable.

— Était-ce ce qui vous plaisait en elle ?

— Cela, et bien d'autres choses.

Le ton intime de sa voix tira un frisson à Amelia.

Il se leva et lui tendit la main.

— Vous avez froid, miss Benbridge. Vous feriez mieux de rentrer.

— M'accompagnez-vous ? demanda-t-elle en levant les yeux vers lui.

Le comte secoua la tête.

Amelia plaça les doigts au creux de sa paume et l'autorisa à l'aider à se relever. Sa main était grande et chaude, son étreinte puissante et sûre. Elle éprouva de la réticence à l'idée de libérer sa main, et fut heureuse quand il parut lui aussi hésiter. Ils demeurèrent ainsi un long moment, mains jointes, à savourer le silence de la nuit... jusqu'à ce qu'un doux zéphyr fasse parvenir jusqu'à eux les accords d'un menuet.

Montoya affermit son étreinte et cessa de respirer. Amelia eut alors la certitude que les pensées du comte suivaient le même cours que les siennes. Elle plaça son masque devant son visage et s'inclina profondément devant lui.

— Une danse, suggéra-t-elle, voyant qu'il ne bougeait pas. Dansez avec moi comme si j'étais celle qui vous manque.

— Non, dit-il avant de s'incliner au-dessus de sa main. Je préfère danser avec vous.

La gorge d'Amelia se serra d'émotion, empêchant toute réponse. Elle se mit donc à danser, se rapprochant de lui, puis s'écartant. Pivotant lentement sur elle-même avant de tourner autour de lui. Le crissement des gravillons sous ses pieds couvrait la musique, mais Amelia l'entendait dans sa tête et fredonnait les notes. Il se joignit à elle, sa voix grave créant un contrepoint intéressant, et la combinaison de leurs voix la ravit.

Le vent chassa les nuages et un rayon de lune illumina leur petit espace. Il nimba les ifs d'un voile argenté et projeta un chatoiement iridescent sur la blancheur de son masque. Le ruban de satin noir de son catogan se fondait parmi ses boucles de jais, tant leur couleur et leur éclat semblaient identiques. Ses jupes frôlaient les mouvements fluides de sa cape, son eau de toilette se mêlait à son parfum ; ensemble, ils s'oublièrent dans le partage de cet instant. Séduite, Amelia se sentit prise à son propre piège et souhaita un bref instant ne jamais en être délivrée.

Soudain, un roucoulement d'oiseau s'éleva, rompant le charme.

Les hommes de St. John lui lançaient un avertissement.

Amelia trébucha, et Montoya la serra contre lui. La main qui retenait son masque retomba le long de son corps. Le souffle du comte, tiède et parfumé de cognac, effleura ses lèvres. Leur différence de taille plaçait ses seins au niveau de son torse. Il aurait fallu qu'il se penche pour l'embrasser et elle souhaita qu'il le fît, curieuse de sentir ces lèvres contre les siennes.

— Lord Ware vous cherche, dit-il sans la quitter des yeux.

Elle acquiesça, mais ne fit pas mine de se dégager et garda son regard rivé au sien.

Quand elle eut acquis la certitude qu'il ne tenterait rien, elle accepta son invitation silencieuse et effleura sa bouche de la sienne. Leurs lèvres se soudèrent et un gémissement échappa au comte. Le masque d'Amelia glissa à terre.

— Adieu, Amelia, souffla-t-il en veillant à rétablir son équilibre.

Il s'éloigna alors dans un tourbillon de soie noire, franchit une haie d'un bond et se fonda dans l'obscurité. Au lieu de se diriger vers l'arrière de la maison, il s'était engagé en direction de la façade, se volatilissant en une fraction de seconde. Déboussolée par ce départ soudain, Amelia tourna lentement la tête vers le jardin. Elle aperçut Ware qui approchait d'un pas rapide, suivi de plusieurs gentlemen.

— Que faites-vous là ? demanda-t-il d'un ton bourru en inspectant les alentours d'un regard agité. J'ai cru devenir fou tandis que je vous cherchais.

— Je suis désolée.

Elle ne put proférer un mot de plus. Ses pensées étaient encore avec Montoya – un homme capable de reconnaître le signal des hommes de St. John.

Il avait existé durant un instant, mais s'était brusquement évanoui dans les ténèbres, se révélant aussi impalpable qu'un fantôme.

Et plus mystérieux que jamais.

— Daignerez-vous me dire ce qu'il s'est passé hier soir ?

Amelia réprima un soupir et gratifia son beau-frère du plus radieux de ses sourires.

— Que souhaitez-vous que je vous explique ?

Christopher St. John, pirate, assassin et trafiquant hors pair, lui retourna son sourire, mais darda sur elle le regard acéré de ses yeux de saphir.

— Vous savez fort bien à quoi je fais référence. Vous avez parfois fâcheusement tendance à vous comporter comme votre sœur, ajouta-t-il en secouant la tête. Je trouve cela alarmant.

Amelia, pour sa part, trouvait alarmante la beauté diabolique de St. John. Elle avait beau vivre sous son toit depuis plusieurs années, sa splendeur l'époustouflait toujours chaque fois qu'elle le voyait.

— Oh, l'adorable compliment ! s'exclama-t-elle le plus sincèrement du monde. Je vous remercie.

— Espiègle créature. Confessez-vous, à présent.

Tout autre que lui aurait eu du mal à lui extorquer une information qu'elle ne désirait pas partager. Mais quand le pirate adoptait la voix caressante dont il venait d'user, il était impossible de lui résister. Avec ses cheveux et sa peau dorés, ses lèvres à la fois fines et sensuelles et ses yeux aussi étincelants que des bijoux, il évoquait un ange

aux yeux d'Amelia, car à n'en pas douter, seul un être céleste pouvait présenter, de la tête jusqu'aux pieds, un aspect aussi parfait.

Le seul signe extérieur de son statut de mortel provenait du fin réseau de rides et des plis d'amertume qui encadraient ses yeux et sa bouche, témoins d'une vie sur le fil du rasoir. Ces marques s'étaient atténuées depuis son mariage avec la sœur d'Amelia, mais ne disparaîtraient jamais tout à fait.

— J'ai remarqué qu'un homme me portait un intérêt inhabituel. Il a vu que je m'en rendais compte et m'a abordée pour me donner la raison de son intérêt.

Christopher se laissa aller contre le dossier de son fauteuil de cuir noir et pinça les lèvres. Derrière lui, une grande fenêtre donnait sur le jardin situé à l'arrière de la maison – ou, du moins, sur ce qui aurait pu être un jardin. En fait, il n'y avait là qu'une pelouse tondue à ras, rendant impossible toute approche insidieuse de la maison. Quand on avait de nombreux ennemis à l'instar de St. John, on ne pouvait se permettre de baisser sa garde pour des motifs aussi frivoles que l'esthétique.

— Et quelle raison vous a-t-il donnée ?

— Il m'a dit que je lui rappelais un amour défunt.

St. John émit une sorte de ricanement.

— Habile ruse qui a mis Ware dans l'embarras et causé un terrible scandale. Je ne puis croire que vous soyez tombée dans un piège aussi grossier.

Amelia rougit de culpabilité renouvelée, mais n'en protesta pas moins.

— Il était sincère !

Elle ne pouvait croire que l'on parvienne à feindre si bien la mélancolie. Certes, elle avait conscience de ne rien savoir de cet homme, mais elle croyait à la sincérité de sa réponse.

— Mes hommes l'ont suivi, hier soir.

— Et alors ? s'enquit Amelia que cette information ne surprit pas.

— Il les a semés.

— Comment est-ce possible ?

— Quand on se fait suivre, répondit St. John en souriant, et qu'on est entraîné à se fondre dans l'ombre, c'est parfaitement possible. Cet homme n'est pas un innocent éperdu d'amour, Amelia.

Elle se leva et lui tourna le dos pour se perdre dans ses pensées. Les apparences sont parfois trompeuses. Il n'y avait qu'à voir la pièce dans laquelle elle se trouvait et l'homme qui en était propriétaire, pour en être persuadé. Décoré dans des tons vermeil, crème et or, ce bureau aurait fort bien pu être celui d'un pair du royaume, tout comme le reste de la maison. Aucun détail ne trahissait sa fonction première : tenir lieu de quartier général à un puissant réseau de trafiquants.

— Que pourrait-il bien espérer obtenir de moi ? demanda-t-elle en se souvenant des événements de la veille avec la plus grande netteté.

Elle pouvait encore percevoir l'odeur exotique de son parfum et entendre son léger accent – ô combien séduisant ! Ses lèvres frémissaient du souvenir de son baiser, et elle avait adoré sentir la fermeté de son ventre contre sa poitrine.

— N'importe quoi, depuis un simple avertissement à mon intention jusqu'à des desseins bien plus sombres.

— Tels que... ?

— Tels que vous séduire pour empêcher votre mariage avec Ware. Ou bien vous séduire, vous enlever et vous utiliser pour faire pression sur moi.

Le terme « séduire », utilisé en lien avec le mystérieux fantôme masqué, eut sur Amelia un étrange effet. Elle aurait sans doute dû envisager cette perspective comme effrayante, mais ce ne fut pas le cas.

Il continua :

— Vous savez aussi bien que moi que votre rencontre avec Ware, alors que vous étiez encore captive de votre père, ne reposait que sur le hasard, et qu'il est inespéré qu'il soit disposé à vous épouser, faisant fi de votre passé scandaleux et de vos liens familiaux douteux.

Il pianota des doigts sur le rebord de son bureau.

— Vous êtes appelée à devenir la mère d'un marquis. Tout ce qui pourrait mettre votre avenir en péril est à considérer avec le plus grand sérieux, Amelia.

Elle hocha la tête, mais garda le dos tourné, ne voulant pas laisser voir ce que le fait d'entendre sa relation avec Ware réduite aux seuls avantages matériels lui faisait ressentir. Elle ne savait que trop bien qu'elle serait la plus grande bénéficiaire de cette union. Mais, au nom de son amitié pour Ware, elle lui souhaitait le meilleur. Et se marier avec elle était loin d'y correspondre.

— Qu'attendez-vous de moi ?

— Que vous cessiez de prendre des risques. Et, au cas où cet homme tenterait à nouveau de vous approcher, de le maintenir à distance respectueuse. Mon objectif n'est pas de vous punir, Amelia, précisa-t-il d'un ton plus doux. Je cherche seulement à garantir votre sécurité.

— Je ne l'ignore pas.

Pourtant, toute sa vie n'avait été qu'une succession de cages dorées et elle se sentait perpétuellement déchirée, car si elle en appréciait le confort, elle en haïssait tout autant les barreaux. Elle s'efforçait d'être sage et de respecter les règles, mais peinait parfois à s'y conformer.

Était-ce à cause du sang de son père qui coulait dans ses veines ? Sans en être certaine, il lui arrivait de le penser. En tout état de cause, c'était l'aspect de sa personnalité qu'elle aurait le plus souhaité pouvoir modifier.

— Puis-je disposer ? Ware ne va pas tarder à arriver et je dois me changer avant notre promenade au parc.

— Mais certainement, Amelia. Amusez-vous bien !

Christopher la regarda quitter la pièce, se cala au dossier de son fauteuil, mais n'eut guère le loisir de s'attarder dans ses pensées car son épouse entra aussitôt dans un bouillonnement de jupons rose pâle. Son cœur se mit à battre plus fort, tant de désir que de joie pure, comme chaque fois qu'il la voyait.

— Vous formez une vision adorable, aujourd'hui, dit-il en contournant le bureau pour aller à sa rencontre.

Comme chaque fois depuis leur première rencontre, Maria fondit entre ses bras. Il adorait sentir son petit corps tiède se blottir ainsi contre lui.

— Vous dites cela tous les jours, murmura-t-elle, son sourire trahissant le plaisir qu'elle tirait de ce compliment.

— Parce que cela est vrai tous les jours, répondit-il en l'étreignant plus amoureusement encore.

Il adorait aussi cette sensation d'harmonie parfaite entre eux, leurs corps s'emboîtant l'un à l'autre comme les deux pièces d'un puzzle, en dépit de leur nette différence de taille.

Maria possédait la même chevelure brune et soyeuse que sa sœur cadette, mais toute ressemblance entre elles s'arrêtait là. Amelia tenait plus de son père, le défunt vicomte Welton, avec ses grands yeux émeraude et sa silhouette gracile. Maria, qui n'était heureusement pas issue du même père, avait hérité de leur mère d'origine espagnole ses yeux de biche et ses courbes voluptueuses.

St. John et sa femme formaient un couple saisissant, leur apparence tout en contraste se complétant si parfaitement qu'ils suscitaient de nombreux commentaires élogieux sitôt qu'ils paraissaient en société. Mais, à dire vrai, leurs réputations respectives provoquaient des commentaires bien plus nombreux. On se référait souvent à l'ex-lady Winter comme à « la Veuve noire » et le bruit courait toujours qu'elle avait assassiné ses deux premiers maris. Christopher étant le troisième – le seul qu'elle ait épousé par amour –, on le félicitait souvent d'être toujours en vie.

« Alors, St. John, vous avez survécu une nuit de plus dans le lit de votre épouse ? » lui lançait-on parfois sur le ton de la plaisanterie.

Christopher se contentait de sourire, préférant s'abstenir de les reprendre. Car il mourait effectivement chaque nuit entre les bras de sa femme, pour mieux renaître au

matin. Mais cela, bien peu l'auraient compris...

— J'ai surpris la fin de votre conversation avec Amelia, dit-elle, et je crois que vous n'envisagez pas la situation sous l'angle qui convient.

— Vraiment ? Qu'ai-je donc omis ?

Ils touchaient là au point essentiel de leur profonde entente. Car si différents qu'ils parussent à un œil extérieur, ils fonctionnaient de façon rigoureusement identique, aussi rusés et dénués de scrupules l'un que l'autre.

— Vous considérez les raisons que cet homme masqué pourrait avoir de s'intéresser à Amelia, sans prendre la peine de tenir compte de celles qu'elle peut avoir de s'intéresser à lui. Alors que c'est justement cela qui m'inquiète.

Il réfléchit au point qu'elle venait de soulever tout en admirant l'arrangement savant de sa coiffure, ses boucles encadrant son visage et retombant sur ses épaules jusqu'à chatouiller l'affriolant décolleté de sa robe.

— Votre sœur a toujours été curieuse. C'est d'ailleurs ce qui lui a permis de faire la connaissance de Ware.

— Certes, mais elle a autorisé cet homme à l'embrasser. Un parfait inconnu. Pourquoi ? Depuis six ans, elle se lamente de la disparition de son petit amoureux gitan et repousse perpétuellement la date de ses fiançailles avec Ware. Cet homme doit exercer sur elle une puissante fascination pour obtenir une réponse aussi immédiate de sa part.

Christopher fit mine d'étudier la question, puis captura ses lèvres d'un long et voluptueux baiser.

— Vous lamenteriez-vous avec autant de dévotion si je venais à mourir ? s'enquit-il.

— Non, répondit Maria, le gratifiant de ce petit sourire chargé de mystère qui le ravissait.

— Non ?

— Rien ni personne ne vous enlèvera à moi, mon amour. Je mourrai auprès de vous. Ce n'est qu'à cette condition que je vous autoriserai à quitter cette terre.

Le cœur de Christopher se gonfla d'amour.

— Notre petite Amelia s'est donc sentie attirée par cet homme comme par aucun autre. Que voulez-vous y faire ?

— Il faut veiller sur elle plus étroitement. Et trouver cet homme. Je veux le rencontrer et connaître ses intentions.

— Entendu. Avez-vous des projets cet après-midi ? ajouta-t-il en souriant.

— Oui, je vais être très occupée.

St. John s'efforça de dissimuler sa déception du mieux qu'il put. Lui aussi avait des tâches à accomplir, mais il ne lui aurait pas déplu de passer une heure ou deux en

compagnie de sa femme. Il appréciait tout particulièrement de lui faire l'amour l'après-midi, les rideaux grands ouverts de façon à laisser pénétrer les rayons du soleil. Surtout quand elle prenait l'initiative de se placer au-dessus de lui... Il pouvait ainsi l'admirer tout à loisir à la lumière du jour.

Il laissa échapper un long soupir et s'écarta d'elle à regret.

— Je vous souhaite de vous divertir, mon amour, dit-il.

— Cela dépendra de vous, répliqua-t-elle d'un air malicieux. Mon programme de la journée prévoit que je me consacre à faire l'amour entre deux et quatre heures. J'aurai besoin de votre aide pour mener cette tâche à bien.

— Je suis à votre service, madame, répondit-il, retrouvant instantanément le sourire.

Maria recula et son regard glissa sur son entrejambe.

— Ma foi, il me semble que vous l'êtes, en effet. Retirons-nous, voulez-vous ?

— Volontiers, chuchota-t-il, sentant son sang s'échauffer.

On frappa à la porte ouverte du bureau et tous deux tournèrent la tête.

— Bonjour, Tim, dit Maria en adressant un sourire au géant qui dut baisser la tête pour franchir le seuil.

— Souhaitez-vous toujours vous entretenir avec moi ? demanda celui-ci à St. John de sa voix rocailleuse après s'être incliné devant eux.

— Tout à fait.

Tim était l'un des plus fidèles lieutenants de Christopher. D'une patience à toute épreuve, il savait s'y prendre avec le beau sexe, auquel il vouait un culte évident. Les femmes le sentaient et s'ouvraient volontiers à lui. Elles l'écoutaient aussi et lui faisaient confiance, ce qui faciliterait la mission que St. John s'appropriait à lui confier.

Le pirate approcha sa bouche de l'oreille de Maria.

— Ne vous déshabillez pas. Je veux avoir le plaisir de vous débiller de mes mains.

— Comme si j'étais un cadeau, le taquina-t-elle.

— Vous l'êtes. Le plus beau de tous ceux que j'aie jamais reçus, assura-t-il en déposant un baiser sur le bout de son nez, avant de s'écarter d'elle. Je dois discuter avec Tim de la façon dont je souhaite qu'il veille sur Amelia.

— Vous anticipez toutes mes inquiétudes, répondit-elle avec un sourire radieux. À tel point que je n'ai jamais besoin de rien vous demander.

— J'apprécie au contraire toutes les demandes que vous me faites, dit-il d'une voix riche de promesses. Je vous montrerai bientôt celles qui ont ma préférence...

Maria effleura sa paume du bout des doigts tandis qu'elle s'éloignait de lui à reculons.

— Nous nous reverrons au dîner, Tim, lança-t-elle en passant devant le géant, le froissement de ses jupes accompagnant ses pas.

— Ce sera un plaisir, milady, répliqua-t-il.

Il s'inclina, avant de se tourner vers St. John.

— Je connais ce regard, déclara-t-il avec un sourire en coin. J'en conclus que cet entretien sera bref.

— Tu ne te trompes pas. Je veux que tu suives miss Benbridge comme si tu étais son ombre.

— J'ai entendu parler de l'incident d'hier soir. Vous n'avez aucun souci à vous faire. Elle sera entre de bonnes mains.

— Je ne te chargerais pas de cette tâche si je n'en avais pas déjà la certitude, répondit Christopher en lui tapotant l'épaule comme il se dirigeait vers la porte. À ce soir, Tim.

— Il y en a qui ont vraiment toutes les chances, marmonna le géant dans son dos. Christopher sourit et grimpa les marches de l'escalier quatre à quatre.

France, un mois plus tôt

— L’heure de nous séparer a bientôt sonné, déclara Simon Quinn.

— Les meilleures choses ont une fin, fit mine de philosopher Colin Mitchell, estimant en son for intérieur que ce n’était pas trop tôt.

Cela faisait des années qu’il attendait ce jour et maintenant qu’il était enfin arrivé, il avait du mal à contenir son impatience. Assister à ce dîner lui faisait l’effet d’un supplice. D’ici à quelques heures, il voguerait vers l’Angleterre et l’amour de sa vie. Comme il aurait aimé y être déjà ! Avec elle.

Autour d’eux, une vive agitation régnait et bien qu’ayant grandi dans l’animation d’un campement gitan Colin préférait les soirées paisibles. C’était Quinn qui prisait ce genre de bruyantes festivités. Il prétendait qu’elles permettaient d’échanger des informations sans risque d’être entendu, mais Colin le suspectait de les apprécier pour une tout autre raison. Quinn n’était pas un homme heureux, et feindre le contentement est plus aisé lorsqu’on est entouré par la joie.

L’établissement dans lequel ils se trouvaient était cependant l’un de ceux que Colin tolérait le mieux. L’endroit était propre, bien éclairé, et on y faisait bonne chère. Trois lustres massifs pendaient au-dessus de leurs têtes depuis le plafond à poutres apparentes, et l’air était saturé de l’odeur mêlée des mets et des parfums capiteux dont abusaient les serveuses au décolleté généreux. Les éclats de rire et les conversations peinaient à se faire entendre au-dessus de la musique tonitruante dispensée par l’orchestre situé dans un coin de la salle, leur octroyant ainsi une relative intimité au milieu du vacarme. Ils offraient l’apparence de deux gentilshommes bien vêtus partageant un dîner en ville.

— J'avais pensé que tu oublierais tes sentiments pour la belle Amelia, dit Quinn, portant son verre à ses lèvres et étudiant le jeune homme avant de prendre une gorgée de vin. Tu as bien changé depuis le jour où tu es venu me trouver alors que tu étais à sa recherche.

— C'est un fait. Mais je n'ai pas varié en ce qui concerne Amelia.

Colin savait que Quinn n'avait pas envie de le voir partir. Il lui était trop précieux pour qu'il se défit de lui de gaieté de cœur. Colin pouvait se faire passer pour n'importe qui et s'infiltrer n'importe où. Les hommes lui faisaient confiance, et les femmes le trouvaient irrésistible. Intuitivement, elles devinaient que son cœur était déjà pris et redoublaient d'efforts pour le conquérir.

— Peut-être est-ce elle qui aura changé. Ce n'était encore qu'une enfant quand tu l'as quittée.

— Je l'avais déjà vue changer avant mon départ, répondit-il avec un haussement d'épaules, et chacune de ses métamorphoses n'a fait que renforcer mes sentiments pour elle.

— Quel attrait peut-elle bien posséder qui t'attache autant à elle ? La comtesse t'adore, et pourtant tu la considères tout juste comme une diversion.

Une vision de la belle comtesse Francesca surgit dans l'esprit de Colin et il sourit.

— C'est ce que je suis pour elle. Elle trouve amusant de ne jamais savoir sous quel déguisement je vais me présenter à sa porte, et je comble ses besoins. Mais ceux-ci se limitent à la chambre à coucher. Elle est bien trop fière pour accepter qu'un homme de ma condition tienne un rôle plus important dans sa vie.

Un jour qu'il assistait à un bal dans le cadre d'une mission dont Quinn l'avait chargé, Colin avait été obligé de se réfugier derrière la première porte venue. Il y avait découvert la comtesse Francesca, occupée à rectifier son maquillage. Il s'était incliné et lui avait souri, avant de se dépouiller de sa perruque et de retourner sa veste spécialement conçue pour présenter deux aspects complètement différents, selon qu'on la portait à l'envers ou à l'endroit. La comtesse avait trouvé fort divertissant d'assister à la transformation de ce gentilhomme, vêtu de noir et emperruqué de blanc, en séducteur aux cheveux noirs vêtu d'un habit crème. Elle n'avait pas demandé mieux que d'entrer dans son jeu et avait accepté le bras qu'il lui offrait avant de franchir la porte. La ruse avait parfaitement opéré, et ils avaient croisé dans le couloir les deux hommes lancés à sa poursuite sans que ceux-ci pensent à attarder leur regard sur lui.

Elle lui avait ouvert son lit ce soir-là et l'y avait gardé deux années durant, ne se formalisant jamais de ses absences, souvent longues de plusieurs semaines. Leur liaison reposait sur les faveurs qu'ils échangeaient et la compréhension mutuelle.

— J'envie parfois celle qui a su si fermement s'attacher votre cœur, lui avait-elle dit un jour.

Colin s'était empressé de détourner ses pensées. Il ne supportait pas de songer à Amelia alors qu'il se trouvait en compagnie d'une autre femme. Il aurait eu l'impression de la trahir et savait d'expérience qu'Amelia en eût été profondément meurtrie.

— Amelia exerce sur moi le même attrait que sa sœur exerce sur vous, répliqua Colin en soutenant le regard de Quinn. Si vous parvenez à m'expliquer pour quelles raisons vous vous languissez toujours de la belle Maria, cela vous aidera peut-être à comprendre les sentiments que j'éprouve pour Amelia.

L'Irlandais eut un sourire contrit.

— Je ne peux que m'incliner. Mais, dis-moi, comptes-tu aller la trouver sous ton vrai nom ou sous un nom d'emprunt ?

Colin soupira et promena son regard sur les visages des dîneurs qui les entouraient. Pour Amelia, il appartenait à un passé d'autant plus révolu qu'elle le croyait mort. Colin avait été son ami d'enfance. Un camarade de jeux qui était devenu éperdument amoureux d'elle en grandissant. Et qu'elle avait aimé avec la même passion quand elle s'était métamorphosée en une ravissante jeune fille. Colin avait tenté de résister à ses sentiments, allant jusqu'à la repousser, essayant de se convaincre qu'ils finiraient tous deux par dépasser ce désir interdit. Il n'était qu'un Gitan, un simple garçon d'écurie au service du père de la jeune fille, et il n'y avait aucune possibilité d'avenir entre eux.

Mais il n'avait pas pu garder ses distances. Le père d'Amelia, le défunt vicomte Welton, s'était révélé un monstre de la pire espèce qui utilisait sa propre fille pour faire pression sur sa demi-sœur, Maria. Profitant de l'extraordinaire beauté de celle-ci, il lui avait fait épouser un riche aristocrate, qu'il avait ensuite tué afin de faire main basse sur sa fortune. Lorsque les machinations de Welton avaient mis Amelia en péril, Colin avait tenté de lui porter secours, mais la balle qu'il avait reçue au cours de l'aventure l'avait laissé pour mort.

Comment s'y prend-on pour sortir de sa tombe ? Et comment savoir si Amelia accepterait de lui accorder dans sa vie le rôle qu'il souhaitait y tenir – celui d'amant et d'époux ?

— Si elle veut bien de moi, je ferai d'elle la comtesse Montoya, déclara-t-il, citant le titre qu'il avait spécialement inventé à son intention.

Au fil des ans, il avait construit et renforcé les racines de ce titre forgé de toutes pièces en faisant l'acquisition de nombreuses propriétés et en établissant sa fortune sous ce nom d'emprunt. Il ne voulait pas qu'Amelia épouse le simple Colin Mitchell. Elle méritait mieux que cela.

— Mais qui sait, ajouta-t-il, peut-être ce sera son attachement à Colin qui parviendra à gagner son cœur ?

— Tu me manqueras, dit Quinn, son regard bleu se perdant dans le vague. De fait, je ne sais pas comment je m'en sortirai sans toi.

Quinn avait été recruté par la couronne d'Angleterre pour accomplir des missions si périlleuses que la plupart des agents ordinaires auraient refusé. Il n'était pas officiellement reconnu par l'agence, pas plus que Colin, mais ce statut les libérait des restrictions auxquelles les autres agents secrets étaient soumis. En retour de leurs efforts non reconnus, ils étaient autorisés à garder une large part des biens et marchandises saisis, et s'étaient prodigieusement enrichis.

— Vous trouverez bien un moyen, lui assura Colin en souriant. Vous en trouvez toujours un. Et il vous reste Cartland qui est à bien des égards nettement plus doué que moi. Il est fin limier quand il s'agit de dégoter un objet égaré.

— Certes, mais je nourris de graves inquiétudes à son endroit, déclara Quinn, joignant le bout de ses doigts.

— C'est bien la première fois que vous m'en faites part.

— Parce que tu étais encore sous mes ordres. Désormais, je peux te parler comme à un ami avec lequel je partagerais mes doutes.

Colin ne put s'empêcher de trouver cette logique singulière, mais l'engagea néanmoins à poursuivre.

— J'estime qu'on meurt beaucoup dans l'entourage de Cartland, lâcha Quinn.

— Je pensais que c'était à dessein.

— Parfois, admit-il. Mais, contrairement à d'autres, Cartland n'éprouve aucun remords lorsqu'il s'agit de prendre une vie.

— Quand vous dites « d'autres », c'est sans doute à moi que vous faites allusion, remarqua Colin.

Quinn sourit, ce qui attira l'attention d'une femme assise à la table voisine. Le regard de l'Irlandais passa alors de l'amusement à la promesse sensuelle. Colin détourna la tête afin de dissimuler un gloussement. Il s'était toujours étonné qu'un homme aussi avenant que Quinn parvienne à cacher la manière dont il gagnait sa vie.

— Je sais que tu n'as jamais apprécié cette partie de ton emploi, dit celui-ci, reprenant le fil de la conversation.

Colin leva son verre pour saluer cette déclaration, puis en avala le contenu rouge sang d'une longue gorgée.

— J'ai toujours redouté que chaque vie que je supprimais reste comme accrochée à moi pour toujours, me souille en quelque sorte, et me rende indigne d'épouser Amelia.

— Comme c'est romantique ! railla doucement l'Irlandais. Une des qualités que j'appréciais le plus chez Maria, c'était sa capacité à survivre dans l'abjection. Je ne pourrais passer mes jours auprès d'une femme pure comme un lys. Le poids du masque que je serais contraint de porter à ses côtés finirait par me fatiguer.

— En disant cela, vous partez de l'hypothèse que l'homme en face duquel vous êtes assis est le véritable Colin et que celui qui se languit d'Amelia porte un masque. Mais qui vous dit que ce n'est pas l'inverse ?

Quinn plissa les yeux.

— Si tel était le cas, je me verrais contraint de te demander de continuer à feindre encore un moment.

Colin se raidit, reposa son verre et s'apprêta à écouter attentivement ce qu'il avait à lui dire.

— Qu'attendez-vous de moi ?

Il était prêt à tout pour Quinn, mais l'imminence du danger le mettait mal à l'aise. Ses malles étaient bouclées et l'attendaient déjà sur le bateau. D'ici à quelques heures, il lèverait l'ancre et renouerait enfin avec sa vie, celle qu'il avait interrompue six ans plus tôt pour devenir un homme titré et riche. Un homme digne d'Amelia Benbridge.

— On m'a rapporté que Cartland a de fréquentes entrevues avec des proches de l'agent général du clergé Talleyrand-Périgord.

Colin laissa fuser un sifflement.

— Cartland est un des plus fieffés athées que j'aie jamais connus.

— Raison de plus pour que son association avec l'agent général, également apostat, pique ma curiosité. J'aimerais fouiller ses appartements ce soir, expliqua Quinn, tant que tu es encore là pour protéger mes arrières. Il te suffirait de le retarder, au cas où il s'aviserait de rentrer chez lui plus tôt que prévu.

— Il sait que j'appareille à l'aube et trouvera sans doute étrange que je l'aborde la veille de mon départ.

— Tu n'auras pas besoin de te montrer. Il y a de fortes chances que tu n'aies même pas à intervenir. Cartland n'est pas du genre couche-tôt.

Colin envisagea posément l'affaire et n'y trouva rien qui risquât de mettre en péril son projet de quitter la France le lendemain. En outre, ces quelques heures prises sur son temps allégeraient le fardeau de culpabilité qu'il éprouvait à l'idée de quitter Quinn. Et il savait que Cartland était un oiseau de nuit. Il n'aurait sans doute qu'à surveiller la porte de l'établissement où il choisirait de passer la soirée depuis la banquette de son attelage, avant de gagner directement l'embarcadère.

— Vous pouvez compter sur mon aide, acquiesça-t-il.

— Excellent, conclut Quinn en faisant signe qu'on leur apporte du vin. Considère que j'ai désormais une dette envers toi.

— Balivernes, objecta Colin. Vous savez bien que je ne vivrai jamais assez longtemps pour vous remercier de toutes les bontés que vous avez eues pour moi.

— Dans ce cas, j'espère au moins être invité à la noce.

— Je m'y engage.

Quinn leva son verre pour porter un toast.

— À la belle Amelia !

Colin, déjà tout frémissant à l'idée de l'avenir qui l'attendait, s'empressa de boire à la santé de la jeune femme.

— Dans quelle galère t'es-tu embarqué ? maugréa Colin pour lui-même quelques heures plus tard tandis qu'il s'engageait dans une allée obscure, à distance respectueuse de Cartland.

Cela faisait plus d'une heure que l'homme avait quitté la demeure de sa maîtresse et qu'il se promenait, apparemment sans but. Comme il persistait néanmoins à se rapprocher de son domicile, Colin l'avait suivi. Il ne pouvait pas laisser Cartland rentrer chez lui alors que Quinn s'y trouvait peut-être encore.

La nuit était douce, le ciel presque entièrement dépourvu de nuages, et la lune basse et pleine dispensait une belle clarté. Colin aurait cependant mille fois préféré se trouver dans sa cabine, à profiter de quelques heures de sommeil avant de pouvoir se tenir à la proue du bateau, emplissant ses poumons d'air marin.

Cartland franchit le coin d'une rue et Colin compta silencieusement jusqu'à dix. Quand il s'engagea à sa suite, il eut la surprise de déboucher aux abords d'une cour privée. Cartland était en train de discuter avec quelqu'un qui semblait l'avoir attendu. Outre les deux piliers de brique surmontés de lanternes qui marquaient l'entrée, une petite fontaine au centre d'un disque de pelouse constituait le seul ornement du lieu.

Colin se ratatina et enveloppa sa cape autour de lui afin de dissimuler au mieux sa silhouette dans l'obscurité. Sa haute stature lui compliquait la besogne lorsqu'il s'agissait de ne pas se faire remarquer, mais il avait appris l'art de la dissimulation et savait en faire usage.

Cartland était très grand, lui aussi. Issu d'un bien meilleur lignage que celui de Colin, il avait été obligé de travailler pour gagner sa vie à la suite de la banqueroute de son père et se faisait fort de rappeler chaque fois que l'occasion se présentait que certaines tâches étaient indignes de lui. Tuer ne faisait pas partie de celles-ci. Raison pour laquelle Colin s'était rarement trouvé associé à lui.

Rasant le mur, Colin se rapprocha autant qu'il put des deux hommes, dans l'espoir de saisir les propos qu'ils échangeaient.

— ... vous pourrez dire à l'agent général...

— ... oubliez votre place ! Vous n'êtes pas...

— ... j'y veillerai, Leroux, pour peu que je reçoive compensation...

Le débat semblait s'échauffer, Cartland gesticulant tandis que l'autre se mettait à faire les cent pas. Colin profita de l'écho de ses pas pour se rapprocher davantage. L'habit de Cartland était dissimulé sous une cape, retenue par une broche ornée de bijoux qui étincelaient à la lueur des lanternes. L'autre homme ne portait ni chapeau ni manteau et était nettement plus petit. Il finit par s'agiter à son tour.

— Vous n'avez pas encore conclu notre premier arrangement ! s'exclama Leroux. Comment osez-vous me réclamer de l'argent quand vous n'avez même pas achevé votre première mission !

— Je n'ai pas été assez payé, gronda Cartland, les traits de son visage disparaissant dans l'ombre de son tricorne.

— Je rapporterai vos prétentions ridicules à l'agent général et lui conseillerai de vous remplacer par quelqu'un de plus fiable !

— Ah, vraiment ?

Colin s'alarma du ton de défi sur lequel Cartland avait proféré sa réplique, mais n'eut pas le temps de réagir. La clarté de la lune fit étinceler la lame d'un poignard qui disparut aussitôt, enfoncée jusqu'à la garde dans la gorge de Leroux.

Un cri de souffrance étranglée se fit entendre, suivi d'un atroce gargouillement.

— Vous aurez également la bonté de lui dire, cracha Cartland en sortant la lame du poignard de sa gorge pour l'y enfoncer de nouveau, que je ne suis pas un laquais dont on dispose au gré de ses fantaisies.

Une silhouette surgit alors de l'ombre et saisit Cartland à bras-le-corps, renversant son tricorne. Le poignard rebondit sur le pavé dans un tintement de métal. Leroux tomba à genoux, les mains crispées sur la plaie sanguinolente.

Cartland et son assaillant se retrouvèrent à terre, ce dernier le rouant de coups de poing brutaux dont l'écho se répercuta entre les façades de la cour. Des bruits d'étoffes déchirées et des jurons venimeux s'élevèrent tandis que Cartland reprenait le dessus. Plaquant son adversaire au sol, il tendit la main vers le poignard qui gisait à quelques pas de là.

— Cartland ! s'exclama Colin en s'élançant vers les deux hommes, rabattant les pans de sa cape en arrière afin de dégager le pommeau de la dague qu'il portait à la ceinture.

Surpris, Cartland se redressa, révélant un visage où luisaient des yeux sombres et froids. L'homme qui se trouvait sous lui profita de l'occasion pour lui assener un violent coup de poing qui l'atteignit à la tempe et le fit basculer sur le flanc.

Colin franchit les piliers qui marquaient l'entrée et tira sa dague de son fourreau.

— Tu vas devoir répondre de tes crimes !

— Ce n'est pas à toi que j'en répondrai, rétorqua Cartland en cherchant à lui décocher un coup de pied depuis le sol.

Colin para et lui planta sa lame dans l'épaule. L'homme eut un rugissement de bête blessée et ses bras battirent l'air furieusement.

Tout en le contournant, Colin jeta un regard à l'infortuné Leroux. Ses yeux grands ouverts et aveugles trahissaient son état.

On ne pouvait plus rien pour lui. Le confident de Talleyrand-Périgord était passé de vie à trépas.

Distrait, Colin n'eut pas le temps de voir venir le coup qui l'atteignit derrière le genou et le projeta au sol. Instinctivement, il roula sur le côté, évitant ainsi un nouvel assaut de Cartland, mais alla buter contre le cadavre et la mare de sang qui se répandait rapidement autour de lui.

Cartland rampa vers son poignard, mais l'autre homme l'atteignit avant lui et le fit glisser sur les pavés d'un coup de pied. Colin luttait pour se relever quand des cris s'élevèrent depuis la rue voisine. Les trois hommes tournèrent la tête vers l'entrée de la cour.

Ils n'allaient pas tarder à être découverts.

— Maudit, grinça Cartland, bondissant sur ses pieds.

Il boitilla jusqu'à un muret de pierre et le franchit d'un geste maladroit.

— Halte ! lança une voix depuis la rue.

— Suivez-moi, vite ! chuchota l'homme qui s'était porté au secours de Leroux en se faufilant auprès de Colin.

Ensemble, ils s'engagèrent dans l'allée opposée à celle par laquelle Colin était arrivé, grouillant à présent de représentants des forces de l'ordre levant leurs lanternes.

— Halte !

Lorsqu'ils eurent rejoint la rue, Colin courut sur la gauche en direction de son attelage, et l'autre en sens inverse. Après l'explosion de violence qui venait de se produire dans la petite cour, le calme de la nuit semblait irréel et il parut à Colin que ses pas résonnaient lourdement.

Il parcourut un long dédale de rues et d'allées jusqu'à la maison de la maîtresse de Cartland. Quand il déboucha sur la place, il croisa le regard de son cocher. Celui-ci se redressa et s'apprêta à relâcher le frein.

— Chez Quinn, ordonna Colin en ouvrant la portière.

L'équipage s'ébranla. Colin dégrafa sa cape imprégnée de sang et la lança rageusement sur le plancher de la voiture.

Comment diable une mission aussi simple avait-elle pu échapper complètement à son contrôle ?

Retarde Cartland au cas où il s'aviserait de rentrer chez lui de bonne heure.

Une mission enfantine. Qui n'aurait pas dû l'amener à être témoin d'un meurtre ni à faire usage de sa dague.

Dès que la voiture s'arrêta devant la porte de Quinn, Colin s'y rua. Il tambourina au portail de son poing fermé et jura comme on tardait à lui ouvrir.

Un majordome ébouriffé surgit enfin, une chandelle à la main.

— Monsieur ?

— Quinn. *Immédiatement.*

Le domestique eut un mouvement de recul face à l'urgence de sa requête, puis le fit entrer et l'autorisa à attendre dans l'antichambre. Après quelques instants, Quinn apparut, vêtu d'un peignoir de soie bariolé, les joues empourprées.

— Je t'ai fait chercher voilà des heures, déclara-t-il d'emblée. Sans nouvelles de toi, j'en ai conclu que tu étais allé directement rejoindre le bateau.

— Si vous étiez avec une femme, grinça Colin, il y a de fortes chances que je vous tue.

Quinn l'inspecta de la tête aux pieds.

— Que s'est-il passé ?

Colin relata les événements de la soirée tout en marchant de long en large devant la cheminée éteinte.

— Diable, souffla Quinn. Cartland se retrouve aux abois, obligé de fuir autant nous que les autres.

— Il n'y a pas de *nous*, répliqua Colin. Mon bateau doit lever l'ancre dans quelques heures, ajouta-t-il en désignant l'horloge dans un coin de la pièce. Je suis seulement venu vous dire que je suis bien aise de me séparer de vous ! Si j'avais été pris, il m'aurait sans doute fallu attendre des semaines, voire des mois, avant que cette affaire soit tirée au clair.

Des coups retentirent à la porte. Tous deux se figèrent, osant à peine respirer.

Le majordome entra, visiblement affolé.

— Une dizaine d'hommes en armes, annonça-t-il. Ils ont fouillé la voiture et saisi quelque chose qui se trouvait à l'intérieur.

— Ma cape, laissa tomber Colin d'un ton lugubre. Trempée du sang de Leroux.

— Le fait qu'ils soient venus te chercher ici suggère que Cartland a choisi de faire de toi l'agneau sacrificiel, grommela Quinn tandis que des ordres retentissaient dehors. Va répondre, ordonna-t-il au domestique. Retarde-les autant que tu pourras.

— Bien, monsieur, répliqua le majordome avant de quitter la pièce.

— Je suis profondément navré, mon garçon, déclara Quinn en se dirigeant vers l'horloge qu'il fit glisser sur le côté. Cette issue secrète te mènera directement à l'écurie. Il y aura peut-être du grabuge à l'embarcadère, mais si la voie est libre, n'hésite pas à aborder. Je m'arrangerai de mon côté pour clarifier la situation et blanchir ton nom.

— Comment ferez-vous ? rétorqua Colin en franchissant la porte dérobée. Cartland est à la solde des Français. Ils accrédiront sa version des faits.

— Je trouverai un moyen d'arranger les choses, je te le garantis. Bonne chance, Colin, conclut-il en posant la main sur son épaule.

Colin s'engagea dans le passage que Quinn s'empressa de refermer derrière lui. Il l'entendit ensuite remettre l'horloge en place. Il faisait noir comme dans un four, dans ce passage. Colin plaqua les mains contre les murs de part et d'autre pour y prendre appui et avança à tâtons.

Le cœur battant, le souffle court, il lutta contre la panique qui menaçait de s'emparer de lui. Non à cause des hommes qui le poursuivaient, mais parce qu'il n'avait encore jamais été aussi près de retrouver Amelia. Il avait l'impression de la sentir à portée de main et se disait que si par malheur il ne parvenait pas à embarquer, elle lui échapperait à nouveau. Il avait cru mourir la première fois qu'il avait été séparé d'elle et doutait de sa capacité à survivre une seconde fois à un tel arrachement.

Le tunnel devint humide et nauséabond. Colin se retrouva soudain face à ce qui semblait être une impasse et jura entre ses dents. Heureusement, le léger hennissement d'un cheval parvint à son oreille et, en levant les yeux, il aperçut un fin rai de lumière délimitant les contours d'une trappe. Il tenta d'escalader la paroi et, ce faisant, découvrit un tabouret et grimpa dessus.

Aussi silencieux qu'un chat, il entrouvrit légèrement la trappe et jeta un coup d'œil à travers les brins de la paille dont elle était couverte. L'écurie était parfaitement silencieuse, mais les chevaux qui avaient perçu sa présence commençaient à donner des signes d'agitation. Il fit basculer la trappe sur ses gonds, opéra un rétablissement pour s'extraire du tunnel, puis referma la trappe derrière lui, saisit la bride du cheval le plus proche et ouvrit la porte de l'écurie.

Il fit sortir le cheval, les sens aux aguets.

— Hep, vous, là ! Halte !

Saisissant à deux mains la crinière du cheval, Colin se hissa sur son dos.

— En avant ! ordonna-t-il, piquant des talons contre les flancs de l'animal qui obéit aussitôt.

Le vent frais de l'aube s'engouffra dans ses cheveux, emportant le ruban qui les retenait. Il s'allongea contre le cou de sa monture tandis qu'ils filaient à travers les rues,

l'homme et l'animal respirant aussi fort l'un que l'autre. S'il atteignait le bateau sans incident, ce serait un miracle...

Colin s'arrêta aussi près du quai qu'il l'osa, puis descendit de cheval. Une fois qu'il eut libéré sa monture, il franchit la distance qui le séparait encore du bateau tout en se dissimulant derrière les caisses et les tonneaux encombrant les quais. Un voile de sueur emperlait sa peau malgré la fraîcheur de la brise océane et son absence de manteau.

Il touchait pratiquement au but.

Par la suite, il ne se souviendrait pas du moment où il avait emprunté la passerelle, ni de son trajet depuis le pont jusqu'à sa cabine. Mais il n'oublierait jamais ce qu'il y avait alors découvert.

Quand il eut ouvert la porte, il entra et se figea sur place.

— Vous voilà tout de même, chuchota la voix onctueuse d'un inconnu.

Grand et mince, l'homme maintenait la lame d'un couteau contre la gorge de son valet. S'agissait-il d'un des laquais de Cartland ou d'un type à la solde des Français ?

Dans un cas comme dans l'autre, Colin était piégé.

Son valet dardait sur lui un regard horrifié, sa cravate nouée autour de sa bouche faisant office de bâillon. Ficelé sur une chaise, le domestique tremblait de tous ses membres, et l'âcre odeur d'urine qui emplissait la cabine témoignait du degré de sa frayeur.

— Que voulez-vous ? demanda Colin en étendant les mains devant lui afin de manifester sa volonté de coopérer.

— Que vous veniez avec moi.

Son cœur se serra. *Amelia*. Il eut une vision de la tendre jeune fille s'éloignant de lui jusqu'à se fondre dans le néant.

— D'accord, acquiesça-t-il.

— Parfait.

Colin n'eut pas le temps de cligner des yeux que l'homme renversa la tête de son valet en arrière et lui trancha la gorge.

— Non !

Colin plongea en avant.

— Pourquoi ? s'écria-t-il, des larmes de désespoir picotant ses yeux.

— Pourquoi pas ? répliqua l'homme avec un haussement d'épaules.

Ses petits yeux bleu pâle étaient aussi froids que la glace. Son teint bistre et le début de barbe qui ornait son menton lui donnaient l'air négligé, mais son habit sans prétention semblait immaculé.

— Après vous.

Colin quitta la cabine à reculons, gagné par la certitude qu'il ne verrait pas le jour se lever. La profonde tristesse qui l'envahit n'était pas tant liée à l'idée de perdre la vie qu'à celle de ne jamais revoir Amelia.

Il avait les mains tremblantes quand il s'accrocha à la rampe de l'escalier menant au pont. Un coup sourd suivi d'un faible gémissement le fit sursauter et il se retourna – trop brutalement. Il trébucha et atterrit sur son derrière au bas des marches.

L'homme qui l'avait pris en otage gisait à ses pieds, face contre terre, une grosse bosse pointant déjà sur l'arrière de son crâne.

Colin releva les yeux et découvrit l'homme qui s'était battu contre Cartland dans la petite cour privée. Il n'était pas très grand, mais solidement bâti, et il portait une tenue aussi étrange qu'indescriptible, déclinant toutes sortes de nuances de gris. Les traits de son visage étaient grossiers, son regard morne et blasé.

— J'avais une dette envers vous, dit l'homme. Vous m'avez sauvé la vie tout à l'heure.

— Qui es-tu ? demanda Colin.

— Je m'appelle Jacques.

— Merci, Jacques. Comment m'as-tu retrouvé ?

— En suivant ce type, répondit-il, désignant de la pointe de sa botte l'homme étendu à terre. L'air de la France n'est pas sain pour vous, monsieur.

— Je sais cela.

Jacques s'inclina.

— Si vous possédez quelque objet de valeur, je vous conseille de l'offrir au capitaine pour l'inciter à lever l'ancre au plus tôt. Je me charge du corps.

Colin laissa échapper un soupir las et s'efforça de résister à l'espoir qui le gagnait. Ses chances d'atteindre l'Angleterre étaient désormais infimes.

— Allons, pressons, s'impacienta Jacques.

— Je vais t'aider, dit Colin en se relevant. Ainsi, tu pourras débarquer avant qu'on t'ait associé à moi.

— Trop tard, répondit le Français en le regardant bien en face. Je resterai avec vous jusqu'à ce que vous soyez tiré d'affaire et que l'assassin de mon maître soit puni.

— Pourquoi ? demanda simplement Colin, trop las pour objecter quoi que ce fût.

— Occupez-vous d'arranger notre départ, répliqua Jacques. Nous aurons tout le temps de parler de cela durant le voyage.

Une heure plus tard, ils étaient prêts à lever l'ancre. Mais le Colin Mitchell qui se tenait à la proue du bateau n'était plus celui qui avait partagé un dîner d'adieu avec Quinn.

C'était un homme dont la tête était mise à prix. Un prix qui pourrait bien se révéler être sa vie.

La clôture se trouvait droit devant elle. Après s'être assurée que le garde était encore trop loin pour risquer de la voir, elle s'empressa de la franchir. Elle n'aperçut pas l'homme caché derrière le gros arbre. Lorsqu'un bras puissant la saisit et qu'une grande main recouvrit sa bouche, elle fut terrifiée, mais son cri fut étouffé par la large paume.

— Chut ! murmura Colin, la plaquant du poids de son corps contre le tronc d'arbre.

Le cœur battant, Amelia le bourra de coups de poing, furieuse qu'il lui ait causé une telle frayeur.

— Arrête ! ordonna-t-il en l'écartant de l'arbre pour la secouer. Je suis désolé de t'avoir fait peur, mais tu ne m'as pas laissé le choix, ajouta-t-il, braquant sur elle le plus noir de ses regards. Tu me fuis, tu refuses de me parler...

Elle cessa de se débattre quand il l'attira contre lui, surprise de se retrouver pour la première fois entre ses bras, étroitement serrée contre lui.

— Je vais écarter ma main, dit-il. Tiens ta langue, sinon tu vas attirer les gardes.

Il la libéra de son étreinte et recula aussi prestement que s'il avait émané d'elle un relent nauséabond. Amelia, de son côté, regretta aussitôt l'odeur âcre de Colin.

Filtrés par le feuillage, les rayons du soleil caressaient ses cheveux noirs et son beau visage. Son ventre se noua et son cœur se serra. Il était si beau. Il avait vraiment l'air d'un homme fait, avec cette veste grège et cette culotte brune. Au point d'en paraître dangereux.

— Je veux que tu saches que je suis désolé, dit-il d'une voix rauque.

Elle le foudroya du regard.

Il poussa un soupir et écarta à deux mains les cheveux de son front.

— Elle ne signifie rien pour moi.

Amelia comprit alors qu'il ne cherchait pas à s'excuser de lui avoir fait peur.

— Charmant, rétorqua-t-elle, incapable de dissimuler son amertume. Je suis soulagée d'apprendre que ce qui m'a brisé le cœur ne signifie rien pour toi.

Il grimaça.

— Amelia, dit-il en tendant les mains vers elle, tu ne comprends pas. Tu es trop jeune, trop innocente...

— Oui, et tu as trouvé quelqu'un de moins jeune et de moins innocent, plus susceptible de te comprendre. Ce qui fait que tout le monde est content et...

— Quoi donc ? gronda-t-il d'une voix furieuse en la saisissant brusquement. Qui est-ce ? ajouta-t-il, les traits déformés par la colère. C'est ce garçon près de la rivière, n'est-ce pas ? Ce Benny ?

— Qu'est-ce que cela peut bien te faire ?

— C'est pour lui que tu t'es faite belle ? demanda-t-il en l'examinant de la tête aux pieds d'un regard ardent. C'est pour lui que tu relèves tes cheveux ainsi ?

Amelia avait pris soin de se vêtir pour l'occasion d'une de ses plus belles robes, constellée de petites fleurs rouges sur fond bleu roi.

— Oui ! Lui au moins ne me considère pas comme une petite fille !

— Parce que ce n'est qu'un gamin ! L'as-tu embrassé ? T'a-t-il touchée ?

— Il n'a qu'un an de moins que toi, riposta-t-elle en relevant le menton. Et c'est un comte. Un gentleman. Ce n'est pas lui qui se ferait surprendre à embrasser amoureusement une fille derrière une vieille baraque.

— Je n'appelle pas ça « embrasser amoureusement », rétorqua Colin, affermissant l'étreinte de ses mains sur ses bras.

— C'est pourtant l'impression que j'ai eue.

— Parce que tu n'y connais rien !

Ses doigts se contractaient étrangement sur sa chair, comme s'il ne supportait pas de la toucher mais qu'il ne pouvait pas non plus s'en empêcher.

— Et toi, tu t'y connais, peut-être ? lança-t-elle.

Il serra les dents en réaction à son mépris.

Oh, cela faisait si mal de savoir qu'il y avait quelque part une fille dont Colin était amoureux. Son Colin.

— Je ne vois pas pourquoi nous parlons de cela, d'ailleurs, grommela-t-elle.

Elle tenta vainement de se dégager. Il la tenait d'une main solide. Elle avait besoin de prendre ses distances. Elle avait des difficultés à respirer quand il la touchait. Parvenait à peine à penser. Seuls la souffrance et le chagrin demeuraient, plus vifs que jamais.

— Je t'ai oublié, Colin. Je t'ai laissé tranquille. Pourquoi est-ce que tu t'en prends encore à moi ?

Il plaqua la main sur sa nuque et l'attira vers lui. La façon dont son torse se soulevait éveillait de drôles de sensations dans sa poitrine. Elle cessa de se débattre, par crainte des réactions de son corps.

— *J'ai vu ton visage quand tu m'as surpris, bougonna-t-il. Je t'ai heurtée. Je n'ai jamais voulu te blesser.*

Les yeux d'Amelia s'emplirent de larmes, et elle s'empressa de battre des paupières.

— *Amelia, murmura-t-il, pressant sa joue contre la sienne, sa voix reflétant une douleur sincère. Ne pleure pas. Je ne supporte pas de te voir pleurer.*

— *Lâche-moi, dans ce cas. Et ne m'approche plus. Le mieux serait que tu cherches un emploi ailleurs. Tu es très travailleur...*

Sans relâcher sa nuque, il passa son autre bras autour de sa taille.

— *Tu veux que je m'en aille ?*

— *Oui, marmonna-t-elle, ses mains se crispant sur les revers de sa veste. Oui, je le veux. Tout plutôt que le voir avec une autre fille.*

— *Un comte... ce ne peut être que lord Ware. Maudit soit-il !*

— *Il est gentil avec moi. Il me parle, il a le sourire quand il me voit. Aujourd'hui, il va me donner mon premier baiser. Et je...*

— *Non ! s'écria-t-il en s'écartant d'elle, les yeux plus noirs que jamais, le regard tourmenté. Je veux bien qu'il ait tout ce que je n'aurai jamais, y compris toi. Mais par Dieu, cela, il ne me le prendra pas !*

— *Quoi donc ?*

Il s'empara de sa bouche. Amelia en resta figée de stupeur. Elle ne comprenait plus rien. Pourquoi se comportait-il ainsi ? Pourquoi l'avait-il abordée précisément ce jour-là, et pourquoi se jetait-il sur elle comme un affamé ?

Colin inclina la tête de façon à plaquer plus fermement ses lèvres contre les siennes et pressa délicatement ses pouces au creux de ses joues pour l'inciter à ouvrir la bouche. Soudain gagnée par la brûlante morsure de ses désirs enfouis, Amelia fut la proie d'un frisson violent et se demanda si elle rêvait ou si elle avait perdu la raison. Ses lèvres s'écartèrent, et une plainte lui échappa lorsque la langue de Colin, aussi douce que le velours, s'immisça dans sa bouche.

Effrayée, elle cessa de respirer.

— *Laisse-toi faire, dit-il dans un souffle, caressant ses joues pour la rassurer. Fais-moi confiance.*

Amelia se hissa sur la pointe des pieds pour aller à la rencontre du baiser de son tendre Colin et glissa les mains dans la soie de ses cheveux. Ignorante, elle se laissait guider, lui donnant sa bouche à dévorer, avançant parfois timidement la langue.

Avec un gémissement d'impatience, il orienta sa tête de façon que leurs bouches s'adaptent à la perfection. Amelia réagit avec ferveur, gagnée par un délicieux frisson. Son ventre palpita de désir et son cœur s'emplit d'espoir.

Colin fit descendre sa main le long de son dos, recouvrit une de ses fesses, la souleva et la serra contre lui. Le ferme contact de son désir éveilla en elle une sensation étrange, presque douloureuse.

— Amelia... ma douce, souffla-t-il, effleurant ses joues de ses lèvres pour boire les larmes qui y avaient roulé. Nous ne devrions pas faire cela.

Il continua cependant de l'embrasser, encore et encore, ondulant des hanches contre son bassin.

— Je t'aime, hoqueta-t-elle. Je t'aime depuis si longtemps.

Il la fit taire d'un baiser, promenant fébrilement ses mains sur le dos et les bras d'Amelia. Lorsqu'elle fut à bout de souffle, elle le repoussa.

— Dis-moi que tu m'aimes, implora-t-elle, hors d'haleine. Dis-le-moi, Colin. Tu t'es montré si méchant, si cruel.

— Tu ne dois pas m'aimer. Rien n'est possible entre nous. Jamais nous ne...

Il s'écarta et lâcha un juron.

— Tu es trop jeune pour que je t'embrasse ainsi. Non, ne dis rien de plus, Amelia. Je suis un domestique. Je serai toujours un domestique et tu seras toujours la fille d'un vicomte.

Elle enlaça sa taille, tremblant de partout alors que son corps était en feu. Elle se sentait à l'étroit dans sa propre peau et ses lèvres palpitaient encore de ses baisers.

— Mais tu m'aimes, n'est-ce pas ? s'enquit-elle d'une voix mal assurée.

— Ne cherche pas à le savoir.

— Si ! Accorde-moi au moins cela. Si tu ne dois jamais être à moi, ne peux-tu au moins me dire que ton cœur m'appartient ?

Colin émit un grondement.

— J'ai cru qu'il valait mieux que tu me détestes, dit-il, renversant la tête en arrière, ses paupières voilant son regard. J'avais espéré que cela suffirait à m'empêcher de rêver.

— Rêver de quoi ? Colin...

Oubliant toute prudence, elle s'approcha de lui et glissa les mains sous sa veste. Il saisit ses poignets et la regarda durement.

— Ne me touche pas !

— Tes rêves sont-ils semblables aux miens ? s'enquit-elle dans un murmure. M'y embrasses-tu comme tu viens de le faire et me dis-tu que tu m'aimes plus que tout au monde ?

— Non, grinça-t-il. Mes rêves ne sont pas aussi doux et romantiques que ceux d'une jeune fille. Ce sont des rêves d'homme, Amelia.

— Tu rêves de ce que tu faisais à l'autre fille ? demanda-t-elle, bien qu'elle redoutât sa réponse.

La main de Colin se referma sur son poignet.

— *Jamais !*

Il l'embrassa, avec moins de fougue, moins de précipitation cette fois, mais autant de passion. Légères comme les ailes d'un papillon, ses lèvres effleurèrent tendrement celles d'Amelia. C'était un baiser respectueux, et le cœur solitaire de la jeune fille en absorba la douceur comme le sable du désert absorbe la pluie.

— *Voilà ce que j'appelle embrasser amoureusement, Amelia, murmura-t-il en prenant son visage entre ses mains.*

— *Dis-moi que tu ne l'as jamais embrassée ainsi...*

Des larmes silencieuses roulaient sur ses joues et ses ongles s'enfoncèrent dans son dos à travers sa veste.

— *Je n'embrasse personne, répondit-il en appuyant son front contre le sien. Je n'ai jamais embrassé personne. Il n'y a jamais eu que toi.*

Amelia se réveilla en sursaut, le cœur battant, plongée dans les réminiscences de sa passion adolescente. Elle quitta son lit, l'air frais s'infiltrant sous sa chemise de nuit, et pressa le bout de ses doigts tremblants contre ses lèvres pour en chasser le frémissement.

Son rêve lui avait paru si réel qu'elle avait l'impression que la saveur de la bouche de Colin s'accrochait encore à la sienne. Ce rêve la hantait depuis des années, mais comme il se faisait de plus en plus vague, elle avait cru avoir enfin trouvé la voie de la guérison.

Pourquoi était-il revenu la hanter avec une telle intensité ? Était-ce parce qu'elle avait accepté d'envisager ce mariage avec Ware ? Le souvenir de Colin se rebellait-il parce qu'il craignait d'être mis à l'écart ?

Amelia ferma les yeux et vit apparaître sous ses paupières un masque blanc surmontant des lèvres sensuelles.

Montoya.

Lui aussi avait fait frémir ses lèvres. Et pas seulement ses lèvres...

Il fallait qu'elle le revoie. Elle trouverait le moyen de le revoir.

— Que dit-il ?

Colin replia soigneusement la missive et la glissa dans le tiroir de son bureau, avant de lever les yeux vers Jacques.

— Selon lui, Cartland dispose d'un groupe d'hommes ici même, à Londres.

— Cartland ne se donnera pas la peine de vous ramener vivant en France.

Jacques se rapprocha de la fenêtre pour regarder la rue.

La maison qu'ils louaient se trouvait à distance idéale de la capitale. Pas trop éloignée, mais assez cependant pour avoir le temps de s'assurer qu'ils n'étaient pas suivis – ce qui était justement arrivé à Colin quelques jours plus tôt, quand il avait quitté le bal masqué au cours duquel il avait embrassé Amelia.

— Vous faites bien de ne pas sortir durant la journée, dit Jacques en se tournant vers lui. On vous cherche partout.

Colin se laissa aller contre le dossier de son fauteuil et ferma les yeux.

— C'était folie de ma part de vouloir la revoir. Désormais, St. John se demande qui je suis et n'aura de cesse qu'il ne le découvre, tant qu'il ne saura pas pour quelle raison je m'intéresse à sa belle-sœur.

— C'est une très belle femme, dit Jacques de ce ton qu'adoptent les Français pour louer la beauté féminine et que Colin avait appris à reconnaître sans s'offusquer.

— Elle l'est, en effet.

Plus que cela, même. Pardieu, comment était-il possible qu'une femme fût si parfaite ? Ces yeux émeraude ombragés de cils noirs... cette bouche invitant aux baisers... ce teint de lys... sans parler de ces courbes divines...

La sensualité latente d'Amelia s'était épanouie, affirmée.

Il pouvait bien le reconnaître, à présent. S'il avait pris le risque d'assister à ce bal, c'était avec le secret espoir de la voir... et de découvrir que l'attrait qu'elle exerçait sur lui était infondé. Que l'absence avait attendri son cœur. Qu'il avait embelli son souvenir.

— Mais ce n'est pas pour cette raison que vous l'aimez, murmura Jacques.

— Non, admit Colin.

— J'ai rarement vu femme aussi captivée. Alors même que je l'observais tout autant que vous, elle n'a pas daigné m'accorder un seul regard et ne s'est souciée que de vous.

Colin savait que c'était uniquement sa faute. Les coups d'œil répétés qu'il avait lancés à son profil n'avaient fait qu'attiser son envie de la voir de face. Regarde-moi, lui avait-il ordonné silencieusement. *Regarde-moi !*

Ce qu'elle avait fait, apparemment incapable de résister.

Croiser son regard lui avait porté un véritable coup au cœur malgré la distance qui les séparait. Oui, il avait senti qu'il la captivait, comme venait de dire Jacques. Et le désir qu'il avait lu dans ses yeux avait éveillé l'envie primitive de lui donner ce qu'elle désirait, quoi que ce fût.

— Vous pourriez facilement la souffler à l'autre, commenta Jacques.

Colin le savait aussi bien que lui. Il avait perçu ses hésitations quand ils avaient dansé ensemble, puis quand ils s'étaient embrassés.

— Si seulement je n'avais pas suivi Cartland la veille de mon départ, grommela-t-il. Rien ne serait plus pareil.

Amelia serait déjà dans son lit, cambrée contre lui tandis qu'il la chevaucherait hardiment, éveillant en elle le désir qu'il sentait affleurer à la surface. En esprit, il savait précisément de quelle façon elle modulerait alors son nom, et la paume de sa main

savourait par avance le contact de sa peau satinée. Il l'entraînerait vers des lieux insensés dont elle ignorait jusqu'à l'existence...

— Les détours de la vie adviennent forcément pour une raison, même si celle-ci nous échappe, déclara Jacques en s'asseyant face à lui. Prenez mon cas, par exemple. J'aurais pu ne jamais quitter la France, et pourtant j'étais destiné à vous suivre.

Colin chassa ses pensées lubriques et rouvrit les yeux.

— Vouloir honorer ta dette par-delà la tombe force mon estime, Jacques.

— M. Leroux a sauvé la vie de ma sœur, et avec elle, celle de ma petite nièce, répondit-il posément. Je ne saurais connaître la paix tant que son assassin ne sera pas condamné.

— Comment comptes-tu que nous lui fassions payer ce crime ?

Le sourire du Français adoucit la rudesse de ses traits.

— J'aimerais le tuer, mais cela ne serait pas à votre avantage car je suis le seul témoin en mesure de prouver votre innocence concernant le meurtre de Leroux.

Colin ne répondit pas. Jacques l'avait déjà aidé bien au-delà de ce qu'il était en droit de demander.

— Il faudra donc qu'il avoue, poursuivit Jacques avec un haussement d'épaules. Je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour obtenir de lui cette confession et me contenterai de cette satisfaction.

Colin tourna la tête vers la fenêtre. La nuit était tombée depuis plusieurs heures. Bientôt, il pourrait sortir et chercher à localiser Cartland avant que celui-ci ne le trouve. Mais avant cela, il devait prendre du repos.

— Je vais me retirer un moment. Quelque langue finira bien par se délier. Il faut se montrer patient.

— Ne pourriez-vous pas contacter l'homme pour lequel vous travailliez auparavant ? suggéra Jacques. Celui dont Quinn recevait les ordres ?

Colin n'avait jamais rencontré lord Eddington ni échangé la moindre correspondance avec lui. Pour autant qu'il le sache, celui-ci ignorait l'identité des hommes recrutés par Quinn.

— Non. Ce n'est pas possible, répliqua-t-il d'un ton définitif. Nous ignorions tout les uns des autres.

Le Français fut si surpris par cette déclaration qu'il retrouva spontanément l'usage de sa langue maternelle.

— *Vraiment**¹ ?

— Vraiment.

— Eh bien, ma foi... il n'y a donc rien à espérer de ce côté-là.

— Malheureusement, confirma Colin en se levant. Je te reverrai à mon réveil.

Jacques opina du chef et attendit que Colin ait quitté la pièce. Il ouvrit alors le tiroir de son bureau et en sortit le masque blanc.

Colin n'avait pas l'intention d'assister prochainement à un autre bal masqué ; il attachait à cet objet une valeur sentimentale. Jacques avait observé le comportement de son nouvel ami avec miss Benbridge et savait qu'elle comptait énormément pour lui.

Il ferait donc en sorte de l'avoir à l'œil et de veiller sur elle dans la mesure du possible. Avec l'aide de Dieu, Jacques finirait bien par obtenir les aveux de Cartland, et Colin l'amour de la femme qu'il aimait.

Durant son enfance, Amelia avait appris à vivre parmi les géants.

À cette différence près qu'à l'époque ceux-ci avaient été purement imaginaires. L'homme qui se tenait devant elle était en revanche bien réel, mais elle savait qu'il était aussi inoffensif que ceux qu'elle se plaisait à inventer, ses dehors impressionnants dissimulant un cœur d'or.

— C'est du chantage ! s'écria Tim en se dressant au-dessus d'elle.

Amelia dut renverser la tête en arrière pour croiser son regard et porta la main à sa nuque endolorie.

— Non, rétorqua-t-elle. Pas vraiment. Lorsqu'il s'agit de chantage, on n'a pas le choix, alors que moi, je vous en offre plusieurs.

— Aucun d'eux ne me plaît, déclara le géant en croisant les bras sur son torse immense.

— Je ne peux pas vous en faire reproche, car ils ne me plaisent guère, à moi non plus.

Elle s'approcha de la banquette située sous la fenêtre. Le salon était rempli d'hommes à la solde de St. John. Certains jouaient aux cartes, d'autres bavardaient et riaient bruyamment, d'autres encore s'étaient endormis sur leur siège, épuisés par la mission qu'ils venaient d'accomplir.

— Les choses auraient été plus simples pour tout le monde si cet homme avait clairement annoncé ses intentions, dit-elle en arrangeant ses jupes de taffetas safran, tâchant de s'asseoir aussi confortablement que possible malgré sa tenue de soirée. Nous voilà donc voués aux conjectures, et je vous avoue que je ne suis pas très douée pour les devinettes. Je manque de patience, voyez-vous, ajouta-t-elle en lui coulant un regard entre ses cils.

Tim renifla et fronça les sourcils.

— Ne pourriez-vous pas vous occuper la tête à autre chose ? Votre toilette de mariée, par exemple ?

— Non. Cela ne m'inspire guère.

Elle aurait pourtant dû ne se soucier que de ses futures noces, attendues comme le grand événement de la saison londonienne, et qui consacraient son accession au rang de marquise.

Au lieu de quoi, elle ne faisait que penser nuit et jour au mystérieux inconnu masqué. Elle ne supportait pas d'être intriguée et se disait que si elle parvenait simplement à comprendre les motifs de cet homme, elle retrouverait sa tranquillité d'esprit et se préoccuperait de sujets plus importants.

Cette fantaisie de sa part était sans doute liée à l'appréhension du mariage. Un caprice en guise d'adieu à l'enfance.

Elle secoua la tête. Elle aurait pu user de mille mots pour justifier l'obsession que lui inspirait Montoya, sans parvenir à s'expliquer pour autant sa véritable nature.

— Pas question que vous cherchiez à obtenir des réponses par vous-même, grommela Tim. J'y veillerai.

— Entendu, répondit-elle aimablement. Quand vous l'aurez retrouvé, contentez-vous de m'en informer.

— Non, rétorqua Tim d'un ton qu'il voulait mordant, mais qui n'eut pas plus d'effet sur elle que l'aboïement d'un chiot.

Le géant portait ce soir-là un pantalon de lainage vert et un gilet rehaussé de broderies assorties. Jamais encore Amelia ne l'avait vu arborer une tenue aussi colorée. Ses cheveux gris et rêches étaient nattés sur sa nuque et son bouc était soigneusement taillé.

Amelia était d'autant plus touchée par le soin qu'il avait apporté à sa mise qu'elle savait qu'il l'avait fait par affection pour elle. Ils étaient sur le point de se rendre au bal des Rothschild, et même si Tim n'y assisterait pas officiellement, se contentant de la surveiller à distance, il avait voulu qu'elle soit fière de lui.

Amelia aurait été fière de lui sans cela.

— Très bien, déclara-t-elle avec un soupir théâtral. Je le chercherai donc par moi-même en vous traînant dans mon sillage, puisque vous me tenez lieu de nourrice.

Tim laissa échapper un grondement, et plusieurs têtes se tournèrent vers eux.

— D'accord, grommela-t-il. Je vous préviendrai quand je le verrai, mais je ne vous dirai rien de plus. Vous feriez mieux d'oublier cet homme. Il n'aura plus l'occasion de vous ennuyer, je vous en donne ma parole.

— Comme c'est aimable à vous.

Elle tapota le coussin près d'elle pour l'inviter à y prendre place et s'abstint de dire un mot de plus à ce sujet, fermement décidée à revoir Montoya. Seule. Fût-elle ou non sous la surveillance de St. John. Il le fallait. Quelque chose en elle l'exigeait.

— Parlez-moi un peu de Sarah. Avez-vous l'intention de faire d'elle une honnête femme ?

Le plancher vibra sous les pas de Tim et la banquette grinça lorsqu'il s'assit à côté d'elle.

— Votre mère était-elle une femme particulièrement robuste ? ajouta-t-elle, malicieuse.

— Non, répondit Tim avec un grand sourire. C'était une toute petite bonne femme minuscule. Il faut dire qu'en ce temps-là je l'étais autant qu'elle.

Amelia éclata de rire, mais choisit de revenir à sa première question quand elle le vit rougir.

— Et Sarah... ?

Sarah, âme discrète et loyale, était la femme de chambre de Maria. Tim avait le béguin pour elle depuis des années, mais elle ne semblait guère pressée de se présenter devant l'autel.

— Elle ne veut pas de moi, marmonna-t-il.

— Pourquoi cela ? s'étonna Amelia.

— Elle dit que mon travail est trop dangereux. Elle a peur de se retrouver veuve avec des enfants à charge. Elle dit qu'elle ne le supporterait pas.

— Oh, souffla Amelia avec un froncement de sourcils. À dire vrai, je ne la comprends pas du tout. L'amour est trop précieux pour être gâché. Si on devait toujours attendre le bon moment... Parfois, il ne vient jamais. Et on passe à côté du bonheur qui nous était réservé.

Tim fit peser son regard sur elle.

— J'ai beau être jeune, je sais de quoi je parle, se regimba-t-elle.

— Vous ne savez pas encore quels tours la vie peut vous jouer.

— La vie, comme vous dites, m'a déjà tenue à l'écart, emprisonnée, empêchée d'obtenir ce que je désirais.

— Voir une chose à travers une vitre et se la voir arrachée alors qu'on la tient dans la main, ce n'est pas pareil, répliqua-t-il, la fixant de son regard de chien fidèle. Cessez donc de pleurer votre garçon d'écurie. Le comte est un trop beau parti pour mépriser tout cela, conclut-il en désignant la pièce d'un moulinet du bras.

— Je le sais bien, soupira Amelia. Et je l'aime sincèrement. Mais ce n'est pas la même chose.

— Si votre Gitan avait vécu, vous vous seriez lassée de lui.

— Je ne crois pas, réfuta-t-elle, l'image de Colin surgissant clairement dans son esprit.

Ils n'avaient fait qu'échanger quelques baisers, mais le désir demeurait en elle comme au premier jour. Aussi frais que le souvenir fulgurant de ces baisers, qui avaient laissé présager un éclat aveuglant, insupportable... et pourtant si désirable.

Ce sentiment... d'impatience ne l'avait pas quittée. Inachevé. Intact.

Du moins jusqu'à ce que Montoya s'avise de l'embrasser.

Elle l'avait alors senti resurgir en elle. Rien qu'un instant, mais assez pour ranimer tout ce qui était resté à l'état latent depuis lors. Et c'était précisément cela qu'elle n'était pas en mesure d'expliquer. Pas même vis-à-vis d'elle-même. Quand elle s'était avisée de réfléchir à d'éventuelles similitudes entre ces deux attirances, elle s'était alarmée de constater que ce qui l'avait séduite dans les deux cas relevait de l'interdit. Chaque fois, elle avait désiré ce qu'elle ne pouvait obtenir. Ce qu'elle n'était pas en droit de désirer.

Parmi les plis volumineux de sa jupe, la main d'Amelia se referma sur l'objet qu'elle avait dissimulé dans sa poche, au cas où elle reverrait Montoya.

— Le comte de Ware, annonça le majordome depuis le seuil du salon.

Tim se leva et tendit la main à la jeune femme.

— Un bon parti, répéta-t-il.

Amelia acquiesça, sortit la main et la plaça au creux de sa paume.

L'homme au masque blanc la suivait.

Le masque était le même, mais celui qui le portait n'était pas Montoya. Il était plus petit, plus trapu. Ses vêtements, aussi sombres que ceux du comte, étaient d'une qualité inférieure.

Qui était-il ? Et pourquoi la surveillait-il ainsi ?

Déconfite, Amelia s'efforça de conserver bonne figure. Bien consciente que Montoya pouvait l'avoir abordée pour une tout autre raison, elle avait choisi de croire qu'il l'avait fait pour un motif personnel. Elle s'était si totalement reconnue dans la souffrance que lui inspirait son amour perdu... Au fond, elle n'avait jamais partagé de complicité aussi profonde qu'avec Ware et Colin.

Et si tout cela n'avait été qu'un mensonge ?

Elle se sentit soudain très seule, et très naïve. La salle de bal était noire de monde. Ware, qui lui donnait le bras, se montrait charmant et dévoué, mais elle n'en eut pas moins l'impression de se trouver sur une île perdue au milieu de l'océan.

— Seriez-vous souffrante ? s'enquit discrètement Ware.

Elle secoua la tête et s'efforça de détacher les yeux de l'homme au masque blanc, mais en fut incapable. Elle se maudit d'avoir cherché à revoir Montoya. Si elle s'en était abstenue, elle aurait pu garder vivante l'illusion de l'intérêt qu'il lui portait. Maintenant que cette illusion était morte, elle ressentait douloureusement son deuil.

— Souhaitez-vous que nous nous éloignons ? suggéra Ware, s'inclinant au-dessus d'elle dans une attitude intime que son sourire et le clin d'œil qu'il adressa au gentleman qui était en train de leur parler rendaient acceptable. Pour tout vous dire, le discours de lord Reginald m'endort autant que vous.

Amelia réprima un sourire et détourna les yeux de l'homme masqué pour croiser le regard de Ware.

— Cela me plairait infiniment, milord.

Le comte prit congé et l'entraîna à l'écart. Comme souvent lorsqu'il s'ingéniait à lui tenir lieu de bouclier, Amelia ressentit pour lui une profonde gratitude. Elle aurait tant aimé que ce sentiment cède progressivement la place à l'amour. Une fois le mariage consommé, cela se produirait peut-être. Elle savait qu'il se montrerait aussi délicat et prévenant, le jour venu.

Elle tourna les yeux vers lui et leurs regards se nouèrent.

— Tout ce que je fais pour vous, ma douce Amelia, je ne le fais que pour obtenir le regard que vous m'offrez en ce moment.

Elle détourna les yeux, rougissante, et aperçut à nouveau l'homme au masque. Il faisait le tour de la salle, calquant le rythme de ses pas sur le sien, s'appliquant à rester toujours diamétralement opposé à elle.

— Auriez-vous l'obligeance de m'excuser un instant ? demanda-t-elle à Ware avec un sourire.

— Rien qu'un instant, alors.

Une invitée passa près d'eux, gratifiant Ware d'un air appréciateur.

— Démon provocateur, le taquina Amelia.

Il lui adressa un clin d'œil et baisa sa main gantée.

— Seulement pour vous.

Elle leva les yeux au ciel face à ce flagrant mensonge, puis se retira pour se diriger vers le vestibule à pas lents afin de faciliter la tâche de son poursuivant. Plusieurs invités se trouvaient là, occupés à bavarder, et la musique de l'orchestre se faisait entendre depuis les portes grandes ouvertes de la salle de bal. Des chandelles éclairaient sur toute sa longueur le couloir dans lequel elle s'engagea.

Elle avait beau se sentir en parfaite sécurité, elle prit une profonde inspiration avant de pivoter brusquement sur ses talons pour lui faire face.

Il se tenait à quelques pas d'elle. Amelia haussa un sourcil et lui fit signe d'approcher. Il obéit en souriant et s'arrêta à distance respectueuse.

— V... Votre masque... commença-t-elle.

— C'est le sien, confirma-t-il, révélant un évident accent français.

— Pourquoi ? demanda-t-elle. Est-ce moi qui l'intéresse, ou St. John ?

— J'ignore qui est St. John.

Amelia hésita un instant, incertaine quant à la sagesse du geste qu'elle s'apprêtait à accomplir, puis elle glissa la main dans sa poche. Elle en sortit ce qu'elle y avait tenu caché et le lui tendit.

Le Français considéra la chose d'un air circonspect, puis l'accepta avec une révérence.

— *Mademoiselle**.

— Vous lui remettrez ceci de ma part, déclara-t-elle, relevant le menton avant de passer devant lui pour aller rejoindre Ware.

1. Les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte, et ce, tout au long de l'ouvrage. (N.d.T.)

— Pour l’amour de Dieu ! Pourquoi a-t-il fallu que tu ailles là-bas ? gronda Colin en arpentant son bureau.

— Parce que, lâcha laconiquement Jacques.

Colin baissa les yeux sur l’objet qui se trouvait au creux de sa main. Une miniature d’Amelia telle que seul un amant eût été autorisé à la voir. Vêtue d’un déshabillé révélant si largement une épaule qu’on apercevait pratiquement sa poitrine, ses cheveux lâchés retombant librement le long de son cou, les lèvres rougies et légèrement entrouvertes. Comme si elle venait de... Non !

À l’intention de qui ce portrait avait-il été réalisé ? La commande devait remonter à plusieurs mois.

— Elle était particulièrement en beauté, monsieur.

Colin s’arrêta devant la cheminée, cala son coude sur le manteau et regretta de ne pas l’avoir vue de ses yeux.

— De quelle couleur était sa toilette ?

— Safran, monsieur.

— C’est elle qui t’a approché ?

— Pour ainsi dire, répondit Jacques en s’asseyant sur la causeuse, étendant nonchalamment son bras sur le dossier. L’audace dont elle a fait preuve force l’admiration.

— J’avais la ferme résolution de garder mes distances, soupira Colin.

— Pour garantir sa sécurité ? Elle est déjà étroitement surveillée. Je me demande bien pourquoi, d’ailleurs... ajouta le Français en tambourinant des doigts sur le cadre de bois de la causeuse.

— Sa sœur et le mari de sa sœur sont des criminels notoires. Ils redoutent qu’on se serve d’elle pour les atteindre. Tout autant que moi.

Abandonnant l'âtre, Colin gagna le fauteuil du bureau et s'y laissa choir lourdement.

— Je croyais que son père était un homme d'importance, remarqua Jacques.

— Un vicomte, oui... L'avarice de cet homme n'avait d'égal que sa cruauté, expliqua Colin face au haussement de sourcils de Jacques. Un monstre d'égoïsme. Il a épousé une jolie veuve à seule fin d'exploiter sa fille, la sœur d'Amelia. Après l'avoir envoyée dans les meilleures écoles, il l'a vendue en mariage à deux hommes qu'il a tués pour s'approprier l'héritage.

— *Mon Dieu** ! s'exclama Jacques, ses doigts s'immobilisant. Pourquoi ne s'est-elle pas enfuie ?

— Lord Welton gardait Amelia prisonnière pour se garantir la coopération de Maria.

L'expression du Français se durcit.

— J'espère qu'il a été dûment châtié. Il y a peu de choses sur cette terre plus odieuses qu'un crime commis contre sa propre famille.

— Le vicomte a été jugé et pendu. Alors qu'elle s'efforçait de libérer sa sœur, Maria a rencontré Christopher St. John, un pirate très connu de ce côté-ci de la Manche. En unissant leurs forces, ils sont parvenus à libérer Amelia et à faire avouer publiquement à Welton l'assassinat des deux époux successifs de Maria.

Colin se passa la main dans les cheveux.

— Ce ne sont là que les grandes lignes de l'affaire, conclut-il. Toujours est-il que St. John et sa femme ont beaucoup d'ennemis.

— À la lumière de ces éléments, je ne peux que m'étonner davantage de l'audace dont miss Benbridge a fait preuve ce soir en m'approchant.

— Amelia s'est toujours montrée intrépide, répliqua Colin, reportant son regard sur la miniature nichée dans sa main.

Comment parviendrait-il à se détacher d'une vision aussi enchanteresse ?

— T'a-t-elle remis autre chose ? demanda-t-il.

— Oui, une invitation.

Pour la retrouver au concert donné par les Fairchild. Une autre occasion de la voir et de lui parler...

— Irez-vous ? s'enquit Jacques.

— Je pense que je ferais mieux de quitter la ville, répondit Colin, réfléchissant aux possibilités qui s'offraient à lui.

Il pouvait aller à Bristol, d'où Cartland était originaire, et chercher un début de piste là-bas. Un homme tel que lui avait forcément un passé trouble, et Colin y dénicherait peut-être quelque élément susceptible de le forcer à se découvrir.

— De toute façon, nous ne pouvons pas nous permettre de rester trop longtemps au même endroit, conclut-il.

— Moi qui commençais à détester un peu moins Londres, maugréa Jacques.

Le Français avait beau tenter de s'en cacher, Colin savait qu'il ne se sentait pas à son aise en Angleterre et qu'il avait le mal du pays.

— Rien ne t'oblige à m'accompagner, rétorqua-t-il. Franchement, je me demande bien pourquoi tu t'obstines à rester en Angleterre.

— Certains sont nés pour diriger, je suis né pour servir, déclara Jacques avec un haussement d'épaules. Je vais ranger vos effets, ajouta-t-il en se levant.

— Merci, Jacques, dit Colin en refermant la main sur la miniature d'Amelia, avant de la glisser dans son tiroir près du masque blanc. Je ne tarderai guère à te rejoindre.

Il abandonna son fauteuil en se disant que s'éloigner d'Amelia était la meilleure décision qu'il pût prendre vis-à-vis d'elle.

Mais l'image du portrait refusait de quitter son esprit, rongéant son âme de façon telle qu'il se demanda s'il y survivrait.

Amelia ne tenait jamais bien longtemps en place. L'isolement dans lequel elle avait grandi l'avait amenée à détester tout autant qu'à rechercher la solitude. Quand elle se retrouvait en société, elle inventait toujours quelque prétexte pour s'isoler un moment. Ware comprenait cette agitation et s'appliquait à lui proposer régulièrement de faire quelques pas ou de sortir prendre l'air.

Il ne s'étonna donc pas plus que lady Montrose, son chaperon attitré, lorsque Amelia demanda la permission de se retirer un instant. Tous deux acquiescèrent en échangeant un sourire, lui donnant ainsi toute latitude d'accomplir sa mission.

Si Montoya daignait seulement paraître...

Elle parcourut les pièces du rez-de-chaussée aussi furtivement que possible, allant jusqu'à se dissimuler dans une alcôve quand un bruit de voix lui fit craindre d'être découverte. Le cœur battant, elle attendit que les invités s'éloignent.

Viendrait-il ? Aurait-il trouvé le moyen d'être reçu ? Sa présence au bal masqué avait laissé supposer à Amelia qu'il avait ses entrées dans le monde. S'il avait été présenté aux Fairchild, il lui serait facile d'obtenir une invitation au concert. Pourtant, lorsqu'elle s'était enquis de sa présence, son nom n'avait déclenché aucune réaction.

Le comte Montoya n'avait pas été invité.

Ce qui ne signifiait pas qu'il ne viendrait pas.

Si l'intérêt qu'il lui portait était lié à St. John, il saurait comment pénétrer dans la maison et n'aurait aucun mal à trouver le petit salon privé qu'elle lui avait indiqué. Amelia se demanda toutefois s'il n'aurait pas mieux valu pour lui qu'il ne vienne pas. Entre son beau-frère et l'homme à qui elle était promise, elle ne pouvait pas se

permettre de s'attirer de nouveaux ennuis. Mais son cœur refusait d'envisager la situation sous cet angle et se concentrait obstinément sur ce qu'il désirait.

Un vif sentiment d'impatience la gagna soudain. Elle avait porté un grand soin à sa tenue pour l'occasion. Sa robe de soie damassée bleu nuit s'ouvrait sur un jupon de dentelle argent, assortie à celle de l'encolure et des poignets, et s'harmonisait à merveille avec les saphirs qui ornaient sa chevelure, sa gorge et ses mains.

Amelia aurait aimé que cette toilette, qui la faisait paraître plus âgée et plus expérimentée qu'elle ne l'était, ait également le pouvoir de lui conférer de l'assurance. Elle se sentait aussi timide que lorsqu'elle était une toute jeune fille soupirant après les baisers de Colin, impatiente de découvrir les émotions que lui seul savait éveiller en elle. Elle avait cru ne plus jamais ressentir cela, et trouvait tout à la fois excitant et effrayant d'éprouver cette sensation vis-à-vis d'un mystérieux inconnu.

Elle atteignit finalement le petit salon. Sarah, la femme de chambre, avait entendu parler de ce lieu discret par sa cousine, employée chez les Fairchild, et l'avait indiqué à Amelia, au cas où celle-ci ressentirait le besoin de s'isoler.

Quand elle eut posé la main sur la poignée, elle prit une longue inspiration afin d'apaiser ses nerfs, puis ouvrit la porte et se glissa dans la pièce. Les rideaux ouverts laissaient pénétrer un faible rayon de lune.

Elle s'immobilisa sur le seuil, laissa ses yeux s'accoutumer à la pénombre, retint son souffle et tendit l'oreille, s'attendant à ce qu'il soit déjà là et l'appelle.

Mais elle ne perçut rien d'autre que le tic-tac de la pendule de la cheminée.

Amelia gagna la fenêtre, se retourna et balaya la pièce du regard. Deux causeuses, un fauteuil, deux chaises et des guéridons disséminés ici et là... D'autres meubles encore, mais aucune trace de Montoya.

Elle soupira et froissa anxieusement ses jupes. Elle était peut-être arrivée trop tôt, ou bien il avait eu des difficultés à franchir l'entrée. Elle regarda par la fenêtre, redoutant à demi de le découvrir à l'extérieur. Mais Montoya n'était pas là non plus.

Quelques minutes. Elle ne pourrait pas se permettre de l'attendre plus longtemps.

Elle se mit à arpenter la pièce, le tic-tac de la pendule rythmant odieusement ses pas. Les battements de son cœur ralentirent et sa respiration retrouva son rythme naturel. Sous le poids de la déception, ses épaules s'affaissèrent en même temps que le pli de ses lèvres. Quand elle eut laissé passer dix minutes, Amelia sut qu'elle ne pouvait s'attarder davantage. Si elle n'avait pas craint qu'on s'inquiète de son absence, elle n'aurait pourtant pas hésité à l'attendre toute la nuit.

Elle gagna la porte.

— Ainsi, maugréa-t-elle à voix haute, plus rien ne me détournera de mes préparatifs de mariage !

— Pour qui cette miniature a-t-elle été réalisée ?

Amelia s'immobilisa, tremblante, tandis que la voix grave qui venait de s'élever s'enroulait autour d'elle, la réchauffant comme une étreinte. Un frisson passa sur sa peau nue et ses lèvres s'entrouvrirent sur un soupir. Les yeux écarquillés, elle pivota lentement sur elle-même... et vit alors luire faiblement le masque blanc dans un coin de la pièce. Montoya était cette fois encore tout de noir vêtu et se fondait parfaitement dans l'ombre.

— Pour lord Ware, répondit-elle, troublée par la soudaine apparition de son fantôme.

Il s'était tenu là tout le temps qu'elle avait attendu. À l'observer. Mais pourquoi ce masque ? Pourquoi se cachait-il ?

— À quelle fin ? insista-t-il d'une voix bourrue. Ce n'est pas le présent que fait habituellement une jeune femme virginale à son fiancé.

Elle fit un pas vers lui.

— Restez où vous êtes et répondez à ma question, ordonna-t-il.

Sa discourtoisie tira un froncement de sourcils à Amelia.

— Je voulais qu'il me perçoive différemment.

— Il sera pourtant amené à vous voir de toutes les façons imaginables.

Il avait dit cela d'un ton teinté d'une amertume qui apaisa ses appréhensions et lui donna l'audace de révéler ce qu'elle aurait sans doute tu autrement.

— Je voulais qu'il sache que j'étais disposée à partager cet aspect de moi avec lui, avoua-t-elle.

Malgré la distance qui les séparait, elle le sentit se raidir.

— Avait-il des motifs d'en douter ?

— Devons-nous vraiment parler de lui ? s'impatientait-elle. Nous ne disposons que de fort peu de temps, maintenant que vous vous êtes amusé à rester caché dans votre coin.

— Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, rétorqua Montoya. Mais du fait qu'un cadeau intime destiné à votre fiancé s'est retrouvé en ma possession. Souhaitiez-vous que je vous perçoive différemment, moi aussi ?

Amelia se surprit à froisser de nouveau sa robe et dissimula ses mains derrière son dos.

— Je crois que vous le faites déjà, murmura-t-elle.

Elle vit son sourire luire dans la pénombre.

— Si un inconnu est en mesure de vous percevoir comme une créature sexuée, comment expliquez-vous que votre futur époux ait des difficultés à faire de même ?

Elle retint son souffle et considéra cette pertinente réflexion.

— Que souhaitez-vous que je vous réponde ? Aborder un tel sujet serait parfaitement déplacé de ma part.

— Alors que m'adresser un portrait provocant ne l'est pas ?

— S'il vous perturbe à ce point, vous n'avez qu'à me le rendre, dit-elle en tendant la main.

— Jamais, gronda-t-il. Je ne vous le rendrai jamais.

— Pourquoi ? riposta-t-elle, haussant un sourcil. Avez-vous l'intention de l'utiliser pour me nuire ?

— Il n'est pas question que je le laisse voir à quiconque.

Ouvertement possessif. À son endroit. Amelia en conçut de l'étonnement... et du plaisir.

— Comment se fait-il que lord Ware ne vous voie pas comme vous le souhaiteriez ? demanda-t-il, se décidant enfin à s'approcher.

Quand les rayons de la lune éclairèrent sa haute silhouette, Amelia sentit les battements de son cœur s'accélérer. Sa démarche assurée n'en demeurait pas moins élégante, la queue de son habit sinuant doucement au rythme de ses pas. Le vernis civilisé de ses manières dissimulait une force de caractère qu'il s'appliquait difficilement à brider. Ce qui ajoutait encore à son charme, et donna envie à Amelia de le voir dépouillé de ses entraves. Et lorsque son regard retrouva le parfait dessin de ses lèvres, une subite envie de l'embrasser la saisit.

C'est cela que je veux, comprit-elle. C'est pour cela que je voulais le revoir.

— Nous sommes, lui et moi, des amis de longue date, répliqua-t-elle, décidée à jouer la carte de la franchise afin d'obtenir ce qu'elle désirait.

— Il ne s'agit donc pas d'un mariage d'amour ? questionna-t-il, s'arrêtant à quelques pas d'elle.

— Je ne devrais pas répondre à cela.

— Et je ne devrais pas être ici. Vous n'auriez pas dû m'inciter à venir.

— Vous m'avez fait suivre.

— Non. Jacques a pris sur lui de le faire. J'ai décidé de quitter Londres. Je dois mettre de la distance entre nous avant que les choses n'aillent trop loin.

— Comment aurez-vous le courage de partir ? N'êtes-vous pas hanté par le souvenir de notre danse au jardin ? demanda-t-elle, portant la main aux saphirs de sa gorge. Ne repensez-vous pas sans cesse au baiser que nous avons échangé ?

— Je ne puis m'en empêcher, admit-il en se rapprochant pour l'attirer contre lui, comme si les liens qui le retenaient s'étaient soudain relâchés. Nuit et jour.

Elle sentit son regard brûlant sur ses lèvres. Les humecta de la pointe de la langue et huma l'odeur de sa peau. Un parfum exotique, épicé, purement viril, qui éveilla en

elle une réponse instinctive.

— Faites donc... haleta-t-elle, la poitrine contre son torse.

Montoya souffla un juron.

— Vous ne l'aimez pas.

— Je le voudrais cependant.

Timidement, elle glissa les mains sous son habit et les posa sur sa taille. Sa peau était si enfiévrée qu'elle sentait sa chaleur à travers ses vêtements.

— Votre cœur est-il déjà pris ?

— En quelque sorte, répondit-elle dans un soupir.

— Pourquoi moi ?

— Pourquoi ce masque ? répliqua-t-elle, piquée par la façon dont ses questions la mettaient à nu.

Il contempla un instant le visage qu'elle levait vers lui.

— Mes traits ne sont pas de ceux qu'on a plaisir à contempler.

Amelia fut profondément troublée par le ton définitif sur lequel il prononça ces mots. Gagnée par une brusque incertitude, elle écarta les mains et amorça un mouvement de recul.

Il la retint fermement.

— Réglons cette affaire une bonne fois pour toutes, déclara-t-il en effleurant délicatement ses pommettes du bout des doigts. Qu'attendez-vous de moi ?

— M'avez-vous approchée à cause de St. John ?

Montoya secoua la tête.

— Mes motifs étaient fort simples. J'ai vu une femme dont la beauté m'a fait oublier toute éducation. Je l'ai dévorée des yeux au point de la troubler. J'ai tenté de m'excuser. Voilà tout.

Ses mains avaient enveloppé sa colonne vertébrale et glissé vers le creux de ses reins, l'incitant à se cambrer vers lui.

Son corps était si ferme, si solide, qu'Amelia aurait voulu pouvoir s'accrocher à lui et le caresser sans que rien s'interposât entre eux. Un seul homme l'avait tenue aussi étroitement contre lui. Encore tout récemment, elle était persuadée que sa capacité à apprécier ce genre d'étreinte était morte en même temps que Colin. Montoya lui apportait la preuve de son erreur.

Quel hasard extraordinaire de l'avoir rencontré !

Quoique, à dire vrai, c'était plutôt lui qui l'avait rencontrée.

— Au bal masqué, dit-elle, vous avez reconnu le signal des hommes de St John.

— En effet, acquiesça-t-il. Je suis un homme encombré d'un passé trouble. Vous ne devriez pas rechercher ma compagnie.

— Rien ne vous obligeait à venir.

Un passé trouble qui lui permettait d'identifier un signal secret que la plupart des aristocrates n'auraient pas même remarqué. *Qui était-il ?*

Un pli d'amusement avait relevé le coin de sa bouche, et elle l'effleura du bout du doigt. Elle ne discernait aucune cicatrice autour de ses yeux ou de sa bouche. Tout ce qu'elle pouvait voir de lui, c'étaient des yeux sombres légèrement étirés vers les tempes et une bouche qui incitait au péché. L'incurvation et la fermeté en étaient parfaites. Elle aurait pu embrasser cette bouche des heures durant sans jamais se lasser. Quels que soient ses défauts, elle avait le sentiment qu'elle saurait les supporter.

Elle toucha le bord de son masque.

— Laissez-moi vous voir.

— Non !

Il écarta rudement sa main, avant de la reprendre pour y déposer un baiser. À travers son gant, la pression de ses lèvres déclencha un fourmillement.

— Je vous prie de me croire. Il vous serait difficile d'en supporter la réalité, assura-t-il.

— Est-ce la raison pour laquelle vous vous refusez à me faire la cour ?

Montoya s'immobilisa.

— Souhaiteriez-vous que je m'y emploie ?

— D'autres femmes ont-elles eu sur vous cet effet ? s'enquit-elle. Je n'ai quant à moi ressenti cela qu'en présence d'un seul homme, qui m'est à tout jamais perdu, tout comme celle que vous avez jadis aimée.

L'étreinte de ses bras s'affermir et il pressa ses lèvres contre son front.

— Vous avez déjà fait mention de cet amour malheureux, dit-il d'une voix rauque.

— Il me manque tant que j'ai parfois l'impression d'avoir perdu avec lui jusqu'à ma raison d'être. Je ne saurais expliquer l'importance de l'empreinte qu'il a laissée en moi malgré les années, mais elle est si vive qu'il me semble quelquefois qu'il va revenir, comme si une part de moi guettait son retour. Pourtant, précisa-t-elle en refermant les poings sur les revers de son habit, quand je suis avec vous, je ne pense plus qu'à vous.

— Est-ce que je vous fais penser à lui ?

— Non. C'était un être exubérant et débordant de vie ; vous êtes bien plus poli... quoiqu'il émane parfois de vous quelque chose de... primitif. Je dois vous paraître absurde, ajouta-t-elle avec un sourire d'excuse.

Il lui effleura la tempe du menton.

— Ce côté primitif de ma personne ne s'éveille qu'en réponse à votre présence.

Il était si près d'elle que son odeur submergeait ses sens au point de lui donner le vertige. Une joie, vive et douce tout à la fois, s'empara d'elle. La sensation d'être vivante

après des années de léthargie. Un sentiment de culpabilité vint aussitôt tempérer cette joie, doublé du poids accablant de trahir Ware. Mais elle était incapable de résister à l'attraction de Montoya. La puissance de sa séduction était trop forte, trop entêtante, trop enivrante.

— Il me plairait de l'explorer... avança-t-elle timidement.

— Dois-je considérer cela comme une invite, miss Benbridge ? demanda-t-il avec un rire de gorge qu'elle adora.

Ce rire lui donnait envie d'accomplir des prodiges rien que pour avoir le plaisir de l'entendre à nouveau. À tel point que l'esprit d'Amelia s'appliquait déjà à sélectionner des anecdotes susceptibles de le faire resurgir.

— Je veux vous revoir.

— Non.

D'une main, il pressa sa nuque et, de l'autre, pressa la joue d'Amelia contre son torse. Elle se sentait si bien entre ses bras. Pouvait-on rester des heures ainsi ? Un ricanement de dérision lui échappa. Des heures passées à échanger des baisers, serrée entre les bras d'un homme... Elle devait avoir perdu l'esprit !

— Est-ce un ricanement que je viens d'entendre ? la taquina-t-il.

Elle se sentit rougir.

— Ne détournez pas la conversation.

— Nous ferions mieux de nous quitter, déclara-t-il avec ce qui ressemblait fort à un soupir de regret. Vous vous êtes déjà absentée trop longtemps.

— Pourquoi être resté caché à mon arrivée ?

Montoya fit mine de s'écarter, mais elle le retint, instinctivement consciente du pouvoir que sa proximité exerçait sur lui. Les deux parts qui bataillaient en lui – celle qui voulait la retenir et celle qui voulait la repousser – faisaient trêve dès qu'elle était près de lui.

Amelia le gratifia du plus féminin de ses sourires.

— Vous ne pouviez pas supporter que je m'éloigne de vous, n'est-ce pas ?

— Cette question ne serait-elle pas inspirée par la vanité ?

— Répondez.

La fossette qui se creusa sur la joue de Montoya était si délibérément libertine qu'Amelia fut parcourue par une exquise palpitation.

— En d'autres circonstances, rien ne pourrait s'opposer à ce que vous m'apparteniez.

— Oh ? dit-elle, le considérant entre ses cils. Et en de telles circonstances, vos intentions demeureraient-elles honorables, ou bien cherchiez-vous à me séduire comme vous le faites à présent ?

— Délicieuse... modula-t-il avant de laisser échapper un nouveau rire. La seule séduction qui soit actuellement à l'œuvre est la vôtre.

— Vraiment ? Et de quelle façon vous affecte-t-elle ?

La poitrine de Montoya pressait douloureusement contre son corset. Amelia avait la bouche sèche et les paumes moites. Elle se *sentait* séduite. Le corps de cet homme répondait-il pareillement au sien ?

— Pourquoi tenez-vous à le savoir ? répliqua-t-il. Pour vous en servir davantage ?

— Cela se pourrait...

— Depuis quand vous comportez-vous de façon aussi audacieuse ?

— Qui vous dit que je ne l'ai pas toujours été ? lui retourna-t-elle en battant des cils.

Le regard soudain pensif, Montoya lui saisit les poignets pour écarter ses mains de sa taille.

— Je me demande si Ware fera le poids pour s'encombrer de vous, dit-il.

— Je vous demande pardon ? fit Amelia en fronçant les sourcils tandis qu'il se dirigeait vers la porte.

— Vous faites une coquine pour le moins encombrante, répondit-il, les yeux plissés, tandis que sa main se refermait sur le bouton de la porte.

— Je n'ai rien d'une coquine, déclara-t-elle, calant ses mains au-dessus des paniers de sa crinoline.

— À moins de veiller étroitement sur vous, vous attirerez éternellement les ennuis. Elle haussa un sourcil dédaigneux.

— Figurez-vous qu'on a étroitement veillé sur moi toute ma vie durant.

— Voyez par vous-même le résultat de cette étroite surveillance : vous émoustillez de parfaits inconnus avec des miniatures inconvenantes et leur donnez des rendez-vous secrets dans des salons obscurs !

— Rien ne vous obligeait à venir si cela vous déplaisait tant !

Elle ponctua cette déclaration d'un vigoureux coup de talon, vivement irritée par son ton condescendant.

— Rien n'est plus vrai. On ne m'y reprendra plus.

Cette fois, le ton dont il usait était carrément familier. Il avait commencé par lui demander s'il lui rappelait Colin. Et jusqu'alors, tel n'avait pas été le cas. Ils n'avaient pas la même stature, leurs voix n'avaient pas le même accent et leurs démarches ne reflétaient pas le même degré d'assurance. Colin marchait d'un pas pesant, comme s'il cherchait à affirmer sa présence, alors que la démarche de Montoya établissait sa domination de façon souple et feutrée.

Leur entêtement à la mettre à l'écart, en revanche, était strictement identique. Confrontée à Colin, Amelia, adolescente, n'avait pu que le subir. Mais les années avaient passé et la donne avait changé.

— Comme vous voudrez, lança-t-elle en se rapprochant de lui, ondulant des hanches de manière provocante. S'il vous est si facile de prendre congé, mieux vaut en effet que vous m'abandonniez.

— Je n'ai jamais prétendu que cela m'était facile, répliqua-t-il d'un ton mordant.

Amelia recouvrit de la sienne la main qu'il avait posée sur le bouton de porte.

— Adieu, comte Montoya.

Il tourna la tête, et elle effleura ses lèvres des siennes. Comme il se figeait, elle profita de son avantage pour accentuer la pression de son baiser. Le souffle du comte se fit laborieux et sa peau s'échauffa, mais il n'amorça pas le moindre geste. Amelia ne savait pas trop comment procéder à partir de là sans sa participation, et son baiser devint maladroit. Avant qu'elle ne se décide à faire preuve d'audace.

Elle abaissa les paupières et décida de se laisser guider par son instinct. Ses mains enveloppèrent les épaules tendues de Montoya et elle le sentit frémir. De la pointe de la langue, elle titilla sa lèvre supérieure. Il gémit. Elle sentit alors son ventre se contracter de joie et de crainte mêlées. Si l'on venait à les surprendre, comment expliquerait-elle pareille situation ?

À peine formula-t-elle cette question dans son esprit qu'elle l'oublia. S'emparer de sa bouche, comme elle en avait envie depuis si longtemps, était bien trop délicieux pour qu'elle s'en soucie. Il ne fit rien pour l'aider, mais ne fit rien pour la repousser non plus. Amelia étendit les bras et se défit d'un de ses gants, avant de replier les doigts sur sa nuque. Il suffit que leurs peaux nues entrent en contact pour qu'elle soit perdue. Montoya ouvrit la bouche sur un soupir et elle y inséra la langue, s'enivrant de sa saveur comme si elle n'avait jamais rêvé que de cela. Elle ponctua cette invasion d'une traction sur son catogan, suscitant de sa part un grognement.

La langue de Montoya se mit alors en mouvement, si experte que la jeune femme gémit dans sa bouche. Si ténu fût-il, son gémissement libéra Montoya de sa paralysie. Il passa si promptement à l'action qu'elle comprit à peine ce qu'il faisait avant de se retrouver plaquée contre la porte par le poids de son corps, tandis qu'il répondait à ses baisers avec une ardeur possessive.

— Maudite, cracha-t-il. Je ne puis pas même espérer vous posséder !

— Pour cela, il faudrait au moins que vous le tentiez !

— J'ai tout fait pour cela. *Tout !* Cela ne change rien au fait que les circonstances m'empêchent de vous courtiser et font de moi un parti dangereux.

Montoya enveloppa sa nuque de sa main et s'empara avidement de sa bouche, échangeant avec elle un baiser sombre, chargé de promesses sensuelles. Amelia se laissa aller contre le panneau de la porte et accepta pleinement ce baiser, de toute son âme – chaque avancée de sa langue, chaque taquinerie de ses dents, chaque caresse de ses lèvres : elle l'accepta tout entier et l'incita par ses gémissements à pousser son avantage.

Un masque demeurait entre eux, ainsi que d'innombrables secrets, tel un mur séparant deux étrangers qui n'avaient partagé rien d'autre qu'un instant. Et pourtant, le lien qu'elle ressentait vis-à-vis de lui existait bel et bien.

Ce lien ne relevait-il que du désir ? Comment l'expliquer, alors qu'elle n'avait vu que la moitié de son visage ? Et comment justifier cette palpitation dans ses veines, cette douleur dans sa poitrine, cette moiteur au creux de ses cuisses ?

— Amelia, soupira-t-il, son souffle effleurant sa peau, ses lèvres entrouvertes frôlant son visage depuis le menton jusqu'aux pommettes. J'aimerais vous dévêtir entièrement, vous étendre sur mon lit et vous couvrir de baisers.

Le ton enflammé sur lequel il avait prononcé son nom et les images qu'il avait suscitées dans son esprit lui tirèrent un frisson violent.

— Reynaldo... murmura-t-elle.

— Je dois quitter Londres, ou cela finira par se produire. Et je ne pourrais espérer vous faire mienne si nous en venions là. Pas encore.

— Quand ?

Tourmentée par son corps en proie au désir inassouvi, Amelia aurait promis n'importe quoi pour le revoir.

— Vous avez Ware, qui est un ami de longue date et vous apportera bien plus que moi.

— Nous pourrions peut-être devenir amis, vous et moi.

— Vous ne me connaissez pas assez pour dire cela.

— Je veux vous connaître, répondit-elle dans un souffle.

Jamais encore elle ne s'était exprimée ainsi, et la façon dont le comte affermit l'étreinte de ses bras autour d'elle lui apprit que cela ne le laissait pas indifférent.

— Et j'aimerais que vous appreniez à me connaître, ajouta-t-elle.

Il recula son visage, et elle s'aperçut qu'elle trouvait son masque attirant. Fascinant. Le phénomène était étrange, mais pourtant bien réel. Loin de s'en alarmer, elle trouva cela réconfortant. Elle se sentait vulnérable, et ce masque la protégeait autant que lui.

— La seule chose que vous devez savoir à mon sujet, laissa-t-il échapper d'un ton âpre, c'est que quelques personnes souhaitent me voir mort.

— Une telle déclaration pourrait effrayer certaines femmes, répliqua-t-elle en attirant de nouveau sa bouche vers la sienne, mais il se trouve que je vis entourée de

gens qui sont dans ce cas. On pourrait même dire que je suis dans une situation similaire, de par mon association avec eux.

— Vous ne parviendrez pas à me faire changer d’avis, grommela-t-il, passant la langue sur les lèvres entrouvertes d’Amelia, contredisant ainsi son propos.

— J’ai voulu quitter la pièce, c’est vous qui m’avez retenue.

— C’est vous qui m’avez embrassé ! l’accusa-t-il.

— Votre bouche se trouvait là, répondit-elle avec désinvolture. Je n’ai pas pu l’éviter.

— Vous êtes une source d’ennuis.

Il l’embrassa une dernière fois. Plus doucement. S’attardant sur ses lèvres au point qu’Amelia sentit ses orteils se recroqueviller dans ses souliers.

— Cette fois, nous devons nous séparer, ou nous risquons d’être découverts.

Elle acquiesça, consciente qu’il disait vrai et qu’elle s’était déjà absentée trop longtemps.

— Quand vous reverrai-je ?

— Je ne puis le dire. Après votre mariage, peut-être. Peut-être jamais.

— Pourquoi ?

Elle répétait inlassablement cette question, frustrée de ne pas parvenir à lui soutirer une réponse satisfaisante. Ne comprenait-il pas que ce qu’ils ressentaient lorsqu’ils étaient ensemble était précieux ? Il lui avait suffi de le rencontrer pour voir son monde totalement bouleversé.

— Parce que Ware peut vous donner bien plus que moi.

Elle était sur le point de répliquer, quand le bouton de la porte se mit à tourner. Amelia sentit son souffle se bloquer dans sa gorge et resta pétrifiée.

Montoya, en revanche, s’écarta aussitôt d’elle et retourna se fondre parmi les ombres de la pièce. Amelia recula, chancelant à demi, et regarda la porte s’ouvrir.

— Milord, souffla-t-elle en s’inclinant.

Ware entra, la mine soucieuse.

— Que faites-vous ici ? Je vous ai cherchée partout !

Il l’étudia attentivement et sa mâchoire se durcit.

— Je crois que vous avez quelque chose à me dire, prononça-t-il lentement.

Amelia hocha la tête et tendit vers lui une main tremblante. Il l’attira hors de la pièce, puis s’arrêta sur le seuil pour en inspecter le contenu du regard. Ne notant rien de suspect, il entraîna Amelia loin de Montoya, vers un avenir bien moins ordonné qu’il ne l’avait été ne serait-ce que quelques jours auparavant.

— Voilà toute l'histoire, conclut Amelia en tripotant nerveusement sa cuiller à thé. Ware plaça sa main sur la sienne pour l'immobiliser.

— Vous n'avez aucune raison de vous agiter, murmura-t-il.

— Vous n'êtes donc pas fâché ? demanda-t-elle, ses grands yeux verts reflétant un mélange de surprise et d'appréhension.

— Je ne suis pas ravi, mais je ne suis pas fâché, non, répondit-il avec un sourire contrit.

Ils prenaient le thé sur la terrasse de St. John avant leur promenade à cheval. Ware avait vécu les heures précédant cette entrevue dans un état de nervosité croissante. Il savait à quoi ressemble une femme à l'issue d'un rendez-vous galant, et la révélation que venait de lui faire Amelia avait confirmé ce dont il se doutait déjà.

— Je ne sais que faire, lui confia-t-elle tristement. Je crains de m'être aventurée trop loin.

— Et moi, je crains de ne pouvoir vous aider, avoua-t-il. Je chéris notre amitié, vous le savez, mais je n'en demeure pas moins un homme. Découvrir que vous éprouvez pour cet inconnu des sentiments que je ne suis pas en mesure de vous inspirer me chagrine grandement.

Le rouge monta aux joues d'Amelia, qui étreignit la main du comte.

— Je ne m'aime pas beaucoup moi-même en ce moment. Vous m'êtes un ami très cher, Ware. Vous l'avez toujours été et mon comportement est indigne de vous. Je ne peux que prier pour que vous trouviez le moyen de m'accorder votre pardon.

Le comte contempla pensivement la pelouse rase du jardin, agrémentée de quelques parterres de fleurs basses.

— Je vous pardonne, dit-il. Et j'admire votre honnêteté. J'ignore si j'aurais eu le courage de faire cette révélation, à votre place. Néanmoins, je ne puis permettre à ma fiancée de se comporter ainsi, surtout lors d'événements publics.

Amelia hochait la tête, son attitude évoquant celle d'une enfant que l'on réprimande. Ware ne prenait aucun plaisir à lui tenir ce discours, mais il ne pouvait faire autrement.

— Vous allez devoir décider une bonne fois pour toutes si vous souhaitez ou non m'épouser, Amelia. Si vous choisissez de vous en tenir à notre arrangement, vous devrez le faire en toute bonne foi et adopter un comportement irréprochable.

Il se leva soudain et remua les épaules pour les soulager de la tension qui s'y était accumulée.

— Avoir l'impression que vous m'épousez contre votre gré m'est odieux ! ragea-t-il.

Amelia se leva à son tour, sa jupe de mousseline fleurie tourbillonnant gracieusement autour de ses longues jambes.

— Vous êtes bel et bien fâché, dit-elle en agitant délicatement la main pour réfuter toute objection de sa part. Je vous comprends. Vous avez toutes les raisons de l'être. Si vous aviez agi comme je l'ai fait, je serais furieuse.

Elle gagna en soupirant la balustrade de marbre de la terrasse et y posa les mains. Le comte la rejoignit et se plaça près d'elle, le dos tourné à la pelouse.

Amelia était tout à fait charmante, ce jour-là. Les boucles de ses cheveux bruns et poudrés retombaient doucement sur ses épaules. Son teint était aussi pur que le lys, ses yeux aussi verts que le jade, ses lèvres aussi rouges qu'un grenat. Il avait dit un jour en plaisantant qu'elle était la seule femme à laquelle il pensait en termes poétiques, et elle en avait ri avec lui, ravie par ce qu'elle avait appelé ses « transports lyriques ». Il n'y avait qu'elle pour lui inspirer autant de fantaisie.

— Si nous nous marions, murmura-t-elle, avez-vous l'intention de m'être fidèle ?

— Cela dépendra de vous, répondit-il en l'observant attentivement. Si vous vous contentez de rester étendue en priant pour une conclusion rapide, je ne le serai sans doute pas. J'apprécie vivement les plaisirs de la chair, Amelia. Je ne m'en priverais pour rien au monde, pas même pour une épouse.

Elle détourna les yeux avec un soupir.

Une brise légère fit voler une boucle de cheveux au creux de son cou. Elle frissonna, non de froid, mais sous l'effet de cette caresse sur sa peau nue. Ware remarqua sa réaction comme il remarquait toujours le moindre détail la concernant, l'archivant dans sa mémoire. Amelia était une créature sensuelle. Qualité qu'il appréciait et qu'il avait eu la délicatesse de ne pas exploiter, se réservant le plaisir de lui enseigner toute la richesse de cette sensibilité quand elle serait sa femme.

Une échéance qu'il semblait désormais devoir reconsidérer.

— Je pense que nous devrions nous accorder une chance, offrit-il en effleurant le bout de ses doigts d'une subtile caresse. Je crois même que, loin de s'apparenter à une corvée, il s'agirait entre nous de plaisir partagé, à la condition expresse de vous ouvrir

librement à moi. Sans timidité aucune, sans la moindre réserve. Si notre couche conjugale se révèle accueillante, je n'aurai aucune raison d'en visiter une autre. Mes sens ne sont pas guidés par le plaisir de la conquête. Il me plaît de baiser, tout simplement, et de le faire bien. Si je peux obtenir cela d'une seule femme, c'est encore mieux, car cela me coûtera moins d'efforts.

Ware vit que le mot qu'il venait d'employer l'avait choquée, mais c'était le terme adéquat pour définir ce qu'il appréciait, et mieux valait qu'elle le sache dès à présent. Il ne serait pas question entre eux d'une brève empoignade ponctuée de grognements dans l'obscurité. La chose se ferait en pleine lumière, provoquerait échauffements et coulées de sueur, et se prolongerait des heures durant...

— La passion se résume-t-elle à cela ? s'enquit-elle. À l'assouvissement d'un besoin animal ? Le processus ne requiert-il pas un autre ingrédient ?

Ware sonda la question un moment.

— Faites-vous allusion aux regards que votre sœur échange avec St. John ? Ou à ceux que partagent les Westfield ?

— Oui. Ce sont des regards... indécents, et pourtant romantiques.

— Vous n'êtes pas la seule à remarquer cette forme d'affection et à la désirer, répliqua-t-il, souriant de son expression emplie de curiosité.

— Ne la désirez-vous pas vous-même ?

Ware haussa les épaules, croisa les bras et cala sa hanche contre la rambarde.

— Parfois. Mais je suis loin de lui vouer un culte et peux fort bien m'en passer.

Amelia loua son honnêteté d'un hochement de tête.

— J'en viens à penser que la façon directe dont je vous ai courtisée n'était sans doute pas la meilleure, dit-il d'un ton songeur. J'ai cru que l'issue tragique de votre première histoire d'amour vous inclinerait à apprécier une relation plus... terre à terre. Alors que c'est l'inverse que vous désirez, n'est-ce pas ?

Elle s'écarta de la balustrade et se mit à marcher de long en large, signe chez elle d'une profonde agitation. Dans ces moments-là, Amelia rappelait à Ware la façon dont un félin en cage s'efforce de tuer l'ennui.

— Je ne sais pas ce que je veux ; c'est bien là le problème, répondit-elle en faisant peser sur lui un regard qui le cloua sur place.

— Je suis quant à moi satisfait de mon sort. Je ne désire rien de plus.

— Êtes-vous pleinement satisfait ? insista-t-elle d'un ton de défi. Ou bien vous contentez-vous de cette amitié parce que vous savez ne rien pouvoir espérer de plus ?

— Vous connaissez la réponse à cette question.

— Qui épouseriez-vous si vous deviez en épouser une autre que moi ?

— Je n'en ai pas la moindre idée et ne vois aucune raison d'y songer. Me suggérez-vous d'envisager de vous trouver une remplaçante ?

Amelia s'immobilisa et laissa échapper un son qui rappela aux oreilles charmées de Ware le grondement d'un chaton mécontent.

— Je voudrais tant être folle de vous ! Pourquoi n'est-ce pas à moi qu'il revient d'en décider ?

— La faute en incombe peut-être à votre mauvais goût...

Amelia lui tira la langue, ce qui fit rire le comte. Baissant alors la voix, il autorisa ses paupières à voiler à demi son regard.

— Si c'est le masque qui vous fait de l'effet, j'en porterai un au lit. Cela pourrait se révéler piquant...

Quand les yeux d'Amelia s'arrondirent comme des soucoupes, il lui décocha un clin d'œil. Frémissante d'indignation, elle plaqua les mains sur ses hanches.

— Peut-être est-ce le mystère qui m'intrigue autant ? Est-ce là ce que vous suggérez, milord ?

— C'est possible, répondit-il, de nouveau sérieux. J'ai l'intention de me renseigner au sujet de votre énigmatique admirateur. Il me plairait assez de le démasquer.

— Pourquoi donc ?

— Parce qu'il n'est pas pour vous, Amelia. Un comte étranger, allons donc ! Vous rêvez depuis toujours de fonder une famille, mais vous n'allez pas vous séparer de votre sœur maintenant que vous l'avez retrouvée. Quel avenir pouvez-vous espérer avec cet homme ? Sans compter que c'est peut-être moi qu'il cherche à atteindre à travers vous...

Elle se remit à arpenter la terrasse, et il admira la grâce de ses mouvements, la manière enchanteresse dont ses jupes tournoyaient autour de ses longues jambes.

— Chacun semble persuadé que Montoya ne peut s'intéresser à moi et qu'il m'utilise pour atteindre quelqu'un de mon entourage ! Je commence à considérer comme insultant que ceux qui prétendent m'aimer aient tant de mal à concevoir qu'un homme puisse me désirer pour moi-même.

— Je fais bien plus que le concevoir, Amelia. Je l'éprouve. Ne confondez pas ma courtoisie avec une absence de désir envers vous. Ce serait une grave erreur.

— St. John aussi essaie de le retrouver, soupira-t-elle.

— Si cet homme se cache dans le quartier des taudis, il y parviendra certainement. Mais vous dites qu'il s'agit d'un homme richement vêtu et cultivé. Ce qui laisse supposer qu'il appartient à mon cercle plutôt qu'à celui du pirate. Mes recherches seront peut-être plus fructueuses.

— Que ferez-vous si vous le retrouvez ? s'enquit Amelia d'un ton suspicieux.

— Je pourrais lui faire du mal, si tel est le sens de votre question, répondit le comte qui avait la réputation d'être une fine lame.

Les traits d'Amelia s'affaissèrent.

— Je n'aurais rien dû vous dire.

— Je suis heureux que vous m'ayez dit la vérité, déclara Ware en se rapprochant d'elle. Notre relation aurait été irréparablement menacée si vous aviez dissimulé votre culpabilité derrière un mensonge.

Il inhala son doux parfum de chèvrefeuille et ferma les yeux, certain que le corps d'Amelia ressemblait à sa fleur de prédilection – délicat, suave et odorant.

Il prit son visage entre ses mains et l'inclina de façon à ce que leurs regards soient rivés l'un à l'autre. Il aperçut une lueur nouvelle dans les profondeurs de ses yeux émeraude et s'y immergea totalement.

— Mais cela ne change rien au fait que cet homme savait que vous m'étiez liée, avant de prendre des libertés avec vous. L'insulte est grave, ma chère. À vous, je peux pardonner, mais pas à lui.

— Ware...

La lumière de l'après-midi fit briller ses lèvres entrouvertes. Le comte inclina son visage vers elle pour s'emparer de sa bouche, et Amelia cessa de respirer quand elle comprit son intention.

— Bonjour, milord.

Ils se séparèrent brusquement, la sœur d'Amelia et son époux venant d'apparaître sur la terrasse, suivis de près par une domestique chargée d'un plateau de thé.

— Il fait si beau que nous avons eu envie de vous rejoindre sur la terrasse, déclara le pirate de sa belle voix grave.

Ware saisit l'avertissement et s'écarta davantage en inclinant légèrement la tête. L'ex-lady Winter sourit en le voyant faire. Son sourire était celui d'une femme comblée. Le seul qu'on lui vît jamais aux lèvres, et le plus loué de ses charmes.

— Nous serons ravis de votre compagnie, déclara Ware en conduisant Amelia à la table.

Le comte passa le reste de l'après-midi à échanger des propos sans importance avec les St. John, puis, un peu plus tard, à en échanger d'autres avec Amelia au cours de leur promenade à cheval. Mais, dans un coin de son esprit, il s'attachait déjà à déployer toute une stratégie visant d'une part à regagner la préférence d'Amelia, et d'autre part à démasquer l'inconnu qui cherchait à lui dérober ses faveurs.

— Êtes-vous certain que cet homme s'appelle Simon Quinn ?

— Tout à fait, confirma l'aubergiste en plaçant une pinte de bière devant lui.

— Merci, dit Colin en prenant son verre avant de s'éloigner pour gagner une table dans un coin de la salle.

Découvrir qu'un homme demandait après lui était d'autant plus troublant qu'il utilisait pour cela le nom de Quinn. S'agissait-il de Cartland ou d'un des hommes à sa solde ? L'aubergiste lui avait pourtant assuré qu'il n'avait pas l'accent français.

Colin ne pouvait rien faire d'autre qu'attendre. L'établissement dans lequel il se trouvait, meublé de bois sombre et faiblement éclairé de façon à dissimuler la saleté des lieux, permettait de se fondre aisément parmi la clientèle. L'atmosphère était saturée de relents de bière et des nuages de fumée grasse qui s'échappaient de la cuisine ; la plupart des clients étaient des habitués auxquels Colin avait déjà parlé.

Il y avait bien longtemps de cela, dans une vie antérieure, il avait fréquenté des établissements similaires avec son oncle Pietro, consacrant ses rares journées d'oisiveté à recueillir les perles de sagesse et les conseils de cet homme qui ne souhaitait que son bien. Son oncle lui manquait. Colin pensait souvent à lui et se demandait comment il s'en sortait. Pietro lui avait insufflé sa force de caractère et le sens de l'honneur qui lui avait permis de rester digne toutes ces années durant.

Colin serra le poing sur la table.

Un jour, ils se retrouveraient et il montrerait à son oncle que son enseignement n'avait pas été vain. Il libérerait Pietro d'une existence de servitude et l'installerait confortablement. La vie était si brève, et il souhaitait que son oncle puisse en jouir autant qu'il le méritait.

— Bonsoir, dit près de lui une voix qui le tira de ses pensées.

Celui qui se tenait à son côté était un vieil homme qui passait la moitié de sa vie dans les tavernes de la rue, proposant sa compagnie à ceux qui voulaient bien lui payer un verre ou quelque chose à manger. Il lui arrivait de surprendre des propos intéressants et savait que Colin était disposé à payer pour cela.

— Assieds-toi donc, répondit celui-ci en désignant la chaise en face de la sienne.

Plusieurs heures passèrent. Colin les occupa à interroger tous ceux qu'il connaissait déjà. La plupart espéraient glaner une pièce ou deux en lui rapportant ce qu'ils avaient entendu. Malheureusement, il n'apprit rien d'intéressant au sujet de Cartland, mais offrit une pinte à chacun de ceux qui vinrent lui parler, profitant de leur compagnie pour tromper son ennui.

Alors qu'il n'attendait plus rien de cette soirée, celui qu'il désespérait d'apercevoir surgit enfin, dans un lourd tourbillonnement de sa cape noire. Simon Quinn s'arrêta devant le bar, échangea quelques mots avec le tenancier, puis tourna les yeux vers Colin qui lui faisait signe.

— Par Dieu ! s'exclama Quinn en s'approchant, dégrafant le bijou en forme de grenouille qui retenait les pans de sa cape. Je t'ai cherché à travers toute la ville, à demi mort de faim, tandis que tu m'attendais dans mon repaire préféré ?

— Ces quelques dernières heures, du moins, répondit Colin en souriant.

Quinn étouffa un juron et se laissa choir sur le siège qui lui faisait face. Une serveuse apporta une pinte ainsi qu'une assiette garnie.

— J'arrive porteur à la fois d'une bonne et d'une mauvaise nouvelle, annonça Quinn en commençant à se rassasier.

— Comment se fait-il que cela ne me surprenne pas ? répliqua sèchement Colin.

— J'ai été trahi en France.

Colin grimaça.

— Cartland a-t-il trahi tout le monde ?

— Il n'aurait pas pu prouver sa loyauté autrement.

— Cet homme n'a de loyauté qu'envers lui-même.

— Tu ne saurais dire plus vrai, articula Quinn au-dessus d'une bouchée.

— Après cette mauvaise nouvelle, quelle est la bonne ?

— J'ai réussi à garantir une promesse de pardon pour nous tous, y compris toi.

— Comment cela est-il possible, s'ils sont également à vos trousses ?

Les lèvres de Quinn formèrent un pli amer.

— Il se trouve que Leroux était si précieux à l'agent général que la capture de son meurtrier lui importe davantage que la traque d'espions anglais. Je n'ai été autorisé à quitter la France que sur la promesse de livrer son assassin – quel qu'il soit. En garantie de mon retour, ils gardent prisonniers tous ceux que Cartland a trahis.

Colin se raidit.

— Fichtre ! cracha-t-il. Cela signifie que nous devons agir vite.

— Très vite, opina Quinn avant de finir sa pinte. Mais ce n'est pas tout. Je dois aussi convaincre lord Eddington de relâcher un espion français. Après quoi, il me faudra persuader un homme qui accompagne Cartland – un certain Depardue – de lui faire confesser le crime.

Remplir la première de ces deux conditions semblait peu probable et la seconde, hautement douteux, mais Colin n'était que trop heureux de saisir l'opportunité qu'on voulait bien lui offrir.

Je veux vous connaître, lui avait dit Amelia.

Colin se sentait prêt à tout pour avoir une chance de lui donner satisfaction.

— Tu sembles ravi de ces conditions qui sont pourtant loin d'être fabuleuses, commenta Quinn.

— J'ai revu Amelia, avoua Colin. Je l'ai tenue dans mes bras, touchée, embrassée.

Quinn s'arrêta de manger.

— Et alors ? l'incita-t-il à poursuivre.

— C'est compliqué, mais je garde espoir.

Quinn reposa sa fourchette et fit signe qu'on lui apporte une autre bière.

— Comment a-t-elle réagi à ta résurrection ?

Colin lui expliqua de quelle façon il avait procédé pour la revoir sans révéler sa véritable identité.

— Un masque ? répéta Quinn quand il eut achevé son récit. Tu es capable de te faire passer pour qui bon te semble et tu as choisi de porter un *masque* ?

— Pour le bal masqué, le choix s'imposait. Ensuite, quand Jacques s'en est affublé à son tour, c'est ce qui l'a attirée vers lui. Alors il m'a paru judicieux de continuer à le porter.

— Elle ressemble plus à sa sœur que je ne l'aurais cru, déclara Quinn, ses lèvres formant le doux sourire qui lui venait chaque fois qu'il mentionnait Maria. Mais je conçois mal ce qui te permet de garder espoir. Amelia n'a pas idée de qui tu es.

— Je reconnais qu'il s'agit là d'un léger problème.

— Léger ? Mon ami, tu es le maître de l'euphémisme. Elle n'accueillera pas la nouvelle avec joie, crois-moi. Et quand elle découvrira que tu n'es pas chastement resté à attendre l'instant de vos retrouvailles, elle y verra la preuve de ton manque d'amour pour elle.

Colin émit un long soupir et s'affaissa.

— C'était *votre* plan ! C'est *vous* qui m'avez conseillé de m'enrichir afin de la rendre heureuse.

— Et de faire également ton bonheur. Tu douterais encore de ta valeur si tu devais revenir vers elle dans la peau d'un moins que rien.

Quinn sourit à la fille qui lui apportait sa pinte, s'adossa à sa chaise et étudia Colin un moment.

— J'ai entendu dire qu'elle est mariée au comte de Ware.

— Pas encore.

— En l'épousant, elle deviendrait marquise, et ce, malgré le scandale lié à son père et la fâcheuse réputation de sa sœur. Un bel exploit.

— Peut-être, mais elle ne l'aime pas, dit Colin. Elle m'aime toujours. Enfin, elle aime le garçon que j'étais autrefois.

Une jolie blonde apparut en haut de l'escalier qui menait aux chambres. Sa toilette violette et le ruban orné d'un camée qu'elle portait autour du cou lui donnaient l'air d'une poupée. Cependant, si ses traits délicats et sa silhouette gracile éveillaient

l'instinct protecteur, ses paupières lourdes et sa bouche écarlate évoquaient clairement les plaisirs charnels.

Colin haussa les sourcils quand son regard s'arrêta sur lui. Elle sourit. Le front de Colin se plissa de confusion et il la regarda approcher sans chercher à dissimuler sa curiosité. Lorsqu'elle s'arrêta derrière Quinn, il se leva.

La fille posa les mains sur les larges épaules de l'Irlandais.

— Vous auriez dû me faire savoir que vous étiez rentré, *mon amour**, dit-elle d'une voix teintée d'un net accent français.

Le regard vivement irrité de Quinn intrigua Colin. Sans prendre la peine de se lever, il saisit une main de la blonde et la fit passer devant lui, l'incitant à s'asseoir sur une chaise qu'il rapprocha du pied. Étant donné le vif intérêt que Quinn portait aux femmes, sa réaction face à un aussi séduisant spécimen avait de quoi surprendre. De plus près, elle était tout simplement délicieuse. Ses yeux bleu pâle étaient encadrés de longs cils bruns et surmontés de fins sourcils à l'arc élégant.

— C'est donc lui ? lança-t-elle en étudiant Colin d'un regard appréciateur.

Quinn laissa échapper un grognement.

Elle sourit, révélant une parfaite rangée de dents blanches.

— Je suis Lysette Rousseau, dit-elle en tendant la main à Colin. Vous êtes M. Mitchell, *n'est-ce pas** ?

Colin jeta un coup d'œil à Quinn qui étouffa un juron, puis se remit à manger.

— Peut-être bien, répondit-il prudemment.

— Excellent. S'il devient nécessaire que je vous tue, la chose sera plus facile maintenant que je connais votre visage.

— Que venez-vous de dire ? demanda Colin en clignant des yeux.

— Garce provocatrice, marmonna Quinn. Il est innocent.

— Ils disent tous cela, répliqua-t-elle d'un ton suave.

— En ce qui le concerne, c'est vrai, rétorqua Quinn.

— Cela aussi, ils le disent tous.

— Excusez-moi, fit Colin, son regard passant de l'un à l'autre. De quoi parlez-vous, au juste ?

Quinn agita sa fourchette en direction de Lysette.

— Cette personne constitue la part additionnelle de ma garantie. Elle retournera en France soit avec Cartland, soit avec toi, soit avec moi.

— Ou bien avec une confession, murmura-t-elle. Une confession de l'un de vous suffirait. Voyez ? Je ne suis pas difficile à contenter.

— Seigneur, souffla Colin en se rasseyant.

Il examina plus attentivement la Française et remarqua alors la dureté de son regard et du pli de sa bouche, qui lui avait tout d'abord échappé.

— Comment faites-vous pour toujours croiser le chemin d'une de ces *femmes fatales**, Quinn ?

— Ne voyez pas tout en noir, intervint la femme en faisant signe qu'on vienne prendre sa commande. Nous sommes trois à cette table et nous recherchons tous la même chose. Je suis ici pour vous assister, en quelque sorte.

Quinn la foudroya du regard.

— Si vous croyez que maintenir une épée suspendue au-dessus de ma tête me facilite la tâche, vous vous trompez.

— Comment pensez-vous pouvoir nous aider ? demanda Colin, moins prompt que son compagnon à la rabrouer.

— De plus d'une façon, répondit la blonde avant de s'interrompre pour commander du vin à la fille qui s'était approchée. Pensez aux lieux dans lesquels je peux me rendre, alors que cela vous est impossible. À toutes les personnes susceptibles de me parler, dont vous ne tireriez pas un mot. À toutes les ruses féminines qui sont interdites à votre sexe. Les possibilités sont infinies !

Elle porta une main délicate au camée qui ornait son cou. Colin ne pouvait se résoudre à l'imaginer en meurtrière.

— En quoi votre présence est-elle liée à Depardue ? demanda-t-il.

Une ombre passa sur le visage de la Française.

— S'il résout cette affaire, je n'aurai plus besoin de m'en soucier.

— L'agent général ne veut rien laisser au hasard, expliqua Quinn. Depardue surveille Cartland. Lysette me surveille. Tous deux remplissent la même fonction. Lysette constitue une... garantie supplémentaire.

— Depardue pourrait ne pas apprécier qu'on sous-entende qu'il risque d'échouer, dit Colin en faisant la grimace. Pourquoi faites-vous cela ? ajouta-t-il à l'intention de Lysette.

— Mes raisons ne regardent que moi. Un conseil, enchaîna-t-elle en le regardant droit dans les yeux. Ne vous fiez à moi que sur un seul point : je veux livrer l'assassin de Leroux à la justice.

Colin poussa un long soupir et pianota des doigts sur la table.

— Tout cela ne me plaît guère, déclara-t-il. Cartland me traque et nous réchauffons un serpent dans notre sein.

Quinn acquiesça d'un hochement de tête.

Lysette fit la moue, tout en acceptant le verre de vin qu'elle avait commandé.

— Je ressemble plus à Ève qu'au serpent.

— Ève était séduisante, rétorqua Quinn.

Colin s'étrangla, n'ayant encore jamais entendu l'Irlandais tenir le moindre propos désobligeant à une femme.

— Qu'avez-vous accompli jusqu'ici ? questionna Lysette, reportant son attention sur Colin sans se soucier de la grossièreté de Quinn.

— Je passe mes journées à fuir Cartland et quiconque s'exprime avec un accent français, et mes nuits à le rechercher.

— C'est le plan le plus ridicule dont j'aie jamais entendu parler ! s'esclaffa-t-elle.

— Que me suggérez-vous de faire ? répliqua-t-il d'un ton de défi. Je n'ai pas le moindre début de piste.

— Dans ce cas, vous allez devoir en trouver un, répondit-elle avant de prendre une petite gorgée de vin rouge et de passer la pointe de sa langue sur ses lèvres.

Colin remarqua qu'elle gardait le dos parfaitement droit et le menton relevé, signes d'une excellente éducation.

— Vous ne pouvez pas espérer y parvenir si vous passez votre temps à vous cacher, reprit-elle. Cartland le sait et s'attend précisément à ce que vous vous comportiez ainsi. Pourquoi ne pas contacter l'homme pour lequel vous travaillez tous deux ? Il a certainement les moyens de vous aider à régler cette affaire rapidement.

— Ce n'est pas son rôle, objecta Quinn. Nous sommes seuls responsables de nos missions. Si nous sommes pris, c'est à nous de payer. J'imagine que vous êtes soumise au même tarif.

Une expression de frustration passa fugitivement sur les traits de la Française, mais elle retrouva presque aussitôt son sourire désinvolte.

Colin ne pouvait s'empêcher de l'admirer, tout en se demandant à quel point elle pouvait se révéler dangereuse. Elle paraissait si délicate et féminine... mais les exploits de la sœur d'Amelia lui avaient appris que les apparences sont trompeuses.

— Avez-vous d'autres suggestions à me faire, *mademoiselle** ? Pensez-vous vraiment que je ferais mieux de poursuivre mes recherches en plein jour ?

Quinn repoussa son assiette.

— Porteras-tu un masque ?

— Pourquoi ferait-il une chose pareille ? s'étonna Lysette en détaillant Colin de la tête aux pieds. Cacher une telle beauté serait fort dommage. Il ne me déplairait pas d'en voir davantage, précisa-t-elle, sa bouche s'incurvant lascivement.

— Ce qui prouve que vous n'êtes pas Ève, ma chère, ricana Quinn. Vous n'avez pas assez d'intuition pour déceler que cet homme est déjà pris.

— Vous pourriez vous bander les yeux, suggéra-t-elle en adressant un clin d'œil à Colin. Et m'appeler du nom qu'il vous plairait.

Colin rit pour la première fois depuis des jours.

— Méfie-toi d'elle, l'avertit Quinn.

— Je vous laisse ce soin. Je pars demain matin pour Bristol. Le passé de Cartland nous fournira peut-être des indications. J'espère découvrir un indice me permettant de gagner quelque avantage sur lui.

— Sagement raisonné, dit Quinn. Lysette et moi poursuivrons l'enquête ici, pendant ce temps.

— L'idée de le laisser partir seul m'incommode, déclara celle-ci.

— Vous vous y ferez, répliqua Quinn.

Elle s'étira sur sa chaise avec la grâce insolente qui lui était coutumière.

— En dépit de votre beauté, j'ai parfois bien du mal à vous trouver aimable, renifla-t-elle.

Quinn sourit de toutes ses dents.

— Nous sommes donc d'accord. Mitchell poursuivra ses recherches à Bristol, décréta-t-il.

— J'ai peut-être envie de l'accompagner, insista-t-elle avec un sourire qui n'atteignit pas ses beaux yeux.

— Vraiment ? s'enquit Quinn d'un ton plein d'espoir, ce qui fit rire Colin. Ce serait divin – pour moi, du moins. Désolé, mon grand, ajouta-t-il avec un haussement d'épaules, posant sa main sur la table.

Avant qu'ils aient pu anticiper son geste, Lysette s'était levée, emparée du couteau abandonné par Quinn et l'avait planté avec une précision redoutable entre ses doigts écartés.

Quinn se figea en découvrant qu'il avait été bien près d'en perdre un ou deux.

— Par l'enfer ! souffla-t-il.

Lysette se pencha vers lui

— Ne me sous-estimez pas, *mon amour** ! Il n'est jamais bon d'éveiller ma mauvaise humeur.

— Je vous remercie de l'offre généreuse que vous venez de me faire, déclara Colin en se levant, mais je me vois obligé de décliner respectueusement votre proposition.

Lysette l'observa à travers les fentes de ses yeux plissés.

— Je sais que vous n'avez aucune confiance en moi, poursuivit Colin, mais je vous promets une chose : j'ai toutes les raisons de laver mon nom, et aucune de prendre la fuite.

Lysette demeura immobile un moment, puis s'autorisa un demi-sourire.

— Celle que vous aimez est ici...

Colin n'eut pas besoin de le confirmer. Lysette le congédia d'une élégante torsion du poignet.

— Je sais que vous n'irez pas bien loin. Bonne chance à vous.

Colin s'inclina brièvement, plongea la main dans sa poche et jeta une poignée de pièces sur la table.

— Je prierai pour vous, dit-il à Quinn, pressant l'épaule de son ami quand il passa près de lui.

En guise de réponse, Quinn lâcha un juron cinglant.

La petite maison était élégante et située dans un quartier respectable. Le comte de Ware en était propriétaire depuis trois ans et, durant toute cette période, elle s'était rarement trouvée inoccupée.

Ce soir-là, les fenêtres du rez-de-chaussée n'étaient pas éclairées, mais on apercevait la lueur d'une chandelle au premier étage. Il glissa sa clef dans la serrure et entra. Un couple de domestiques, dignes de confiance et d'une discrétion exemplaire, assurait l'entretien de la maison. Ils étaient au lit à cette heure-ci et Ware, qui n'avait pas besoin de leurs services, s'abstint de les déranger.

Il accrocha son chapeau à la patère du vestibule et se débarrassa de son manteau, révélant l'habit qu'il avait porté pour assister à l'une des soirées qui se succédaient à n'en plus finir depuis le début de la saison mondaine. Cette soirée s'était pourtant révélée légèrement différente des autres. Amelia était différente. *Lui-même* était différent. Leur relation était différente. Elle le voyait sous un nouveau jour, et la façon dont le comte la percevait s'était elle aussi modifiée.

Parvenu au premier étage, il s'arrêta un instant devant la porte au bas de laquelle filtrait un rai de lumière. Il soupira et attendit que les battements de son cœur ralentissent, avant d'ouvrir la porte. Jane, sa maîtresse brune aux yeux de biche, était tranquillement occupée à lire au lit.

Quand elle leva les yeux vers lui, Ware vit ses lèvres s'entrouvrir. Elle referma son livre d'un claquement sec, et le comte repoussa la porte du pied.

— Milord, souffla Jane en rabattant les couvertures, révélant une silhouette sublime. J'espérais que vous me rendriez visite ce soir.

Un sourire se dessina sur les lèvres de Ware. Le sang de la belle était échauffé, ce qui signifiait que le premier coït serait aussi bref qu'intense. Plus tard, ils prendraient leur temps, mais pour l'heure, les douces agaceries ne seraient pas de mise. Une circonstance qui s'adaptait parfaitement à son humeur.

Il lui avait suffi de poser les yeux sur cette veuve ravissante pour la désirer, et dès que l'arrangement qu'elle entretenait alors avec lord Riley avait pris fin, Ware s'était empressé de l'aborder, redoutant qu'un autre se montre plus prompt que lui. Son empressement l'avait flattée... avant de l'enthousiasmer tout à fait. Ils s'accordaient parfaitement et prenaient autant de plaisir l'un que l'autre à leurs rencontres.

Il ôta sa veste ; elle dénoua la ceinture de son peignoir. Un instant plus tard, il était profondément fiché en elle et la besognait hardiment, debout, Jane ayant approché ses hanches du bord du lit. Un tourbillon de sensations se chargea, à son grand soulagement, de balayer sa frustration et son mal-être.

Malheureusement, ce répit fut de courte durée.

Une heure plus tard, il reposait sur le dos, une main calée derrière la tête, la brise du soir se chargeant de sécher sa peau emperlée de sueur.

— C'était délicieux, murmura Jane d'une voix que ses cris de passion avaient altérée. Vous êtes toujours si primitif lorsque vous êtes contrarié...

— Contrarié, moi ? s'esclaffa-t-il en l'attirant contre lui.

— Oui. Je sens bien quand quelque chose vous tracasse, répondit-elle en faisant courir un doigt le long de la ligne médiane de son torse.

Ware contempla le plafond orné de moulures et se fit une fois de plus la remarque que leurs tons rose et ivoire, tout comme le mobilier rehaussé de dorures, s'harmonisaient à merveille à la personnalité de Jane. Il l'avait incitée à privilégier son sens du confort sans regarder à la dépense, ayant remarqué au fil du temps que les goûts d'une femme en matière de décoration sont souvent très révélateurs.

— Sommes-nous tenus d'aborder les sujets déplaisants ?

Elle redressa la tête, révélant des yeux rieurs.

— Nous pourrions convertir votre frustration en épuisement, dit-elle. Vous savez que je ne m'en plaindrais pas.

Il écarta une mèche de cheveux collée à sa tempe.

— Je préférerais cette solution.

— Mais il ne s'agirait que d'une mesure temporaire. En tant que femme, je pourrais certainement vous apporter mon concours, car je suspecte que votre problème est de nature féminine.

— Vous me l'apportez déjà, ronronna-t-il.

Elle eut un haussement de sourcils sceptique, mais s'abstint d'insister.

Ware émit un long soupir, avant de décider de partager ses pensées avec elle. Jane était une des femmes les plus douces qu'il ait jamais connues et il la considérait comme une amie, une confidente. Ce n'était pas le genre d'âme disposée à nuire afin de conserver son avantage.

— Vous est-il déjà apparu qu'un homme de ma condition est rarement perçu comme tel ? commença-t-il. Aux yeux du monde, je représente des terres, une fortune et du prestige, mais jamais une personne de chair et de sang.

Jane l'écoutait, soucieuse de ne pas l'interrompre.

— J'ai passé mon enfance dans le Lincolnshire, élevé dans l'idée que j'étais un comte et non un simple individu. Je n'avais aucun centre d'intérêt autre que mes devoirs, aucun objectif autre que mon titre. J'ai été si bien éduqué qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit de désirer quoi que ce soit par moi-même – quelque chose qui n'aurait rien de commun avec le marquisat.

— Cela semble une façon de vivre bien solitaire.

Le comte cala un nouvel oreiller sous sa tête.

— Je n'avais pas idée qu'on pût se comporter autrement...

— Jusqu'à... ? l'incita-t-elle à poursuivre, voyant qu'il gardait le silence.

— Jusqu'au jour où j'ai franchi les portes de notre propriété et où j'ai surpris un garnement qui pêchait dans ma rivière.

Jane sourit et glissa des bras du comte pour enfiler son peignoir, avant de gagner une console afin de leur servir à boire.

— Qui donc était ce garnement ?

— Un domestique d'une propriété voisine. Il était employé par le père d'une jeune fille avec laquelle il s'était lié d'une sorte d'amitié qui m'intriguait beaucoup.

— Autant que la jeune fille en question, j'imagine, releva Jane qui s'appliquait à réchauffer le cognac en faisant expertement passer le verre au-dessus de la flamme d'un chandelier.

— Oui, confessa-t-il. Elle était jeune, sauvage et libre. Miss Benbridge m'a montré à quel point le monde se révélait différent quand on le regardait sans rien en attendre. Au mépris de mon titre, elle m'a traité de la même façon qu'elle traitait le garnement – avec une affection amusée.

Jane s'assit au bord du lit, prit une gorgée de cognac, puis lui tendit le verre.

— Je crois que cette jeune fille me plairait.

— Oui, assura-t-il avec un sourire. Et je crois que vous lui pliriez aussi.

Les deux femmes n'auraient jamais l'occasion de se rencontrer, bien sûr, mais là n'était pas la question.

— Je vous admire de l'épouser en dépit des péchés de son père, dit Jane, qui avait compris de qui il parlait.

— Comment pourrais-je ne pas l'épouser ? répondit-il. C'est elle qui m'a enseigné que je pouvais exister pour et par moi-même. Grâce à elle, mon arrogance aristocratique se trouve tempérée par mon arrogance personnelle.

Jane rit et s'enroula autour des jambes du comte.

— Le reste du monde lui est infiniment reconnaissant de cet enseignement.

— Je n'oublierai jamais le jour où elle m'a avoué le plus innocemment du monde qu'elle s'interrompait parfois au beau milieu d'une phrase parce qu'elle était suffoquée par ma beauté – qu'elle avait d'ailleurs qualifiée de diabolique ! Personne ne m'avait encore jamais rien dit de tel. Et je doute que quiconque l'ait un jour pensé. Ceux qui bafouillaient en ma présence étaient seulement intimidés, pas admiratifs.

— Il est vrai que vous êtes digne d'admiration, milord, dit-elle en le couvant d'un regard sincère. Peu d'hommes sont en mesure de rivaliser avec votre beauté.

— C'est peut-être vrai. N'étant guère accoutumé à me comparer à d'autres, je ne puis me prononcer sur ce point, répliqua-t-il avant d'avalier une lampée de cognac. Mais j'ai dans l'idée que mon pouvoir de séduction s'intensifie lorsque je crois en moi.

— L'assurance constitue en effet un attrait puissant, confirma-t-elle.

— Miss Benbridge n'attendant rien de moi, j'ai enfin pu être moi-même avec elle. C'était la première fois de ma vie que je m'exprimais sans considérer les limites de mon statut. Je l'ai courtisée et me suis permis de lui dire des choses que j'ignorais seulement penser jusqu'alors. Je crois que je me suis révélé à moi-même au fur et à mesure que j'apprenais à la connaître, ajouta-t-il, contemplant pensivement les flammes de la cheminée.

— Avez-vous le sentiment de lui en être redevable ? demanda-t-elle.

Elle fit remonter sa main le long de la cuisse nue du comte.

— Pour une part, mais notre relation n'a jamais été à sens unique. De mon côté, je lui ai enseigné le maintien et l'art de la conversation. J'avais une certaine expérience en la matière alors qu'elle avait grandi à l'écart du monde.

— Vous lui avez apporté le vernis qui lui faisait défaut.

— Oui, nous avons tous deux bénéficié de notre amitié.

— Et désormais, elle vous appartient, déclara Jane. Parce que vous avez contribué à forger sa personnalité.

Ware fronça pensivement les sourcils. Son mécontentement venait-il de là ? De ce qu'il se sentait propriétaire d'Amelia ?

— Je ne suis pas certain qu'il en soit ainsi. Elle a été amoureuse, autrefois, et ne parvient pas à oublier ce premier amour. Je ne lui en veux pas. Je l'accepte.

— Peut-être même l'estimez-vous, releva Jane avec un doux sourire. Après tout, vous êtes ainsi assuré qu'elle ne vous encombrera pas de sentiments élevés.

Il avala le reste de son cognac d'un trait et apprécia la chaleur qu'il répandait dans son corps, et tendit son verre vers elle, l'incitant silencieusement à le resservir.

— Si cela était vrai, comment se fait-il que la fascination qu'elle nourrit pour un autre m'ennuie autant ?

— Vous ennue-t-elle, ou bien attise-t-elle votre jalousie ?

— Un peu des deux, je suppose, admit-il en riant. Ma susceptibilité masculine est peut-être piquée de ce qu'elle ne se soit jamais intéressée à moi de cette façon ? Je ne saurais le dire. Tout ce que je sais, c'est que je commence à douter. À me demander si ma décision de lui accorder le temps et l'espace nécessaires pour se remettre de son chagrin d'amour ne relevait pas d'une erreur de jugement.

— Qui donc est cet homme qui la fascine autant ? questionna Jane en s'arrêtant devant la console.

Ware le lui expliqua.

— Je vois, dit-elle, réchauffant le verre une fois qu'elle l'eut rempli. Comme vous le savez, j'avais pour mon défunt mari des sentiments profonds. Mais j'ai été tentée d'en épouser un autre que je n'aimais pas.

— Vous plaisantez ? s'esclaffa-t-il. Les femmes ne rêvent que de dévotion et de serments d'amour éternel !

— Les femmes sont également pragmatiques. Si vous offrez à miss Benbridge tout ce qu'elle peut convoiter et que l'autre se révèle incapable de rivaliser, il est possible qu'elle soit tentée de vous donner sa préférence.

— J'ai déjà souligné que le titre étranger de cet homme l'obligerait à se séparer de sa sœur.

— Vous l'avez fait en paroles, certes. Appliquez-vous désormais à prouver par des faits combien la chose sera difficile. Emmenez-la visiter vos propriétés, faites l'acquisition d'une maison toute proche de celle de sa sœur... des choses de cette nature. Et ne négligez pas son attrait pour la romance et le mystère. Jouez-en, vous aussi. Vous n'aurez aucun mal à la séduire. Vous avez le talent nécessaire. Fleurs, présents, baisers volés... Votre rival œuvre dans l'ombre. Profitez de la liberté d'agir en plein jour dont vous jouissez.

Le comte considéra ces arguments.

— Cela se révélera sans doute aussi amusant pour vous que pour elle, insista Jane. Et vous permettra de vous connaître mieux encore.

Ware entrelaça ses doigts aux siens.

— Vous êtes si avisée.

— Je suis une femme, répondit-elle avec le plus gracieux de ses sourires.

— J'ai bien conscience de cela, dit-il en plaçant son verre sur la table de chevet avant de l'attirer à lui.

Il baisa sa bouche, puis amena son visage au niveau de sa gorge, écarta du bout du nez les pans de son peignoir et saisit son mamelon entre ses lèvres.

— Oh, c'est divin, soupira-t-elle.

Il redressa la tête et lui sourit.

— Je ne sais comment vous remercier pour votre aide.

— Mes intentions ne sont pas purement altruistes, vous savez. Votre entreprise de séduction auprès de miss Benbridge vous occasionnera sans doute de nouvelles contrariétés et j'adore vous sentir perdre tout contrôle.

— Coquine, répliqua-t-il, feignant un rugissement qui la fit frissonner.

Frisson qui incita Ware à jouer les amants primitifs jusqu'aux premières heures de l'aube, pour leur plus grand plaisir à tous les deux.

Amelia risqua un bref coup d'œil depuis l'angle de la maison pour s'assurer que Colin ne se trouvait pas dans la cour de l'écurie... et poussa un soupir de soulagement. Le vent porta jusqu'à elle un écho de voix masculines entrecoupées d'éclats de rire et de bribes de chansons, qui lui confirma que Colin et son oncle étaient en plein travail. Ce qui signifiait qu'elle pouvait tranquillement s'engager vers le bois.

Je suis de plus en plus rusée, se dit-elle, guettant du coin de l'œil d'éventuelles sentinelles tandis qu'elle progressait d'arbre en arbre jusqu'à la clôture. Deux semaines s'étaient écoulées depuis le jour funeste où elle avait surpris Colin avec cette fille. Ensuite, Amelia l'avait évité et avait refusé de lui parler, même quand il l'avait envoyé chercher par la cuisinière.

C'était sans doute idiot d'espérer ne plus le revoir alors qu'ils vivaient pratiquement sous le même toit. Ce qui faisait d'elle une idiote. Il ne se passait pas une heure sans qu'elle pensât à lui, mais elle saurait endurer son chagrin tant qu'il se tiendrait loin d'elle. Ils n'avaient aucune raison de se croiser, de se parler, de renouer. Elle ne montait jamais dans un attelage que lorsqu'on s'avisait de la déplacer d'une maison à une autre, et quand bien même l'occasion se présenterait, rien ne l'obligerait à s'adresser à personne d'autre qu'à Pietro, le cocher.

Amelia attendit le moment propice pour enjamber la clôture et courut jusqu'à la rivière, où elle découvrit Ware sans veste et sans perruque, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux coudes. Le jeune comte avait pris de belles couleurs depuis qu'il avait délaissé ses études au profit des activités de plein air. Ses boucles brunes retenues par un catogan, ses yeux bleu pervenche et ses traits aristocratiques, qui proclamaient la longue lignée de sang bleu dont il était issu, le rendaient plus séduisant que jamais.

Certes, il ne faisait pas battre son cœur et ne suscitait pas en elle les étranges sensations qu'elle ressentait en présence de Colin, mais Ware était charmant, raffiné et séduisant. Une telle combinaison de qualités ne suffisait-elle pas à faire de lui le bénéficiaire de son premier

baiser ? Miss Pool, sa gouvernante, lui avait conseillé d'attendre la venue du jeune homme idéal, et Colin lui était apparu comme tel... mais il lui en avait préféré une autre.

— Bonjour, miss Benbridge, la salua le comte en s'inclinant.

— Milord, répondit-elle.

Elle pinça du bout des doigts sa jupe rose poudrée pour faire la révérence.

— Je vous ai réservé une surprise.

— Vraiment ? s'extasia-t-elle.

Elle prisait d'autant plus les cadeaux et les surprises qu'elle n'en recevait que fort rarement, son père se souciant peu de trivialités comme ses anniversaires.

— Mais oui, princesse, confirma-t-il en lui offrant son bras.

Amelia replia délicatement les doigts sur le bras de Ware, ravie de mettre en pratique les leçons de maintien qu'il lui avait données. Le comte se montrait toujours doux et patient quand il s'avisait de relever ses erreurs afin de les corriger. Grâce à ses conseils, elle avait policé ses manières et gagné en assurance. Elle ne se sentait plus dans la peau d'une petite fille qui joue à la lady, mais dans celle d'une véritable lady qui profite de sa jeunesse.

Ensemble, ils longèrent la rive, puis gagnèrent une clairière. Amelia eut alors la surprise de découvrir une couverture déployée dans l'herbe sur laquelle trônait un panier rempli de tartes et de gâteaux.

— Comment avez-vous accompli cela ? murmura-t-elle, profondément touchée.

— Chère Amelia, répondit-il, des étoiles plein les yeux. Vous savez désormais qui je suis et qui je serai un jour. Je suis tout-puissant.

Amelia connaissait les rudiments de l'aristocratie et n'ignorait rien du pouvoir de son père, qui n'était que vicomte. Celui de Ware devait être mille fois plus étendu, lui qui était appelé à devenir un jour marquis. Elle écarquilla les yeux à cette idée.

— Allons, dit-il. Asseyez-vous et goûtez une de ces tartes, avant de me raconter votre journée.

— Ma vie est d'un ennui mortel, soupira-t-elle en se laissant choir sur la couverture.

— Racontez-moi une histoire, alors. Ne vous arrive-t-il jamais de laisser divaguer votre esprit ?

Amelia rêvait des baisers passionnés d'un beau Gitan, mais elle ne pouvait avouer cela. Elle s'agenouilla devant le panier et en inspecta le contenu pour dissimuler son embarras.

— Je n'ai aucune imagination, murmura-t-elle.

— Soit, concéda-t-il.

Il s'allongea sur le dos, les mains croisées derrière la tête, le regard tourné vers le ciel.

Il semblait parfaitement détendu, en dépit de ses bas blancs et de ses souliers vernis. Bien plus qu'il ne lui était apparu quelques semaines auparavant. Amelia l'aimait mieux ainsi, et elle avait l'impression d'être pour quelque chose dans ce changement.

— Il ne me reste plus qu'à vous raconter une histoire, déclara-t-il alors.

— J'en serais ravie, dit-elle en se retournant vers lui, avant de prendre une part du gâteau qu'elle avait choisi.

— Il était une fois...

Amelia regarda les lèvres de Ware remuer et imagina ce qu'elle ressentirait si elle les embrassait. Un flot de tristesse s'empara d'elle à l'idée d'abandonner ses conceptions romanesques pour en adopter de nouvelles, puis s'atténua quand elle repensa à Colin et à ce qu'il avait fait. Avait-il ressenti la moindre tristesse à l'idée de l'abandonner ?

— Vous plairait-il de m'embrasser ? s'enquit-elle tout à trac.

Le comte s'interrompit au beau milieu d'une phrase et tourna la tête vers elle, les yeux ronds. Il semblait surpris, sans paraître pour autant consterné.

— Je vous demande pardon ? Je ne suis pas certain d'avoir bien entendu.

— Avez-vous déjà embrassé une fille ? questionna-t-elle, curieuse.

Il était de deux ans son aîné, ce qui faisait qu'il n'avait qu'un an de moins que Colin. Rien n'interdisait qu'il ait une certaine expérience en ce domaine.

Colin avait quelque chose de fébrile, d'inquiet, qui ne manquait pas de charme aux yeux de la jeune fille qu'elle était. Ware, plus posé, la séduisait par sa certitude que le monde lui appartenait. Et malgré son attrait pour Colin, elle n'était pas indifférente à la majestueuse désinvolture du comte.

— Un gentleman ne parle pas de ces choses-là, protesta-t-il.

— En ce cas, c'est parfait ! s'exclama-t-elle. Je me doutais que vous sauriez faire preuve de discrétion.

— Je vous saurais cependant gré de réitérer votre requête, murmura-t-il en l'observant d'un œil attentif.

— Vous plairait-il de m'embrasser ?

— S'agit-il d'une question purement théorique ou d'une demande de passage à l'acte ?

Soudain intimidée, Amelia détourna les yeux.

— Amelia... insista-t-il doucement.

Elle reporta le regard sur lui. Son noble visage reflétait tant de gentillesse qu'elle lui en fut profondément reconnaissante.

— Pas purement théorique, répondit-elle.

— Pour quelle raison souhaitez-vous être embrassée ?

Elle haussa les épaules.

— Par caprice.

— Je vois, chuchota-t-il. Benny ferait-il aussi bien l'affaire ? Ou n'importe quel autre valet ?

— Oh, non ! s'écria-t-elle.

L'esquisse de son sourire la mit en émoi. Ce ne fut pas aussi fulgurant que le choc qu'elle avait reçu en découvrant les fossettes de Colin, mais c'était néanmoins le signe que son nouvel ami ne la laissait pas indifférente.

— Je ne vous embrasserai pas aujourd'hui, dit le comte. Je veux que vous y réfléchissiez encore. Si vous êtes dans le même état d'esprit la prochaine fois que nous nous verrons, alors je vous embrasserai.

Amelia fit la moue.

— Si je ne vous plais pas, dites-le donc !

— Eh ! La petite princesse a la tête près du bonnet, la taquina-t-il en lui prenant la main. Ne vous hâtez pas de conclure. Si vous avez vraiment envie de sauter le pas, je vous y aiderai.

Le comte laissa passer un instant de silence.

— Il me tarde de vous y aider, précisa-t-il dans un souffle.

— Oh ! murmura-t-elle quand elle comprit ce qu'il sous-entendait par là.

— Oh ! confirma-t-il, un grand sourire aux lèvres.

Un coup frappé à la porte de sa chambre réveilla Amelia. Recroquevillée sur elle-même, les yeux clos, elle dut lutter contre son esprit embrumé qui lui soufflait de se laisser dériver vers le sommeil pour retrouver ses rêves. Des rêves qui lui rappelaient la rare complicité qu'elle entretenait avec Ware, et combien ce lien lui était précieux.

Mais on frappa de nouveau, avec plus d'insistance. La réalité pénétra son esprit et les réminiscences nocturnes cédèrent la place à un douloureux sentiment de perte.

— Amelia ?

C'était Maria. La seule personne de la maisonnée qu'elle ne pouvait se permettre d'ignorer.

Amelia lui répondit d'une voix ensommeillée, se redressa péniblement et la regarda entrer.

— Bonjour, mon petit chou, dit Maria en s'avançant vers elle avec une élégance que sa sœur lui enviait. Pardonne-moi de te réveiller, mais la matinée est déjà bien avancée et je te promets que j'ai attendu avant d'oser frapper à ta porte. Malheureusement, ma patience est sans doute plus limitée que tu ne le souhaiterais.

— Cette robe te va à ravir, répondit Amelia, admirant la manière dont la mousseline crème s'harmonisait avec le teint cuivré de Maria.

— Merci, répliqua celle-ci en s'asseyant sur le siège situé près de la fenêtre. As-tu passé une bonne soirée ?

Une vision de Ware vêtu d'un splendide habit surgit dans l'esprit d'Amelia. Toutes ses soirées formaient une chaîne ininterrompue de bals et de réceptions. Pourtant, celle de la veille s'était révélée légèrement différente. Parce qu'elle s'était sentie différente.

Ware lui avait semblé différent. Leur relation était différente, et Amelia devinait instinctivement qu'aucun retour en arrière ne serait possible.

Le comte l'incitait à envisager froidement leur situation, en termes de faits précis et concrets, et Amelia, qui avait baigné durant toute son enfance dans une atmosphère de mensonges et de faux-semblants, lui était reconnaissante de sa franchise. Mais, en l'occurrence, celle-ci ne faisait qu'accroître sa confusion et son sentiment de culpabilité.

— Oui, ce fut une soirée charmante, répondit-elle.

— Hmm... émit Maria sceptique. Je te trouve bien mélancolique, ces derniers temps.

— Et tu es ici pour m'en parler.

— Lord Ware était sur le point de t'embrasser hier après-midi sur la terrasse, et pourtant tu ne paraissais guère impatiente de le retrouver hier soir. Il me semble naturel de m'interroger à ce sujet.

Amelia renversa la tête contre son oreiller et ferma les yeux.

— Si tu voulais bien partager tes soucis avec moi, je pourrais peut-être t'aider, enchaîna Maria d'un air qui incitait à la confiance.

Amelia rouvrit les yeux, et la vision de son ciel de lit en satin la reporta en esprit à une époque antérieure. Sa chambre était décorée dans les tons bleus, tout comme l'avait été sa chambre d'enfant. Un choix délibéré de sa part, témoignage de sa volonté de reprendre la relation avec sa sœur au point où celle-ci avait été tragiquement rompue. Son père leur avait volé plusieurs années de vie commune, mais cette chambre lui donnait l'impression de les avoir reconquises.

— Je n'ai nul besoin d'aide, Maria. Il n'y a rien à réparer ni à modifier dans mon existence.

— Pas même au sujet de ton mystérieux admirateur ?

— Je ne le reverrai plus.

— La dernière fois que tu m'as parlé de lui, reprit Maria après un silence chargé, tu n'avais pas ce ton-là. Tu l'as revu, n'est-ce pas ? Il a trouvé le moyen de t'attirer dans ses filets.

Amelia soutint le regard de sa sœur.

— C'est moi qui ai insisté pour le revoir, et il m'en a d'ailleurs voulu. Il a désormais l'intention de quitter la capitale afin de prendre ses distances avec moi.

— Cela montre qu'il se soucie de ta réputation, mais sa décision semble te déplaire. Pourquoi ? s'enquit Maria, visiblement perplexe.

— Parce que je ne veux pas qu'il parte ! Je voudrais faire sa connaissance, et je suis grandement contrariée de ne plus en avoir la possibilité. Je fais votre désespoir, à Ware et à toi, mais je ne puis échapper à la fascination que cet homme exerce sur moi et je

suis lasse d'être perpétuellement mise à l'écart. Mon père m'a assez longtemps infligé ce traitement !

— Amelia... murmura Maria, tendant la main vers elle. Qu'est-ce qui te captive donc tant chez cet homme ? Est-ce sa beauté ? Non... ne te fâche pas. Je cherche simplement à comprendre.

Amelia soupira. Son manque de sommeil et d'appétit commençait à se faire ressentir. L'impression que Montoya lui échappait et que chaque moment passé à ne rien faire l'éloignait d'elle l'emplissait de frustration.

— Il portait encore son masque, révéla-t-elle finalement. Je n'ai pas la moindre idée de son aspect, et je ne m'en soucie guère. Je suis émue par la façon dont il me parle, me touche, m'embrasse. Il manifeste à mon égard un désir plein de révérence, Maria. Je ne crois pas que l'on puisse feindre un tel degré d'affection. Pas ainsi.

Maria se rembrunit et détourna le regard, perdue dans ses pensées. Le léger tressautement de ses épaules sur ses épaules trahissait son trouble.

— Comment peut-il avoir pour toi de tels sentiments alors que vous ne vous êtes qu'entrevus ?

— Il prétend que je lui rappelle un amour perdu, mais outre cela, je sens que c'est également moi qu'il désire. Il m'a d'abord approchée parce que je ressemble à cette femme, ajouta-t-elle, lissant le rebord du drap, mais c'est pour me voir qu'il est revenu.

— Comment peux-tu en être sûre ?

— Je ne suis sûre de rien et je crains que les choses en restent là, désormais, dit-elle en tournant la tête vers la porte ouverte de son boudoir, craignant d'être trahie par l'expression de son visage.

— Parce qu'il doit partir, comprit Maria d'une voix adoucie. T'a-t-il seulement dit à quelle date et pour où ?

— Il prétend courir un danger mortel en restant à Londres.

— Se sent-il menacé par St. John ? Ou par quelqu'un d'autre ?

La main d'Amelia se crispa sur la courtepointe.

— Il n'a rien à voir avec ton mari. Il me l'a dit et je le crois.

— Allons, l'apaisa Maria en se levant. Je comprends ton désarroi, mais rien ne t'oblige à passer tes nerfs sur moi. Je cherche seulement à t'aider.

— Comment ? demanda Amelia d'un ton de défi. En m'aidant à le retrouver ?

— Oui.

Pétrifiée d'incrédulité, Amelia dévisagea sa sœur.

— Vraiment ?

— Bien sûr, répondit Maria, carrant les épaules pour affirmer sa détermination. Les hommes de St. John le cherchent, mais nous disposons d'un avantage. Tu es la seule

personne qui puisse l'approcher de près.

Amelia demeura un instant sans voix. Elle ne s'était pas attendue à ce que quiconque approuve son désir de retrouver Montoya, et n'aurait pu rêver aide plus précieuse que celle de Maria, qui n'avait peur de rien et s'y entendait pour débusquer ceux qui ne souhaitaient pas qu'on les découvrit.

— Ware le cherche également.

— Pauvre Montoya, dit Maria en s'asseyant au bord du lit pour prendre les mains d'Amelia. Je le plains. Parce qu'il a repéré une jolie femme, il se retrouve pourchassé de toutes parts. St. John le traque à la manière d'un pirate, et Ware s'y emploie comme un pair de la Couronne. Nous tâcherons donc de recourir à une méthode typiquement féminine.

— Qu'entends-tu par là ? demanda Amelia, intriguée.

— J'entends par là que nous ferons les boutiques ! répliqua Maria avec un sourire radieux. Nous allons rendre visite à tous les fournisseurs de masques que nous pourrons trouver, et nous leur demanderons s'ils se souviennent du comte. S'il couvre perpétuellement son visage, il doit en posséder plus d'un. Sinon, il s'agit sans doute d'un achat récent, et il aura peut-être marqué les esprits... Ce n'est pas grand-chose, mais c'est un début. Nous devons agir avec prudence, bien sûr, et tu devras me faire confiance et m'obéir scrupuleusement. Est-ce bien entendu ?

— Oui, acquiesça Amelia, avant de mordre sa lèvre inférieure pour en dissimuler le tremblement. Merci, Maria, dit-elle en lui pressant les mains. Merci du fond du cœur.

Maria déposa un baiser sur son front.

— Tu pourras toujours compter sur moi, mon petit chou. Quoi qu'il advienne.

Cette déclaration redonna des forces à Amelia. Elle s'y accrocha quand elle quitta son lit et commença de se préparer pour une journée qui s'annonçait soudain riche de promesses.

Passants, charrettes et attelages progressaient au même rythme paisible. Après une brève averse matinale, le ciel était comme lavé et le soleil réchauffait agréablement l'atmosphère. Colin, cependant, loin de se sentir serein, avait le net pressentiment que cette journée lui serait défavorable.

— Vous ne devriez pas vous ronger les sangs de la sorte, dit Jacques. Il ne peut rien arriver à miss Benbridge. Personne ne vous a encore relié à votre passé.

— Suis-je donc tellement transparent ? s'enquit Colin avec un sourire contrit.

— *Oui**. Quand vous oubliez de vous surveiller.

Colin tourna les yeux vers la fenêtre de l'attelage et contempla le va-et-vient des passants affairés. Pour sa part, sa tâche consistait ce jour-là à quitter la capitale, et la voiture dans laquelle ils se trouvaient se dirigeait vers la route de Bristol. Leurs malles étaient sanglées à l'arrière du véhicule, et ils s'étaient dûment acquittés du paiement de leur logement.

Mais Colin se sentait toujours en dette vis-à-vis d'Amelia.

Plus que jamais, il avait l'impression de laisser son cœur derrière lui. Son état de simple mortel le préoccupait un peu plus chaque jour. Il avait conscience de la brièveté de son passage sur terre et se sentait gagné par une intolérable souffrance lorsqu'il songeait que sa vie s'écoulerait sans qu'Amelia en fît partie.

— Je n'ai jamais partagé un voyage en voiture avec elle, soupira-t-il, repliant ses doigts gantés sur le rebord de la fenêtre. Je ne me suis jamais assis à une table pour partager un repas avec elle. Tout ce que j'ai accompli ces dernières années visait seulement à me hisser à son niveau, afin de jouir du privilège de vivre à ses côtés, de partager tous les aspects de sa vie.

Les yeux sombres de Jacques l'observaient sous le rebord de son chapeau. Assis sur la banquette opposée, son corps robuste affichait la décontraction que Colin lui

connaissait depuis leur rencontre – décontraction toutefois soutenue par une puissante énergie.

— À la mort de mes parents, murmura Colin en continuant d’observer le mouvement de la rue, mon oncle a accepté une place de cocher au service de lord Welton. Ses gages étaient pitoyables et cela nous obligeait à quitter le campement, mais mon oncle estimait que ce serait plus stable que la vie des Gitans. Il est toujours resté célibataire, mais il a endossé la charge de mon éducation avec le plus grand sérieux.

— C’est sans doute de lui que vous tenez votre sens de l’honneur, commenta le Français.

— J’ai vécu ce changement comme un déchirement, reprit Colin. J’avais dix ans et j’ai douloureusement ressenti la perte de mes amis, d’autant plus douloureusement que je venais déjà de perdre mon père et ma mère. J’avais le sentiment que ma vie s’était arrêtée et que je serais éternellement malheureux. Et puis un jour, je l’ai vue...

Colin se souvenait de ce jour comme si c’était la veille.

— Elle n’avait que sept ans, mais je suis immédiatement tombé sous le charme. Avec ses boucles brunes, son teint de porcelaine et ses yeux verts, elle ressemblait à une poupée. Elle a tendu vers moi sa menotte sale, son sourire a montré les dents qui lui manquaient et elle m’a demandé de jouer avec elle.

— *Enchanté**, murmura Jacques.

— Oui, je le fus. À elle seule, Amelia valait dix camarades de jeux, tant elle se révélait audacieuse, aventureuse et débordante d’imagination. Je me dépêchais d’expédier mes corvées rien que pour avoir le plaisir de la retrouver.

Colin soupira, cala la tête contre le dossier de la banquette et ferma les yeux.

— Je me souviens de la première fois où j’ai rempli mon office de valet d’attelage et où j’ai pris place sur le marchepied situé à l’arrière. Je me sentais tellement fier. Elle était heureuse pour moi, je revois encore ses yeux brillants de joie. Et puis, j’ai pris conscience qu’alors qu’elle était assise à l’intérieur, moi, je restais à l’extérieur, et que je ne serais jamais autorisé à m’asseoir près d’elle.

— Vous avez bien changé depuis lors, *mon ami**. Cette frontière n’existe plus entre vous.

— Oh, il s’en trouve toujours une, objecta Colin. Sa nature a changé, elle n’est plus financière, mais elle n’en demeure pas moins là.

— Quand avez-vous compris que vous l’aimiez ?

— Je l’ai aimée dès le premier regard, répondit Colin, son poing se refermant sur sa cuisse. Mes sentiments ont simplement évolué au fur et à mesure de nos changements respectifs.

Il n'oublierait jamais ce jour où ils avaient joué près de la rivière, comme ils le faisaient souvent. Lui, seulement vêtu de son pantalon, et Amelia ne portant que sa chemise. Elle venait tout juste d'avoir quinze ans et il en avait dix-huit. Il avait couru après une grenouille en se tordant les pieds sur les cailloux, perdu l'équilibre, et était tombé de tout son long. Le rire ravi d'Amelia lui avait fait tourner la tête, et la vision qu'il avait eue avait changé sa vie à tout jamais. Baignée par les rayons du soleil, trempée de la tête aux pieds, riant aux éclats, elle lui était apparue comme une naïade. Charmante. Innocemment séduisante.

Son souffle s'était bloqué dans sa gorge et son corps s'était tendu. Un désir ardent avait enflammé son sang et asséché sa bouche. Une douloureuse pulsation s'était emparée de son sexe – source de tourments de plus en plus exigeants au fil de sa maturité. Il n'était pas innocent, mais les besoins physiques qu'il avait su apaiser jusqu'alors n'étaient rien en comparaison de la faim dévorante que la vision du corps à demi nu d'Amelia avait suscitée en lui.

Sans qu'il s'en aperçoive, Amelia avait trouvé le moyen de devenir une femme. Une femme qu'il désirait comme il n'avait encore jamais rien désiré auparavant. Le cœur battant, il avait ressenti le besoin urgent de la serrer dans ses bras. Tout au fond de lui, il avait senti un vide se creuser, et avait deviné que seule Amelia saurait le combler. Qu'elle ferait de lui quelqu'un d'entier. Qu'elle le compléterait. Elle avait été tout pour lui durant l'enfance. Elle serait tout pour lui maintenant qu'il avait atteint l'âge d'homme.

— Colin ?

Le sourire d'Amelia s'était atténué sous l'effet de la tension qui s'élevait entre eux.

Un peu plus tard ce soir-là, Pietro avait remarqué sa mine assombrie et l'avait questionné. Colin avait fini par lui avouer sa récente découverte, et son oncle avait réagi avec une fureur qu'il ne lui connaissait pas.

— Ne l'approche plus jamais ! avait-il grondé, le regard brûlant de colère. J'aurais dû mettre fin à votre amitié depuis longtemps.

— Non ! s'était-il écrié, horrifié à l'idée de devoir se passer de sa présence.

Pietro avait frappé du poing sur la table et s'était penché sur lui dans une attitude menaçante.

— Elle est trop au-dessus de toi. Tu ne pourras jamais l'atteindre. Tu n'arriveras qu'à nous faire perdre notre gagne-pain !

— Je l'aime !

Colin avait su, à peine ces mots avaient-ils franchi ses lèvres, qu'ils résumaient la seule vérité qui importât.

Le visage fermé, son oncle l'avait traîné jusqu'au village. Là, il l'avait poussé dans les bras d'une jolie catin qui avait pris grand plaisir à l'exténuer. Contrairement aux jeunes filles qu'il avait côtoyées jusqu'alors, cette femme d'expérience avait veillé à l'assécher complètement. Il avait quitté son lit les muscles en compote et n'aspirant plus qu'à une longue nuit de sommeil.

Quand il avait regagné la taverne où l'attendait son oncle, celui-ci l'avait accueilli avec un sourire de fierté toute paternelle.

— Voilà, désormais, tu as une autre femme à aimer, avait-il déclaré en lui tapotant le dos.

— J'éprouve vis-à-vis d'elle une profonde reconnaissance, avait tenu à rectifier Colin. Mais je n'aime qu'Amelia.

La mine de Pietro s'était aussitôt refermée. Et le lendemain, quand Colin avait revu Amelia et que le violent désir qui s'était emparé de lui à la rivière avait resurgi, il avait deviné, instinctivement, que l'acte sexuel serait différent avec elle. Tout comme elle avait su ensoleiller ses jours et alléger son cœur, elle saurait lui conférer plus de profondeur et de richesse. L'envie d'une telle union déclenchait en lui un appétit inextinguible. Une faim dévorante qui ne lui laissait aucun répit.

Tout au long des mois qui suivirent, Pietro lui répéta chaque jour de se tenir à distance d'Amelia. S'il l'aimait vraiment, disait son oncle, Colin devait souhaiter pour elle le meilleur avenir qui fût, chose qu'un garçon d'écurie gitan ne pouvait certes pas lui offrir.

Colin avait fini par trouver la force de la repousser, par amour pour elle. Il avait bien cru en mourir.

Six ans plus tard, il avait à nouveau l'impression de mourir en quittant la capitale.

Chaque oscillation, chaque cahot de la voiture se répercutait en lui comme le signe qu'il s'éloignait de plus en plus de la seule chose au monde qu'il ait désirée.

— Vous retournerez vers elle, assura Jacques d'un ton tranquille. Ce n'est pas la fin.

— Tant que nous n'aurons pas coincé Cartland, je ne peux même pas l'envisager. Si Quinn a continué d'employer Cartland malgré les doutes qu'il entretenait à son sujet, c'est parce que c'est un traqueur hors pair. Tant qu'il sera à mes trousses, je n'aurai pas de répit.

— Je crois au destin, *mon ami**. Et le vôtre n'est pas de mourir entre les mains de cet homme, je vous le promets.

Colin acquiesça, bien qu'il se sentît nettement moins optimiste que le Français.

Les doigts gantés de blanc qui se recourbèrent sur le rebord de la portière de l'attelage appartenaient à Montoya. Sitôt qu'elle les vit, Amelia en eut la certitude absolue.

Quand la voiture anonyme passa devant elle, elle eut le temps d'apercevoir Jacques par la fenêtre ouverte. D'abord stupéfaite par sa découverte, elle sentit son cœur s'emplir d'espoir... mais remarqua alors les malles sanglées à l'arrière du véhicule.

Montoya quittait Londres, comme il le lui avait annoncé.

Le hasard jouait en faveur d'Amelia, puisque son cocher avait choisi d'emprunter la rue qu'elle arpentait en compagnie de Maria pour retrouver sa trace.

— Maria, souffla-t-elle d'un ton urgent, se refusant à quitter la voiture des yeux.

— Oui ? répondit distraitement sa sœur. Oh ! Regarde ! J'aperçois des masques dans cette vitrine !

Avant qu'Amelia puisse protester, Maria se glissa dans la boutique voisine, le carillon de la porte saluant gaiement son entrée.

Le flot de la foule s'écartait sur leur passage du fait de la présence de Tim, qui veillait sur elles d'un œil d'aigle.

— Tim, dit Amelia en désignant la voiture qui s'éloignait. Montoya se trouve à bord de cette berline noire. Si nous n'intervenons pas promptement, nous le perdrons !

Quelque chose d'infiniment précieux risquait de lui filer entre les doigts, et cette perspective la plongeait dans un état d'anxiété qu'elle n'avait encore jamais éprouvé. Elle ramassa ses jupes et s'élança à la poursuite du véhicule en trotinant.

Une voiture de place laissait descendre ses passagers à quelques mètres de là, et Amelia se mit à agiter frénétiquement la main tandis qu'elle s'en approchait.

Tim laissa échapper un juron étouffé quand il comprit son intention, la saisit par le coude et l'attira vers lui.

— Halte ! rugit-il alors même que le cocher élevait son fouet.

L'homme tourna la tête et se figea à la vue de Tim. Sa pomme d'Adam effectua un va-et-vient, et il hocha la tête. Lorsqu'ils atteignirent la voiture, Tim ouvrit brutalement la portière et hissa Amelia à l'intérieur.

— Rentrez auprès de Mme St. John, dit-il en se retournant vers les deux hommes qui les avaient suivis. Racontez-lui ce qui vient de se passer.

Sam, un rouquin au service de St. John depuis des années, acquiesça.

— Compris. Soyez prudents.

Tim grimpa à l'intérieur de la voiture, obligeant Amelia à se tasser sur la banquette.

— Tout ceci ne me plaît guère, maugréa-t-il.

— Pressons ! s'agaça-t-elle. Vous aurez bien le temps de me fustiger en chemin !

Il la fusilla du regard, jura de nouveau, puis hurla ses instructions au cocher.

La voiture de place s'ébranla et s'engagea dans le flot des véhicules qui encombraient la rue.

Le carillon de la porte tintinnabulait encore quand Maria s'immobilisa brusquement dans la boutique.

Un gentleman de haute taille, élégamment vêtu, l'empêchait d'avancer. La jeune femme blonde qui l'accompagnait portait la toute dernière mode de Paris. Le regard de Maria passa de l'un à l'autre, et elle remarqua qu'ils formaient un couple remarquablement assorti.

— Simon ! s'exclama-t-elle alors, stupéfaite.

— Maria, *mhuirín*... ma douce, murmura tendrement Simon Quinn en irlandais, portant sa main à ses lèvres. Toujours aussi magnifique...

Il était, quant à lui, beau comme le péché, et sa silhouette aussi imposante qu'élégante attirait le regard de toutes les femmes.

— J'ignorais que tu étais revenu à Londres, dit-elle d'un ton de tendre réprimande. Je me demande si je ne devrais pas me montrer froissée que tu n'aies pas cherché à me revoir dès ton arrivée...

La Française eut un sourire qui n'atteignit pas ses froids yeux bleus.

— Quinn... susurra-t-elle en hochant la tête, ce qui fit gracieusement ondoyer les rubans de sa coiffure. Il semble que la façon détestable dont vous traitez les femmes soit chez vous un trait récurrent.

— Silence, rétorqua-t-il d'un ton mordant.

Maria, peu accoutumée à entendre Simon s'adresser à une femme de manière aussi discourtoise, eut un léger froncement de sourcils.

Le carillon de la porte s'éleva de nouveau et elle voulut s'écarter afin de libérer le passage, mais une main puissante se referma sur son bras. Surprise, elle pivota vivement sur elle-même et découvrit Sam, visiblement agité.

— Miss Amelia a vu sa voiture, lâcha-t-il précipitamment, et lui a couru après. Tim est avec elle, mais...

— Amelia ? répéta Maria, s'apercevant soudain que sa sœur n'était plus auprès d'elle.

Elle s'empressa de franchir la porte pour regagner la rue.

— Là-bas, dit Sam en désignant la voiture de place qui s'éloignait.

— Elle a vu Montoya ? demanda Maria, la gorge nouée d'appréhension, ramassant ses jupes pour s'engager parmi la foule.

Simon et la blonde s'élançèrent derrière elle, aussitôt suivis par les hommes de St. John. Leur groupe composite formait une bien étrange cohorte, mais Maria, seulement soucieuse de rejoindre Amelia, ne s'en préoccupa pas.

Quand il devint évident qu'il lui serait impossible de les rattraper à pied, elle s'arrêta.

— Ma voiture, souffla-t-elle. Il me faut ma voiture.

— Je l'ai envoyé quérir, lui assura Sam.

— Va trouver St. John et explique-lui tout, je prendrai le reste des hommes avec moi. Une fois que nous aurons retrouvé Amelia, je dépêcherai l'un d'eux vers vous pour vous tenir informés de la direction que nous aurons prise.

Sam acquiesça et partit rejoindre sa monture.

— Que diable se passe-t-il ? s'enquit Simon avec inquiétude – la blonde ne paraissant pour sa part que vaguement intéressée.

— Ma sœur s'est entichée d'un homme masqué qu'elle a rencontré au cours d'un bal, soupira Maria. Et elle s'est mis en tête de le retrouver.

À la façon dont Simon se raidit, l'anxiété de Maria s'accrut, car si le danger de la situation l'affectait ainsi, c'était bien le signe que sa propre appréhension ne relevait pas que de l'instinct naturel de protéger sa sœur.

— J'ai tenté de la raisonner, poursuivit-elle, mais elle est décidée à lui mettre la main dessus coûte que coûte. Tout comme St. John, d'ailleurs. Je lui ai proposé de l'aider dans sa quête, de façon à la surveiller un tant soit peu, mais il semblerait qu'elle l'ait aperçu dans la rue il y a un instant et elle s'est lancée à sa poursuite.

— Bonté divine ! s'exclama Simon, les yeux écarquillés.

— Oh, c'est tout à fait délicieux ! susurra la jeune femme blonde, son regard s'animant enfin.

— Je t'accompagne, déclara Simon en faisant signe à son valet qui patientait non loin de là.

Le garçon s'empressa d'aller quérir la voiture de son maître.

— Tu n'as pas à t'en mêler, soupira Maria. Tu es occupé. Poursuis tranquillement ta journée.

— Je vois bien que tu es inquiète, *mhuirín*. Je suis ravi de t'apporter mon concours. Il se trouve que nous nous apprêtons justement à quitter Londres pour quelques jours de vacances, et Mlle Rousseau ne verra aucun inconvénient à ce que nous fassions un détour.

— Absolument aucun, assura la Française en souriant. Je serai ravie de vous accompagner. Les amoureux transis sont si divertissants !

Simon laissa fuser un tel grondement d'exaspération que Maria préféra garder le silence plutôt que poursuivre ses protestations. Simon avait été son lieutenant des années durant, et son aide lui serait précieuse. Quant à la nature de sa relation avec Mlle Rousseau, cela ne regardait qu'eux. Elle avait assez de soucis de son côté.

Il fallut encore attendre un moment avant l'arrivée de la voiture de ville de St. John. L'attelage de Simon se profila bientôt à sa suite, et ils purent enfin s'élaner à la

poursuite d'Amelia.

Colin descendit de sa berline avec soulagement, les jambes engourdis après les longues heures de route depuis Londres jusqu'au relais de poste de Reading. Il s'attarda un instant pour inspecter du regard la cour baignée par le clair de lune. Jacques le rejoignit, et ils entrèrent ensemble dans l'auberge afin d'assurer leur logis pour la nuit.

L'ambiance de la salle faiblement éclairée était paisible. Quelques rares clients la peuplaient, les autres s'étant retirés pour aller dormir. Les arrangements nécessaires furent vite réglés, et Colin se retrouva bientôt dans une petite chambre au mobilier succinct, mais cependant propre et confortable.

Sitôt qu'il fut seul, la mélancolie le drapa de son froid et lourd manteau. Il se trouvait désormais à une journée de route d'Amelia, et le lendemain verrait encore s'accroître la distance qui les séparait. Fâché par le tour des événements, il espérait que le sommeil lui apporterait quelque répit, mais après des années passées à rêver d'Amelia, il en doutait fortement.

Il s'approchait de la fenêtre pour tirer les rideaux, lorsque la porte s'ouvrit derrière lui. Aussitôt, sa main se referma sur le manche du poignard dissimulé sous son manteau et il se recroquevilla afin de former la plus petite cible possible.

— Montoya.

Alors qu'il s'apprêtait à faire volte-face, la voix d'Amelia le figea sur place. S'il s'était attendu à être suivi, ce n'était certainement pas par elle. Désormais, le danger qui le menaçait pesait également sur Amelia.

— Il fallait que je vous voie, murmura-t-elle. Quand votre voiture m'a dépassée dans la rue, je n'ai pu me résoudre à vous laisser partir.

Des années d'entraînement à la survie lui évitèrent l'erreur fatale de se retourner vers elle. Reprenant son précédent mouvement, il tira les rideaux afin de plonger la chambre dans la pénombre. Si la chance jouait en sa faveur, le feu qui achevait de se consumer dans l'âtre n'éclairerait pas assez son visage pour qu'elle le reconnaisse.

Mais se préparer à l'éventuelle réaction d'Amelia affaiblit ses défenses vis-à-vis de la sienne propre. Le simple fait de la voir dans cette chambre – si près du lit – lui fit l'effet d'un coup de poing à l'estomac. Un grognement lui échappa.

Amelia frémit, et ses lèvres s'entrouvrirent.

Colin serra les poings. Avait-elle seulement idée de l'effet qu'elle avait sur lui ?

La jeune femme se tenait sur le seuil de la chambre, un chapeau orné de rubans crânement incliné sur la tête, sa svelte silhouette gainée d'une toilette de satin étincelant, délicatement rehaussée de dentelle. La coupe juvénile de sa robe effaçait les années passées, et un profond trouble s'empara de Colin. L'amour qu'elle lui inspirait

était encore teinté de l'adoration qu'il lui avait vouée dans l'enfance, mais le sang gitan qui coulait dans ses veines attisait en lui un violent désir charnel.

— J'espère que vous n'avez pas voyagé seule, dit-il, frémissant à cette idée.

Amelia était un trésor qui devait être jalousement gardé, et imaginer qu'elle ait pu se mettre inconsidérément en péril en voyageant sans chaperon lui nouait les tripes.

— Quelqu'un veille sur moi, répondit-elle, la lueur de l'âtre faisant briller ses yeux. Êtes-vous fâché après moi ? s'enquit-elle dans un murmure.

— Non, répondit-il d'une voix éraillée, le cœur battant.

— Le masque... dit-elle avant de prendre une inspiration, comme si le souffle lui manquait. Un habit de soirée rehausse toujours la beauté d'un homme. Mais vous...

— Amelia...

— ... vous me troublez toujours, quel que soit votre habit.

Son compliment trouva en lui un écho si puissant qu'il dut fermer les yeux. Involontairement, il fit un pas vers elle, puis s'immobilisa. La chambre lui parut soudain trop petite, presque étouffante, et une violente envie de les dépouiller l'un et l'autre de leurs vêtements l'assaillit. Le désir qu'il avait d'elle se fit plus mordant, impérieux.

— Êtes-vous heureux de me voir ? demanda-t-elle d'une petite voix.

Colin secoua la tête et rouvrit les yeux.

— Cela me tue.

La tendresse qui se peignit sur les traits d'Amelia déclencha une étrange réaction au plus profond de son cœur.

— C'est votre désir qui m'attire irrésistiblement. Tant que vous aurez envie de moi, je reviendrai vers vous, dit-elle en avançant.

Colin s'empressa de tendre la main pour l'empêcher d'approcher davantage.

— J'aurais depuis longtemps cessé de vous désirer si un tel prodige était possible, répliqua-t-il d'une voix rauque.

— Vous mentez, déclara-t-elle après l'avoir considéré un instant.

Colin ne put réprimer un sourire. Amelia se montrait toujours aussi audacieuse.

— Cela vous plaît d'avoir envie de moi, ajouta-t-elle d'un ton de pure satisfaction féminine.

— Il me plairait plus encore de vous posséder, répondit-il d'une voix caressante.

Le regard d'Amelia se posa sur le lit, et il sentit son sexe déjà durci se déployer complètement. Quand elle passa la pointe de sa langue sur ses lèvres, un grondement sourd s'éleva dans sa poitrine.

— Venez avec moi, dit-elle en reportant les yeux sur lui. Je vous présenterai aux miens. Ma sœur et son époux vous viendront en aide, quels que soient vos tracas.

Colin sentit sa gorge se nouer. Il ne pouvait pas accepter. Il n'avait pas le droit de mettre la vie d'Amelia en danger...

En revanche, l'idée de la posséder sur-le-champ... ne plus attendre, ne plus se cacher...

Il faisait nuit et ils se trouvaient à côté d'un lit, seuls... Le plus cher de tous ses fantasmes pouvait se réaliser.

— Il y a quelque chose que je dois vous dire, annonça-t-il en faisant un pas vers elle. Vous aurez sans doute du mal à comprendre. Avez-vous le temps de m'écouter ?

Elle tendit vers lui sa main gantée.

— Autant de temps qu'il sera nécessaire.

— Qu'est-il advenu de la personne chargée de veiller sur vous ?

— Tim est en train de boire dans la salle de l'auberge. Je lui ai menti, précisa-t-elle en souriant. J'ai désigné un des clients en prétendant qu'il me semblait vous reconnaître. Profitant de ce qu'il était en train de le surveiller, je me suis discrètement renseignée sur la chambre que vous occupiez. Votre silhouette est facilement reconnaissable, et les serveuses vous ont repéré dès votre entrée.

— Vous avez négligé votre réputation ! s'alarma Colin. Une jeune femme de votre condition ne peut se mettre ouvertement en quête d'un gentilhomme célibataire !

— Après avoir reçu l'assurance que vous étiez ici, j'ai exprimé mon soulagement d'avoir retrouvé mon frère, vêtu de vert sombre, afin d'égarer les soupçons.

Colin baissa les yeux sur son habit bleu. Seigneur Dieu, était-ce possible ? Allait-il enfin la posséder ?

Amelia souriait, visiblement très fière de sa ruse.

— Vous vous êtes donné bien du mal pour me revoir, miss Benbridge.

— Amelia, le reprit-elle. Et le fait est que je me suis donné du mal.

— Tournez-vous face à la porte, dit-il en souriant.

— Pourquoi cela ? s'étonna-t-elle.

— Parce que je souhaite vous approcher sans pour autant vous révéler mon visage. C'est vous qui m'avez poursuivi, ajouta-t-il, voyant qu'elle hésitait. Vous me désirez autant que je vous désire. Je vous appartiendrai dans tous les sens du terme, mais en retour, vous devrez m'obéir sans poser de questions. Cela vous effraie-t-il ?

Ses pupilles s'étaient dilatées au point d'avaler presque entièrement l'iris de ses yeux, mais elle secoua la tête.

— Cela vous excite, murmura-t-il, enivré de désir.

C'était toujours lui qui avait mené la danse avec elle, et retrouver ce rôle dans une chambre à coucher l'excitait violemment.

— Tournez-vous.

Elle s'exécuta et Colin, libéré de la crainte d'être reconnu, s'empressa de la rejoindre. Pressé contre elle, il prit sa tête entre ses mains et huma son doux parfum de chèvrefeuille.

Le long de la gorge d'Amelia, une veine se mit à palpiter au point de retenir l'attention de Colin.

Le bruit que fit le verrou en se refermant détourna cependant son regard. Rien ne l'avait encore jamais autant excité que le geste, pourtant fort simple, que venait d'accomplir Amelia. Elle voulait qu'il la dénude, qu'il la possède et se repaisse de son corps adorable.

Il avait beau le savoir, il tenait à le lui entendre dire.

— Vous ne pouvez espérer quitter cette chambre aussi virginale que lorsque vous y avez pénétré, chuchota-t-il en faisant courir la pointe de sa langue le long de la veine de son cou.

En guise de réponse, elle saisit la chaise placée près de la porte et cala le dossier sous la poignée.

— Redouteriez-vous quelque interruption ? s'enquit-il, amusé. Ou bien souhaitez-vous simplement maintenir le monde à distance ?

Son cœur se serra d'émotion à l'idée d'Amelia repoussant le monde afin d'être seule avec lui. Elle lui avait promis de le faire quand elle n'était encore qu'une toute jeune fille. Renouvellerait-elle sa promesse maintenant qu'elle était devenue une femme ?

— Vous pensez que je veux maintenir les autres à l'extérieur, répondit-elle avec un sourire, mais qui vous dit que ce n'est pas vous que je souhaite maintenir à l'intérieur ?

Colin renversa la tête en arrière et éclata de rire, encerclant de ses bras le buste d'Amelia.

— Ah, ma chère ! Comme je suis heureux de constater que vous conservez votre sens de l'humour.

— Menacer de me faire l'amour ne saurait suffire à l'altérer, répliqua-t-elle.

Non, mais découvrir son identité pouvait bien produire cet effet. Cette idée le calma quelque peu.

— Amelia, je dois vous révéler mon visage et mon passé avant d'aller plus loin.

— Cela risque-t-il de changer ce que je ressens pour vous ? questionna-t-elle en se raidissant.

— C'est fort probable.

— Alors ne révélez rien.

— Je vous demande pardon ?

— J'ai, à cet instant précis, le sentiment que je ne saurais respirer si vous vous éloignez de moi, lui confia-t-elle en toute sincérité. Je n'ai aucun désir de perdre mes

illusions. Ces dernières années, rien n'avait d'importance à mes yeux. J'avais le sentiment d'avancer dans la vie revêtue d'un voile. Il n'y a que lorsque je suis avec vous que je perçois toute la gamme des couleurs que le monde peut offrir.

— Vous devriez accorder plus de prix à votre virginité, répondit-il en posant sa joue contre celle d'Amelia. Je ne puis me résoudre à vous poss...

Elle tourna vivement la tête et pressa ses lèvres contre les siennes. L'afflux de sensations qui surgit en lui l'étourdit... avant de céder la place à une irrépressible excitation. Il la sentit remuer, mais ne put se résoudre à rompre leur baiser pour vérifier ce qu'elle faisait. Sa langue avait déjà entrepris de glisser sur les lèvres d'Amelia pour retrouver cette saveur qui n'appartenait qu'à elle. Une saveur enivrante, à laquelle il se révéla incapable de résister. Quand les doigts nus d'Amelia se refermèrent sur son poignet pour guider sa main vers sa poitrine, il sut qu'il serait incapable de lui résister.

— Je peux vous voir avec les yeux du cœur, souffla-t-elle, ses lèvres remuant contre les siennes. Je veux que vous soyez à moi tel que je vous sens en ce moment – sauvage, ardent et libre. Cela fait-il de moi une femme naïve et imprudente ? Pensez-vous que je précipite les choses et que j'agisse inconsidérément ?

Chacune de ses paroles l'avait fait durcir tout en le privant de son contrôle. Sauvage. Ardent. Libre. La combinaison trouvait un indéniable écho dans son cœur de Gitan. Amelia avait si longtemps vécu à l'écart de la société qu'elle n'avait aucune difficulté à en oublier les contraintes. L'un comme l'autre, ils n'aimaient rien tant que courir à perdre haleine à travers champs.

Colin dégrafa la broche qui retenait son étole de dentelle.

— M'autorisez-vous à vous bander les yeux ? demanda-t-il. Ou cela étoufferait-il vos ardeurs ?

Elle voulut tourner la tête vers lui pour croiser son regard, mais il l'arrêta d'un baiser.

— Je ne souhaite pas que la révélation se produise durant l'acte, ajouta-t-il. Je veux que rien ne vienne abîmer cette première fois. Je l'ai attendue si longtemps et je la désire trop pour la voir gâchée.

Elle acquiesça, puis s'immobilisa tandis qu'il passait l'élégant foulard devant ses yeux et le nouait derrière sa tête en guise de bandeau improvisé.

— Quel effet cela fait-il ?

— Un effet assez étrange.

— Ne bougez plus.

Colin recula, enleva son manteau, dénoua sa cravate, puis entreprit d'ôter les boutons d'ivoire de son gilet.

— Êtes-vous en train de vous dévêtir ?

— Oui.

Il sourit en voyant un frisson la traverser. Avec ses lèvres entrouvertes et ses yeux bandés, elle lui parut plus désirable que jamais. Il allait enfin pouvoir la savourer tout à loisir. Son oncle Pietro avait tenté de le détourner d'Amelia en faisant valoir qu'il manquait aux Anglaises ce tempérament de feu indispensable aux Gitans. Colin ne l'avait pas cru alors, et ne le croyait pas davantage lorsqu'il la voyait ainsi.

Son adorable poitrine se soulevait au rythme de sa respiration et ses mains se contractaient impatiemment le long de ses flancs. Mûre à point, elle lui apparaissait telle une oasis dans le désert de sa vie.

Colin dégagea ses bras de son gilet, le lança sur le dossier d'une chaise, puis la rejoignit.

— Je veux que vous partagiez vos pensées avec moi. Que vous m'indiquiez ce qui vous plaît et ce qui vous déplaît. Si vous veniez à me mentir, je le saurais car votre corps vous trahirait.

— Dans ce cas, pourquoi serais-je tenue de parler ?

— Pour votre seul bénéfice, répondit-il en caressant ses épaules, avant d'approcher les mains de la rangée de boutons minuscules. Parler à voix haute vous obligera à penser de façon détaillée à ce que je vous fais, vous liera au plaisir et à l'instant présent.

— Et me liera à vous.

— Oui, cela aussi, souffla-t-il en baisant sa gorge. Énoncer vos désirs vous confèrera du pouvoir. Vous hésitez peut-être à me toucher ou vous demanderez si certains gestes sont autorisés. Mais si vous sentez à quel point la manifestation de votre plaisir m'affecte, vous aurez la certitude de participer à jeu égal à notre union.

— Cela semble si intime, murmura-t-elle.

— Entre nous, ma chère, cela le sera à n'en pas douter.

Ware entra dans le bureau de St. John peu après dix heures. Le pirate faisait les cent pas devant la fenêtre, manifestant une agitation que le comte ne lui avait encore jamais vue. Le négligé de sa mise – en bras de chemise et la cravate chiffonnée – ajoutait à l'impression d'anxiété qui se dégageait de lui, et Ware sentit ses cheveux se dresser sur sa nuque. À son arrivée, il avait vu la voiture de voyage de St. John attelée devant la maison ; il semblait donc qu'un déplacement assez long fût à l'ordre du jour.

— Milord, le salua St. John d'un ton absent.

— St. John, dit-il en retour. Que se passe-t-il ?

Le pirate s'approcha d'une console et souleva une carafe dans un geste d'invitation silencieuse. Ware refusa l'offre sur le même mode et s'assit sur un fauteuil devant la cheminée. Il était venu chercher Amelia pour la conduire à la soirée à laquelle ils étaient conviés ce soir-là, et la jeune fille n'avait pas pour habitude de le faire attendre. Sa ponctualité comptait parmi les nombreuses qualités qu'il appréciait chez elle.

— Je ne sais comment vous relater les événements de la journée sans vous heurter, commença St. John en se versant une généreuse rasade.

— Ne vous souciez pas de cela. Je préfère de loin la franchise à tout le reste.

St. John acquiesça et prit place en face de lui.

— Mme St. John et miss Benbridge sont allées en ville cet après-midi. Je croyais qu'elles avaient simplement l'intention de faire quelques emplettes, mais j'ai appris depuis qu'elles s'étaient mis en tête de retrouver la trace de l'homme masqué qui a si bien su captiver l'intérêt d'Amelia.

— Je vois, fit Ware.

— Le hasard a fait que le comte Montoya – si tel est véritablement le nom de cet individu – a été aperçu alors qu'il s'apprêtait à quitter Londres. Miss Benbridge a hélé une voiture de place et s'est lancée à sa poursuite. Mon épouse l'a suivie peu de temps après.

— Tonnerre !

— Vous plairait-il d'accepter le verre que je vous ai proposé, milord ?

Le comte considéra sérieusement la question, puis secoua la tête.

— J'ai opéré quelques recherches de mon côté concernant cet homme. J'avais espéré que lady Langston pourrait apporter quelque lumière sur son identité, mais elle m'a assuré qu'aucune invitation n'avait jamais été adressée de sa part au comte Montoya.

— Je vous avoue que je ne sais plus comment envisager cette affaire, dit St. John en pinçant les lèvres. Si l'intention de cet homme consiste à lui nuire ou à la séduire, pourquoi quitter Londres ?

Parmi toutes les émotions qui s'emparèrent de Ware, la jalousie et la possessivité prédominèrent, mais il se sentit également gagné par une sorte de résignation. Il avait toujours su que si Amelia repoussait le moment de se marier avec lui, c'était par besoin de... quelque chose de plus fort. Il n'avait pas la moindre idée de ce qui lui manquait, mais il devinait que leur relation ne saurait progresser et connaître un heureux dénouement tant qu'elle ne l'aurait pas trouvé.

— Je suis surpris que vous soyez encore chez vous, commenta-t-il. Amelia n'est pas mon épouse, pourtant je ressens l'envie pressante de la rejoindre...

Le pirate le foudroya du regard.

— Figurez-vous que l'envie de prendre la route me taraude au point de mettre ma raison en péril, mais je ne sais pas encore dans quelle direction aller. J'attends un message.

— Pardonnez-moi, je n'avais nulle intention de vous offenser. Il s'agissait d'une simple remarque de ma part. J'aimerais vous accompagner, si vous n'y voyez pas d'objection, ajouta-t-il après un temps de réflexion.

St. John parut sur le point de refuser, puis changea d'avis et acquiesça.

— Soit. Mais votre habit de soirée n'est guère approprié et risque de vous gêner.

— Je vais rentrer me changer, déclara Ware. Si vous partez avant mon retour, je vous saurais gré de me laisser un message qui me permettra de vous suivre.

— Cela va de soi, milord, répliqua St. John avec un sourire de commisération. Permettez-moi de vous présenter à mon tour des excuses. La cour à laquelle vous voulez bien soumettre Amelia, sans jamais vous montrer pressant, lui est d'un grand secours. Mme St. John et moi-même vous en sommes profondément reconnaissants. Ainsi qu'Amelia, cela va sans dire.

— St. John, s'esclaffa le comte, en cet instant, ma fierté passe au second plan. La seule chose qui m'importe, c'est de savoir Amelia en sécurité.

La poignée de main qu'ils échangèrent constituait un gage de respect mutuel. Le comte se hâta ensuite de prendre congé.

Tandis que son attelage s'éloignait de la résidence de St. John, Ware établit mentalement la liste de ce qu'il lui faudrait emporter.

Son pistolet ainsi que son épée figuraient parmi les éléments qu'il catalogua. Si on attentait à l'honneur d'Amelia, il considérait comme relevant de son droit et de son devoir de corriger l'affront.

Alors qu'il écartait le dos de la robe d'Amelia, Colin ne put s'empêcher de réfléchir à la façon dont cette nuit changerait leurs vies à tout jamais.

— Une femme de chambre vous a-t-elle accompagnée ?

Se retrouver les yeux bandés rendait certaines femmes timides et hésitantes. Mais pas Amelia.

— Non, répondit-elle d'une voix pleine d'assurance. Dès que j'ai aperçu votre voiture, je me suis lancée à votre poursuite.

Le besoin primitif de la faire sienne n'empêchait pas Colin de vouloir la protéger, fût-ce au détriment de son propre désir.

— Il n'y aura aucun moyen de dissimuler que vous avez été séduite. Dans le feu de la passion, la raison nous abandonne. Ce que vous désirez maintenant, vous risquez de le regretter demain.

— Je sais ce que je veux, répliqua-t-elle avec entêtement.

— Vous perdrez tout à fait Ware, la prévint-il en faisant glisser l'une après l'autre les manches de sa robe le long de ses bras. Et vous m'appartiendrez.

— Je crois plutôt que c'est vous qui m'appartiendrez.

Souriant, il s'agenouilla, entraînant sa robe jusqu'à ses chevilles. Amelia l'enjamba tranquillement et Colin, retardant délibérément l'instant de la contempler dans ses sous-vêtements, prit le temps d'étaler la robe sur le dossier d'un fauteuil pour lui éviter d'être froissée.

— Vous êtes si calme, murmura-t-elle. La lenteur de vos gestes reflète une telle maîtrise... Vous devez avoir eu de nombreuses liaisons.

— Il ne s'agit pas de « liaison » entre nous.

Il se retourna et parcourut sa fine silhouette d'un regard ardent. Elle était encore trop vêtue à son gré, mais il savait qu'il la voyait comme aucun autre homme n'avait jamais été autorisé à le faire avant lui.

Elle plaça une main sur sa hanche, et un fin sourcil apparut au-dessus du bandeau de dentelle.

— Qui vous dit que je ne veux pas d'une liaison, justement ?

— C'est peut-être ce que vous voulez, mais il ne s'agit pas de cela entre nous, gronda-t-il en la rejoignant pour la soulever dans ses bras. Et vous n'en aurez jamais, car aucun autre homme n'entrera dans votre lit après moi.

Amelia rit et noua les bras autour de son cou.

— Hmm... Savez-vous que vous êtes tout bonnement adorable quand vous vous montrez possessif ?

— Attendez seulement de sentir ma queue en vous, lui chuchota-t-il à l'oreille. Vous saurez alors à quel point cela peut se révéler adorable.

— Vous ne m'avez jusqu'ici offert que des promesses, répliqua-t-elle, une note d'anxiété affaiblissant sa voix. Au train où vous allez, le soleil se lèvera avant que je sois nue.

— Nul besoin d'être nue pour être honorée des délices de ma queue, murmura-t-il, la mettant délibérément au défi de retrouver son mordant. Il me suffirait de soulever vos jupons et d'ouvrir mon pantalon pour vous clouer à la porte...

— Si vous dites cela dans l'intention de me faire peur, vous devriez déjà savoir qu'on ne m'effraie pas aisément.

Toute anxiété avait déserté sa voix, bannie par son impressionnante assurance.

— J'ai grandi à la campagne, poursuivit-elle, et il m'a été donné de voir toutes sortes d'animaux faire entre eux toutes sortes de choses.

Colin sourit.

— Je vous interdis de vous amuser à mes dépens, dit-elle. Votre menace ne tient pas debout. Jamais vous ne vous aviseriez de me déflorer sans façon. Vous me chérissez trop pour cela.

— Si fait, Votre Majesté, répondit Colin en la reposant pour s'agenouiller devant elle et lui baiser les pieds.

Lorsqu'elle rit, il redressa la tête après l'avoir fait passer sous ses jupons et déposa des baisers le long de ses jambes gainées de bas de soie. Le rire d'Amelia s'étrangla dans sa gorge, puis se convertit en soupir.

Le parfum de son intimité le rendit fou et, d'un index hésitant, Colin la sonda, serrant les dents quand il découvrit la chaleur moite de sa fente. Surprise par l'audace de sa caresse, Amelia sursauta et chancela, au point que son dos heurta la porte.

— Pas alors que je suis debout ! protesta-t-elle, indignée.

Colin déposa un dernier baiser au creux de son genou, se dégagea de la masse de ses jupons et se redressa. D'un geste plein de délicatesse, il l'incita à pivoter et s'affaira sur les multiples rubans et agrafes, mettant ce répit à profit pour se ressaisir autant qu'il le pouvait.

Enfin, Amelia se retrouva seulement vêtue de sa chemise, une pièce de lingerie si diaphane qu'elle laissait voir sa silhouette par transparence.

— Je veux que vous l'ôtiez vous-même, dit-il en reculant.

— Pourquoi cela ?

— Parce que cela me plaît ainsi.

— La chose n'est pas aussi simple que vous le laissez entendre. Je ne me suis jamais trouvée nue devant un homme.

— Faites ce que je dis, Amelia, ordonna-t-il, brûlant d'impatience de la voir.

Sans hésiter davantage, elle se pencha en avant et ôta ses souliers, puis souleva sa chemise pour dénouer les rubans qui retenaient ses bas. Colin sentit l'eau lui venir à la bouche, chacun de ses gestes effaçant dans sa mémoire les gestes similaires accomplis par d'autres femmes avant elle. Aucune n'aurait pu rivaliser avec la façon innocente et dépourvue d'artifices dont Amelia se dévêtait. Elle ne s'était visiblement pas entraînée à les accomplir dans le but de séduire, et c'était justement ce qui les rendait redoutablement séduisants aux yeux de Colin.

Incapable d'en supporter davantage, il dégrafa son pantalon et prit son sexe en main. Il était brûlant et dur. Quand il le caressa sur toute sa longueur, il laissa échapper un gémissement.

Amelia se figea, s'inquiétant de ce qu'elle avait pu faire de mal.

— Que se passe-t-il ?

— Rien, assura Montoya d'une voix bourrue qui démentait son propos. Tout va bien.

Elle tendit l'oreille et bloqua sa respiration.

— Que faites-vous ? Je vous entends... remuer.

— Je caresse ma queue.

Une foule d'images assaillit l'esprit d'Amelia, incomplètes du fait de son inexpérience, mais néanmoins troublantes. Elle sentit sa chair palpiter entre ses cuisses et les serra dans l'espoir d'apaiser l'étrange douleur qui s'était emparée d'elle.

— Pourquoi faites-vous cela ?

— Parce que je souffre, ma chère. Vous la faites allonger et durcir comme personne.

— Puis-je la toucher ?

Il produisit un son étranglé et le bruit de ses mouvements s'intensifia.

— Déshabillez-vous d'abord.

Amelia s'empressa de lui obéir sans plus se soucier des craintes qu'elle entretenait au sujet des imperfections de son corps. Contrairement à sa sœur Maria, elle ne disposait pas des courbes voluptueuses tant prisées par les hommes. Elle était plus grande, plus

fine, et sa poitrine était moins généreuse. Cela tenait sans doute à son perpétuel besoin d'activité qui lui faisait préférer l'équitation et l'escrime aux jeux de cartes et aux thés.

— Dieu tout-puissant, souffla-t-il quand sa chemise toucha terre.

Elle amorça le geste de dissimuler son corps, mais il s'empressa de la rejoindre et saisit ses poignets.

— Ne cherchez jamais à vous cacher devant moi.

— C'est que je suis nerveuse, répliqua-t-elle.

— Ma douce...

Il l'incita à l'enlacer de ses bras et Amelia sentit son membre en érection se nicher entre eux. Doux comme de la soie, aussi dur que la pierre, et d'un contact brûlant. En dépit du choc que déclencha cette découverte, son corps s'en réjouit.

— Vous êtes si belle, Amelia. Je rêvais de vous voir ainsi, nue et animée par le désir, mais les images conçues par mon esprit étaient bien pitoyables en regard de la réalité.

— Vous dites cela pour vous montrer aimable, murmura-t-elle, laissant aller son front contre son torse.

Montoya approcha la main d'Amelia de son sexe et replia doucement ses doigts autour.

— Quand un homme se trouve en présence d'une femme qui lui déplaît, il ne réagit pas ainsi.

Amelia pressa, caressa et explora son membre. Montoya aspira l'air entre ses dents.

— Vous allez m'amener à me répandre, râla-t-il.

— Si cela vous plaît, je vous en prie, ne vous privez pas, répondit-elle, soucieuse de le satisfaire... et de se l'attacher.

— Coquine.

Elle s'immobilisa lorsqu'une grande main ferme recouvrit sa poitrine. Son mamelon, déjà durci par la fraîcheur de l'air, s'érigea davantage.

— Voyez comme votre sein s'adapte parfaitement à ma main, souffla-t-il, ses hanches ondulant lentement contre elle. Vous êtes faite pour moi, Amelia.

Elle gémit quand il tira sur son mamelon. Une flèche de plaisir intense s'était fichée au creux de son ventre. Son corps tout entier se contracta et des ondes de plaisir l'envahirent.

— Voyez comme vous êtes prompte à répondre à la moindre de mes attentions.

Il écarta son visage, et elle laissa échapper un cri de surprise lorsque sa bouche tiède et humide enveloppa la tendre pointe de son sein. Les mains d'Amelia enserrèrent convulsivement son membre, et Montoya gronda contre sa peau.

Encerclant sa taille de ses bras puissants, il la fit ployer en arrière et dévota toutes les attentions de sa bouche à son sein, sa langue encerclant la pointe, ses joues se

creusant sous l'effet de la succion de ses lèvres.

Comme il le lui avait prédit, toute raison déserta l'esprit d'Amelia, qui ne fut bientôt plus qu'une créature de luxure et de volupté. Elle se sentit soudain étrangement proche de lui. Elle n'avait jamais envisagé de s'abandonner ainsi qu'à un seul homme, et le fait que Montoya soit marqué et hanté par un amour perdu n'était pas étranger aux émotions qu'il éveillait en elle.

— Dites-moi que vous aimez cela, exigea-t-il avant de porter ses attentions sur l'autre sein. Dites-le, Amelia. Ne gardez pas le silence.

Elle laissa échapper un cri quand il entreprit de mordiller la pointe de son sein. Il se mit alors à la lécher, sa langue glissant sur sa chair avec une lenteur infinie. Amelia se tordit entre ses bras, gémit et se cambra pour l'inciter à prendre son sein en bouche.

— Que cherchez-vous donc à obtenir de moi ? murmura-t-il. Si vous me le dites, il se peut que j'accède à votre désir...

— Sucez-le, l'implora-t-elle, à bout de résistance. Je vous en supplie... Il le faut...

Un soupir franchit ses lèvres lorsqu'il referma les lèvres sur elle. Son membre palpita entre les mains d'Amelia et un filet chaud ruissela sur le dos de ses doigts. Elle le toucha et en découvrit la source au sommet de la hampe. Du bout des doigts, elle effleura le pourtour de la minuscule ouverture. Un long frisson parcourut Montoya, et la succion de ses lèvres se fit plus intense.

Les sens d'Amelia étaient aiguisés. Quand la peau de Montoya s'échauffait, sa senteur unique accroissait son désir et le moindre frémissement d'air passant sur son épiderme lui tirait un délicieux frisson.

— Par pitié, gémit-elle, impatiente de lui appartenir.

Après une dernière et lente succion, Montoya se redressa, l'entraînant dans son mouvement. Il la souleva alors dans ses bras et marcha jusqu'au lit qui les attendait.

Simon était d'une humeur exécrationnelle lorsque la voiture de Maria quitta la route pour s'arrêter dans la cour d'une auberge à la sortie de Reading. Deux des hommes de St. John, plus rapides sur leurs montures que les lourds attelages, avaient pris les devants. Avec un peu de chance, ils reviendraient vers eux pour leur indiquer la direction à suivre.

La journée n'avait été qu'une longue suite de frustrations. Le cocher de la voiture à bord de laquelle se trouvait Amelia n'avait pas voulu franchir les limites de la ville et l'avait débarquée en compagnie du géant qui veillait sur elle. Ils avaient alors pris un autre véhicule et continué leur route. Jusque-là, rien que de très normal. Ce qui contrariait Simon, c'était le rapport qu'il avait reçu concernant le nombre inhabituel de cavaliers parlant français qui allaient justement dans la même direction.

S'agissait-il d'un simple hasard ou d'une intervention de Cartland ?

Au cours du dîner, l'envie de révéler toute l'affaire à Maria lui brûla la langue, mais sa loyauté vis-à-vis de Colin, qui lui avait maintes fois sauvé la vie, le retint finalement. Il garda donc le silence jusqu'à ce qu'ils se séparent pour la nuit.

Leur départ impromptu faisait qu'ils se retrouvaient, Lysette et lui, sans le moindre change et dépourvus de domestiques. Ils n'avaient même pas d'équipage correct, ce qui l'avait laissé le postérieur douloureux et le dos rompu.

Heureusement, Colin lui avait confié son projet de se rendre à Bristol, ce qui lui conférait un avantage. Il avait subtilement incité Maria à s'engager dans cette direction et secrètement expédié un de ses hommes à son domicile pour qu'il informe son valet de leur changement de plan. Il se chargerait de les rejoindre avec leurs effets et la femme de chambre de Lysette.

Comme il pensait à la Française, son regard se porta vers le coin du feu où elle se tenait. Ils étaient arrivés si nombreux à l'auberge qu'ils avaient dû se contenter des dernières chambres vacantes, et Simon se retrouvait obligé de partager la sienne avec Lysette. Maria avait vivement désapprouvé la piètre qualité de l'établissement, et avancé que les relations de St. John demeurant dans les environs pourraient fort bien les héberger plus confortablement. L'insistance de Simon à rester à proximité de la route lui semblait déraisonnable. La vérité, c'était qu'il ne souhaitait pas que Maria découvre qu'il avait menti au sujet de son départ en vacances, et sa ruse eût été éventée s'il avait porté le lendemain les mêmes vêtements que la veille.

Son attention se reporta sur Lysette quand elle poussa un léger soupir. Vêtue de sa seule chemise, elle était lovée sur un fauteuil, les jambes repliées et une couverture sur les genoux. Libérées de leur arrangement sophistiqué, ses boucles d'un blond pâle retombaient librement le long de ses bras blancs. Elle lisait, comme souvent, dévorant d'énormes traités d'histoire avec une voracité qui ne laissait pas d'intriguer Simon. Pourquoi un tel intérêt pour le passé ? Alors qu'ils avaient eu l'intention de mener quelques recherches en toute discrétion, il avait fallu qu'elle emporte ce volume.

Simon s'approcha du lit, se dévêtit pour ne garder que ses sous-vêtements, puis se glissa entre les draps. Il l'observa alors à travers ses paupières mi-closes et admira sa beauté délicate, tout en se demandant pour quelle raison il la trouvait aussi peu attirante. Pour autant qu'il se souvienne, c'était bien la première fois que la beauté extérieure d'une femme ne l'empêchait pas de voir ses défauts intérieurs. Étant donné que Lysette pouvait aisément rivaliser avec Maria, cette révélation était pour le moins surprenante.

Les deux femmes se ressemblaient sur bien des points, ce qui faisait d'autant mieux ressortir leurs différences. Maria avait un caractère affirmé et sa volonté d'acier était étayée par une détermination inébranlable. Alors que Lysette, elle, semblait parfois

incertaine du cours qu'elle voulait donner à sa vie. Simon ne parvenait pas à comprendre pourquoi elle paraissait jubiler de son rôle à certains moments, et le mépriser à d'autres.

Simon avait pour habitude de se fier à son instinct, et quelque chose lui disait que tout n'était pas parfait dans le monde de Lysette. C'était une tueuse à gages et sa personnalité glacée s'accordait à la profession qu'elle avait choisie. Son désintérêt pour autrui était pourtant parfois contredit par de brefs éclairs de regret ou de remords. Il la suspectait de ressentir des émotions et trouvait étrange d'éprouver alternativement de la sympathie et du dégoût vis-à-vis de la même femme.

— Comment en êtes-vous venue à travailler pour Talleyrand ?

Elle sursauta et le fusilla du regard.

— Je vous croyais endormi.

— Ma foi, non.

— Je ne travaille pas pour Talleyrand.

— Pour qui donc, alors ?

— Cela ne vous concerne pas.

— Je suis persuadé du contraire.

— Et vous, pour qui travaillez-vous ? rétorqua-t-elle en plissant les yeux.

— Je ne travaille pour personne. Je suis un mercenaire.

— Hmm...

— Vous aussi, peut-être ? risqua-t-il comme elle n'ajoutait rien d'autre.

Lysette secoua la tête, et son visage revêtit cette expression perdue qui intriguait tant Simon. Les vêtements qu'elle portait étaient coûteux, ses manières et son comportement irréprochables. Il ne doutait pas que sa vie avait débuté dans de bien meilleures circonstances. Il savait ce qui avait amené Maria à se comporter comme une criminelle, mais qu'en était-il de Lysette ?

— Pourquoi ne vous dénîchez-vous pas un riche mari dont vous vous amuseriez à vider les coffres ? demanda-t-il.

Elle fronça le nez.

— Ce serait d'un ennui...

— Tout dépend du mari, ne pensez-vous pas ?

— Quel qu'il soit, une telle perspective n'a pour moi aucun attrait.

— Vous plairait-il davantage de mener la vie d'une courtisane ?

— La compagnie des hommes ne m'enchanté guère, déclara-t-elle, à la grande surprise de Simon. Pourquoi me posez-vous de telles questions ?

— Pourquoi pas ? répliqua-t-il avec un haussement d'épaules. Je n'ai rien d'autre à faire.

— Dormez.

— Préférez-vous la compagnie des femmes ?

Elle le contempla un instant, puis écarquilla les yeux.

— Non ! *Mon Dieu**. Je préfère la compagnie des livres, mais si je n'en ai pas sous la main, les hommes arrivent juste après.

Sa réaction horrifiée l'avait fait sourire.

— Pourquoi ne réfléchissez-vous pas à l'endroit où se cache Cartland, au lieu de me tracasser avec vos questions ? suggéra-t-elle.

La belle humeur de Simon s'envola.

— Pensez-vous qu'il va retrouver Colin Mitchell ?

— Je pense qu'il lui serait impossible de ne pas le faire, étant donné le nombre de limiers dont il dispose. On lui a alloué un contingent d'hommes impressionnant. Je serais surprise qu'il n'ait pas fait surveiller toutes les routes sortant de la capitale. Je ne serais pas venue avec vous si j'avais considéré cette affaire comme un simple différend familial, précisa-t-elle, ses beaux traits se dépouillant soudain de toute humanité.

— Je m'en doute, répondit-il, la minuscule flamme de chaleur qu'il avait ressentie pour elle étant tout aussi soudainement mouchée.

Telle était la nature de leurs relations. Dès qu'il en venait à la trouver un tant soit peu attirante, elle lui devenait insupportable l'instant d'après.

— Et cet homme qui fait route avec Cartland ? Ce Depardue ? Songez-vous à lui également ?

— Aussi peu que possible.

Simon sentit qu'il venait de poser le doigt sur quelque chose ; le ton mordant avec lequel elle avait fait cette réponse lui mit la puce à l'oreille.

— C'est votre rival, non ?

Il vit ses lèvres pâlir.

— Absolument pas. Sa réussite ne saurait rejaillir sur moi de façon négative.

— Dans ce cas, pourquoi ne pas le laisser œuvrer tout en évitant de ternir votre âme ?

— Je fais ce que j'ai à faire, répondit-elle, presque sur la défensive. Vous n'appréciez pas que je sache mettre de côté mes émotions pour accomplir les tâches qui m'ont été confiées, mais c'est justement cette faculté qui me permet de rester en vie.

Simon soupira et s'allongea sur le dos.

— Survivre comme nous le faisons, vous et moi, ne suppose pas d'être sans cœur. À quoi servirait-il de vivre si nous étions dénués de cœur ?

Il entendit le livre se refermer avec un claquement sec.

— Ne tentez pas de me faire la morale ! cracha-t-elle. Vous n'avez pas idée de ce qu'a été ma vie.

— Dites-le-moi, répliqua-t-il, ravi de l'occasion qu'elle lui offrait.

— En quoi cela vous intéresse-t-il ?

— Je vous l'ai dit, je n'ai rien d'autre à faire.

— Vous plairait-il de baiser ?

Simon redressa la tête. Elle soutint son regard, haussant les sourcils.

— Avec vous ? s'enquit-il, incrédule.

— Qui d'autre se trouve ici ? rétorqua-t-elle.

À sa grande contrariété, Simon s'aperçut que pour autant qu'il appréciait les culbutes sans conséquence, il n'avait pas de réel désir de culbuter Lysette. Mais il aurait préféré être damné plutôt que de laisser passer une occasion.

— J'imagine que nous pourrions...

La Française écarquilla les yeux face à son évidente hésitation, puis se mit à rire, et Simon fut charmé par le son mélodieux qui s'échappait de sa gorge. Qui aurait imaginé qu'une créature aussi froide puisse produire un son aussi chaleureux ?

— Vous ne voulez pas coucher avec moi ? demanda-t-elle avec un grand sourire.

— Je saurais m'acquitter de la tâche, riposta-t-il, cinglant.

Lysette fit délibérément peser son regard sur son entrejambe.

— J'en doute...

— Ne proférez jamais de calomnies au sujet de la virilité d'un homme. Vous le forceriez à vous en apporter des preuves de la façon la plus brutale.

Une ombre passa sur son visage, et elle détourna le regard.

Toute colère abandonna aussitôt Simon.

— Je plaisantais, précisa-t-il en se redressant.

— Évidemment.

Il passa la main sur son menton et jura intérieurement. Il ne comprenait absolument pas cette femme. Elle était trop changeante.

— Nous devrions peut-être limiter notre conversation à des sujets moins dangereux ?

— Je pense que vous avez raison, répondit-elle en reportant les yeux sur lui.

Il attendit qu'elle ajoute autre chose, puis se décida à reprendre les rênes.

— J'ai la ferme intention de capturer Cartland et de vous le remettre. Vous constaterez alors par vous-même la différence qui le sépare de Mitchell. Je connais Cartland et je sais qu'il espère éliminer Mitchell avant que son crime ne soit révélé.

— Si toutefois il est l'auteur de ce crime.

— Pourquoi refusez-vous de nous croire ?

— Ne le prenez pas en mauvaise part, dit-elle nonchalamment. Je ne crois pas plus Cartland que je ne vous crois.

— Qui croyez-vous, dans ce cas ? s'irrita-t-il.

Elle releva le menton.

— Personne. Et osez me dire que vous vous comporteriez autrement si vous étiez à ma place.

— Vous avez rencontré Colin Mitchell. C'est un garçon honnête et il a un cœur d'or.

Le regard de Lysette se durcit.

— Je suis certaine que des tas de gens seraient disposés à en dire autant de *monsieur** Cartland.

— Cartland est un assassin doublé d'un menteur !

— C'est ce que vous dites. Mais n'a-t-il pas travaillé sous vos ordres ? Ne craignez-vous pas qu'il révèle la fourberie de vos activités en France ? Vous avez des motifs de souhaiter sa mort, ce qui fait que, quoi que vous disiez à son sujet, cela demeure suspect à mes oreilles.

Simon laissa retomber sa tête sur l'oreiller et remonta la courtepointe sous son menton en maugréant.

— Allez-vous dormir, à présent ? lança-t-elle.

— Oui !

— En ce cas, *bonne nuit**.

En guise de réponse, Simon se contenta d'émettre un grognement.

Amelia frissonna quand son dos nu entra en contact avec la fraîcheur de la courtepointe et que la chaleur de Montoya l'abandonna. En baissant les yeux sous son bandeau, elle pouvait apercevoir une fine bande de la pièce et la lueur du feu dans la cheminée. Mais elle ne voulait pas voir, aussi ferma-t-elle les paupières.

En esprit, elle se représentait Montoya comme un homme d'allure exotique, grand, fort et... austère. Elle sentait que son désir agissait sur lui comme un stimulant, le soulageait d'un fardeau et lui permettait de se détendre, et elle avait envie de l'entendre rire, de presser des baisers sur ses fossettes qu'elle n'avait que si rarement eu l'occasion de voir...

Une image de Colin surgit soudain dans son esprit, si puissante et vivace qu'elle se crispa sous l'effet de la surprise.

— Que se passe-t-il ? murmura Montoya, le silence indiquant à Amelia qu'il avait fini de se dévêtir.

Elle prit une longue inspiration et ramena ses pensées au présent. Le fait de songer avec tendresse à son premier amour en un tel moment, alors qu'elle s'apprêtait à embarquer pour un voyage similaire avec un autre, était peut-être parfaitement naturel. Elle manquait d'expérience pour en avoir la certitude.

— J'ai froid, loin de vous, mentit-elle, tendant les bras vers lui.

— Vous serez bientôt brûlante et moite, murmura-t-il.

Elle sentit le lit ployer quand il la rejoignit, et ses lèvres effleurèrent son épaule. Sa main glissa le long de son corps, épousant ses courbes délicates.

— J'ai peur de rêver, murmura-t-il. Au point que je m'empêche de battre des paupières, tant je redoute de découvrir que vous avez disparu.

Amelia posa la main sur son propre ventre, juste au-dessous du nombril.

— Je sens quelque chose palpiter ici, lui confia-t-elle.

Il plaça sa main sur la sienne et la pressa tendrement.

— C'est là que je serai bientôt. Au plus secret de vous.

Il fit descendre le bout de ses doigts, mimant des pas minuscules, et effleura les boucles entre ses jambes. Le chatouillement qui la gagna la fit rire, et lorsqu'il plaqua ses lèvres contre les siennes, elle le sentit sourire en retour.

— Je vous aime, murmura-t-il avant de s'emparer de sa bouche.

Le cœur d'Amelia cessa de battre, retardant sa réaction à la progression de ses doigts. Quand il les écarta, elle resserra instinctivement les cuisses.

La gorge nouée, Amelia détourna la tête, bouleversée par les mots qu'il avait murmurés. Elle n'avait jamais pensé les entendre de la bouche d'un amant. Des larmes brûlantes se formèrent sous ses paupières closes.

— Écartez les jambes, dit-il en embrassant sa gorge. Autorisez-moi à vous donner du plaisir.

L'assaut qu'il livrait à ses sens et à son cœur lui tira un long frisson.

— Reynaldo...

— Non, dit-il en se plaçant au-dessus d'elle pour l'embrasser durement. Appelez-moi comme vous voudrez, mais pas ainsi. « Mon amour », « mon chéri »...

— ... « mon cœur »...

— Oui...

Sa langue s'immisça entre ses lèvres et caressa si subtilement la sienne qu'elle gémit dans sa bouche.

— Ouvrez-vous à moi, exigea-t-il ardemment. Laissez-moi vous voir... vous toucher...

Incapable de résister à une telle passion, Amelia écarta les jambes et se cambra lorsqu'il effleura le point tendre et palpitant qui réclamait ses attentions.

— Oh !

Les baisers de Montoya se firent plus insistants tandis qu'il poursuivait ses caresses dévastatrices. Ses doigts glissaient le long de sa fente au rythme des caresses de sa langue.

Submergée par un plaisir étrange, mais luttant cependant contre la tension qui s'emparait d'elle, Amelia se tordit irrésistiblement et s'agrippa à lui. Elle sentit les muscles de ses bras jouer sous sa peau au rythme de ses mouvements, et cette sensation rendit ses caresses plus érotiques, plus intimes encore qu'elles ne l'étaient déjà.

Un de ses doigts s'aventura plus bas vers son sexe, qui se contracta aussitôt.

— Vous êtes prête à m'accueillir, chuchota-t-il d'un ton empli d'admiration. Voyez comme vous êtes pressée de sentir mon doigt s'introduire en vous.

Pour appuyer ses dires, il enfonça très légèrement son doigt. Amelia poussa un cri quand son corps s'arqua en réaction à cette tendre invasion.

— Seigneur, vous êtes si étroite, la complimenta-t-il d'une voix rauque. Vous allez me tuer lorsque je vous prendrai.

Amelia tendit la main vers son sexe en se demandant comment elle pourrait l'accueillir. Il était si long, si dur... Son corps inexpérimenté brûlait déjà sous la pression d'un seul doigt.

Montoya gémit quand sa main se referma sur lui. Il était lui aussi moite de désir.

— Vous êtes faite pour la jouissance, dit-il. Sentez, votre bouton de rose a déjà durci.

Son pouce pressa doucement la petite perle de chair. En réponse, son corps se contracta de nouveau autour de son doigt, l'aspirant un peu plus en elle.

Elle se mit à gémir lorsqu'il le fit aller et venir, un peu plus profondément à chaque fois. Un voile de sueur emperla sa peau et ses seins devinrent de plus en plus douloureux au gré des caresses expertes qu'il infligeait à son clitoris. Un cri désespéré franchit ses lèvres et elle s'accrocha à lui pour l'attirer plus près.

— Dites-moi ce dont vous avez envie, chuchota-t-il à son oreille. Dites-moi comment vous satisfaire.

— Mes seins...

— Ils sont magnifiques. Leurs mamelons se dressent vers moi comme s'ils me suppliaient de les sucer.

— Oui ! s'écria-t-elle en se cambrant pour l'inciter à passer à l'acte.

— Dites-le, mon amour, souffla-t-il, le bout de son doigt effleurant son hymen. Dites-moi ce que vous désirez.

— Je veux...

— Oui ? modula-t-il suavement tout en poursuivant ses caresses.

— Je veux sentir votre bouche sur mes seins.

— Hmm... avec plaisir.

Elle soupira quand il s'exécuta. Un flot de chaleur enflamma sa chair tendre. Ses membres se raidirent, puis se contractèrent au rythme de la succion de ses lèvres, de l'avancée de son doigt, des tendres caresses sur son clitoris.

L'orgasme lui coupa le souffle lorsqu'il surgit. Son corps tout entier se tendit, son cœur caracola et le sang rugit à ses tympans.

Alors, au creux de son corps, le doigt de Montoya franchit la barrière qui les séparait. Le flot de sensations qui la submergea fut tel qu'elle réalisa à peine qu'elle venait de perdre sa virginité, et la larme qui perla au coin de son œil n'était pas le fruit de la douleur, mais celui d'un plaisir si intense qu'il atteignait la limite du supportable.

La conscience lui revint lentement, et elle perçut alors les douces paroles et les compliments qu'il murmurait à son oreille. Sa première pensée fut de se dire qu'elle était

heureuse de partager l'acte de chair avec un homme qui ressentait pour elle une telle passion, tout en lui inspirant un désir réciproque. Ce qui n'aurait pu constituer qu'un devoir se révélait une joie pure.

Mille émotions luttèrent en elle, chacune cherchant à se libérer par des mots. Mais sa gorge était trop nouée pour qu'elle s'avise de les prononcer, aussi se contenta-t-elle de le serrer contre sa poitrine.

Tandis qu'il écoutait le cœur d'Amelia ralentir, Colin sut qu'il ne l'avait encore jamais autant aimée. Elle était une déesse de la passion, une créature désirable et farouche. Sauvage et ardente. Faite pour l'amour.

Avec lui.

Aucun autre ne pourrait plus la déflorer. Elle lui avait confié qu'elle ne se sentait vivante qu'auprès de lui et qu'elle ne vivait que dans l'attente de ses caresses.

— C'était... merveilleux, soupira-t-elle.

Il frotta sa joue contre sa poitrine et rit, le cœur empli de joie. Lui aussi se sentait comme ramené à la vie après être resté trop longtemps en sommeil. Amelia l'avait pourchassé parce qu'elle avait deviné que son désir était en mesure de libérer le sien.

— Votre barbe me brûle, se plaignit-elle en écartant la tête.

L'idée de laisser sur sa chair une telle empreinte déclencha la protestation palpitante de son membre.

Mais le fantasme qu'il avait entretenu des années durant ne consistait pas à assouvir sa seule satisfaction. C'était l'idée de satisfaire Amelia qui l'avait fait rêver. Avant que la nuit ne s'achève, il la ferait ployer de plaisir. Et le désir l'enchaînerait à lui, une fois qu'il lui aurait enseigné toutes les facettes de la volupté. Gagner son amour serait la récompense ultime, mais la conquête de ses sens était primordiale.

— M'autoriserez-vous à enflammer d'autres parties de vous ? demanda-t-il en relevant la tête.

Amelia s'humecta les lèvres, et Colin lui vint aussitôt en aide en y faisant passer la pointe de sa langue – caresse de séduction, doublée d'un indice sur ce qu'il avait en tête.

La façon dont elle retint son souffle révéla qu'elle avait compris son intention.

— Vous plaisantez.

— Jamais. Je veux vous savourer, Amelia. Tout entière.

Elle considéra la chose un moment.

— Je conçois plus aisément de vous savourer de cette façon plutôt que l'inverse, dit-elle lentement.

Les bras de Colin se mirent à trembler à cette idée, et il roula sur le dos pour éviter de s'écrouler sur elle.

— Je suis certaine que cela vous plairait, ajouta-t-elle d'un ton rêveur, consciente de l'effet que sa déclaration avait sur lui. La sensation de la bouche d'une femme diffère-t-elle de celle de sa chatte ?

— Votre curiosité me ravit. Je prie pour que vous restiez toujours ainsi.

— Le jour viendra peut-être où ce sera moi qui vous enseignerai quelque nouveau tour...

— Sirène ! Vous m'avez déjà ensorcelé. Pourquoi souhaiter m'asservir davantage ?

La main d'Amelia effleura les muscles de son abdomen, puis encercla son membre érigé. Il retint son souffle quand elle se redressa pour s'asseoir face à lui. Elle ne pouvait le voir, mais orienta la tête vers son visage, puis approcha sa main libre de son bandeau.

— Pas encore, dit-il.

— Je suis prête.

— Je ne le suis pas.

Elle parut sur le point de protester, puis changea d'avis et s'employa à caresser lentement son sexe sur toute sa longueur. Il serra les dents et ses poings agrippèrent la courtepoinle.

— Je veux vous faire ce que vous m'avez fait, murmura-t-elle.

— Un homme est moins délicat qu'une femme lorsqu'il atteint l'orgasme, la mit-il en garde.

— Mais la sensation est la même, n'est-ce pas ?

— Je suppose, répondit-il en souriant.

Amelia s'agenouilla pour le caresser de ses deux mains. Une onde de plaisir trouva sa source à la base de son membre, puis remonta, brûlante, le long de sa colonne vertébrale avant d'enflammer son cœur. Les attentions d'Amelia étaient pleines de déférence. D'admiration.

Le bout de son ongle suivit le tracé d'une veine, et il laissa échapper un gémissement d'extase.

— Dites-moi ce que vous aimez, souffla-t-elle. Dites-moi comment vous satisfaire.

— Vous me satisfaites déjà pleinement, assura Colin en effleurant la courbe élégante de son dos.

— Dites-moi comment vous satisfaire davantage.

— Si vous faisiez cela, je me répandrais entre vos mains.

— Ou dans ma bouche ?

— Pas ce soir, répondit-il d'une voix étranglée.

Ses bourses se soulevèrent et il s'empressa de les remettre en place.

Elle tâtonna jusqu'à comprendre ce qu'il avait fait. Ses mains fraîches caressèrent ses bourses, les firent rouler entre ses doigts, puis les pressèrent doucement.

— Pourquoi avez-vous fait cela ? demanda-t-elle.

Les soins prodigués par Amelia ne produisaient pas le même effet que lorsqu'il se chargeait lui-même de la chose. Colin avait l'impression que ses bourses tentaient de refluer à l'intérieur de son corps. Il écarta sa main.

— Ne faites pas cela ! tonna-t-il.

— C'était incroyable, déclara-t-elle de ce ton admiratif qui avait le don de le rendre fou.

Sentant sa raison défaillir, Colin bascula au-dessus d'elle et se plaça entre ses cuisses. Le bandeau d'Amelia glissa légèrement, mais il s'empressa de le remettre en place.

— J'aime tant vous toucher, dit Amelia en caressant ses épaules. Vous êtes si grand et ferme... absolument partout.

Il perçut la pointe d'anxiété qui sous-tendait ce compliment et se mit en devoir de l'apaiser.

— Je saurai vous satisfaire, promit-il, glissant une main entre ses cuisses. Ce que vous avez ressenti jusqu'ici n'est rien, en comparaison de ce que vous ressentirez quand je serai en vous.

Elle encercla son cou de ses bras souples et l'attira vers elle.

— J'en ai envie. J'ai hâte de partager cela avec vous.

De la pointe de sa langue, il frôla le pourtour de son oreille, lui tirant un long frisson.

— Vous êtes une femme sensuelle. On le voit à votre démarche, votre regard ardent, votre constitution...

— Je suis trop maigre, se lamenta-t-elle.

— Vous êtes parfaite. Certaines femmes sont conçues pour plaire à tous les hommes. Mais vous, vous l'avez été pour mon seul plaisir. Vos membres sont gracieux et fins, et vos courbes adorables, sans être trop opulentes.

Il introduisit un doigt en elle, et le gémissement qui accueillit son geste était le seul encouragement dont il ait eu besoin. Il referma alors le poing à la base de son sexe et le plaça devant la minuscule ouverture d'Amelia. La perle translucide qui étincelait en son sommet révélait la détermination de sa hampe à s'y glisser. Une souple ondulation des hanches lui suffit pour s'insérer en elle.

— Oh, mon Dieu... haleta-t-elle.

Le corps tout entier de Colin se raidit sous l'effet du plaisir quand la chaleur de sa fente remonta le long de son membre et enflamma sa peau. Il dut déployer un tel effort pour s'obliger à la pénétrer en douceur que son front se couvrit de sueur, mais il devait lui laisser le temps de s'adapter à cette virile intrusion.

Amelia plaça les mains sur ses hanches et entama une timide ondulation du bassin qui faillit lui faire perdre tout contrôle.

— Bon sang ! éructa-t-il dans un sursaut lorsqu'une goutte de semence jaillit, soulageant un peu la douloureuse pression de ses bourses.

— J'ai besoin de vous sentir davantage, se plaignit-elle.

Il lui en fut si reconnaissant qu'il couvrit sa bouche d'un baiser passionné. Les lèvres d'Amelia se refermèrent sur sa langue et la sucèrent avec tant de ferveur que son membre palpita.

Colin s'avança un peu plus, s'allongea sur elle et prit son visage entre ses mains.

— Amelia... gémit-il sourdement. Vous me rendez la tâche impossible. Je veux vous initier comme vous le méritez.

— Je ressens une telle souffrance à l'intérieur de moi ! s'écria-t-elle. Et vous n'y êtes même pas encore.

— Vous êtes très étroite et totalement inexpérimentée. Si je procédais trop vivement, je vous meurtrirais et vous laisserais durablement endolorie.

— Vous êtes trop bien pourvu...

— Non, bon sang !

Il n'avait pas voulu s'emporter, mais les spasmes impatients de sa petite chatte avaient incité ses instincts primitifs à prendre le dessus et à lui faire oublier ses manières de gentleman.

— Dans ce cas, autorisez-moi au moins à regarder. Je serais moins anxieuse sans ce bandeau. L'instant est trop fort pour être vécu dans l'obscurité. Chaque son, chaque caresse est comme amplifié.

Colin se raidit. Il n'était pas encore prêt à lui révéler son visage, mais ne souhaitait pas non plus qu'un seul instant de cette nuit puisse inquiéter Amelia. Il avait l'impression d'être au paradis et voulait qu'il en soit de même pour elle.

— Je redoute ce qui risque de se produire, si vous voyez mon visage. Si vous me repoussiez, je n'y survivrais pas.

Un tremblement de ses lèvres accueillit sa réponse, mais Amelia se ressaisit aussitôt.

— N'auriez-vous pas un de vos masques à portée de main ?

— Me demandez-vous de me retirer ? s'enquit-il en écarquillant les yeux. Avez-vous perdu la raison ? Je suis *en vous*, Amelia !

— Pas entièrement, objecta-t-elle. Pas comme je le souhaiterais, précisa-t-elle en usant de ce ton caressant auquel il n'avait jamais pu résister.

Elle allait le tuer, réalisa-t-il, étrangement partagé entre fierté et ironie. Elle allait se révéler aussi audacieuse dans le cadre des jeux d'alcôve que dans tous les autres jeux qu'il avait pu partager avec elle. Cette perspective lui fit presque redouter le jour où elle

serait sexuellement aguerrie. Survivrait-il à l'assaut de ses ruses féminines ? Il avait déjà l'impression de mourir, alors qu'il ne l'avait pas encore entièrement pénétrée.

— Vous n'avez pas idée de l'excitation que je ressens lorsque je vous vois avec un masque, confia-t-elle dans un murmure haletant en effleurant du bout des doigts le contour de ses lèvres. Votre bouche est si sensuelle. Elle hante tous mes rêves. J'avais une telle envie de la sentir glisser sur ma peau, murmurer des propos licencieux à mon oreille...

Frissonnant de désir, Colin s'inséra davantage dans la moiteur de sa fente et la sentit fondre sous l'effet de sa poussée. Les pointes de ses seins se tendaient contre son torse et son ventre palpitait contre le sien.

— Il me plairait tant de vous regarder faire. Ne me privez pas de ce plaisir, dit-elle en enveloppant ses fesses de ses mains pour l'inciter à la pénétrer plus profondément.

Plus il s'enfonçait en elle, plus elle devenait étroite, sa chair virginale résistant à l'intrusion.

— Par pitié... soupira-t-elle d'un ton plein de convoitise, et Colin sentit son cœur chavirer. Ne me laissez pas dans l'obscurité à un tel moment de ma vie !

Colin se dégagea en jurant, le corps tremblant d'exigence. Il abandonna le lit, gagna sa malle d'un pas incertain et en sortit le masque qu'il avait conservé en souvenir de ces instants volés en compagnie d'Amelia.

S'attardant à le contempler, il sentit croître l'aversion que lui inspirait son projet – celui de maintenir Colin Mitchell à distance de la femme qu'il aimait.

Si seulement il avait pu prévoir où sa volonté de dissimulation le conduirait quand il avait fait l'acquisition de ce masque ! Poser seulement les yeux sur Amelia – une simple gorgée d'eau pour un homme mourant de soif –, c'était tout ce qu'il avait espéré obtenir de sa ruse.

— Hâtez-vous, lui intima-t-elle d'une voix de séductrice accomplie.

La séduction féminine, si longuement et savamment étudiée chez d'autres, lui était tout simplement innée.

Colin plaça le masque devant son visage, en noua le ruban de satin noir, puis rajusta celui de son catogan. Il tourna alors la tête et sut, lorsqu'il posa les yeux sur elle, qu'il ne serait plus jamais le même homme une fois qu'il aurait quitté cette pièce.

Elle avait pris appui contre les oreillers, bras et jambes pudiquement croisés, et ôtée son bandeau. Il lut le désir dans ses yeux d'émeraude, l'impatience, et une telle admiration qu'il en eut le souffle coupé.

Il pivota alors complètement, lui offrant la vision de son sexe glorieusement érigé et de sa musculature. En la voyant déglutir, il comprit à quel point ce spectacle pouvait

l'intimider. Certes, Amelia était grande, mais Colin était bien plus grand qu'elle et solidement bâti.

— Me voir ainsi vous excite-t-il ou vous effraie-t-il ?

Elle humecta ses lèvres.

— Je ne suis pas effrayée. Nerveuse, sans doute, et peut-être aussi inquiète, mais vous ne me faites pas peur.

— Vous êtes une femme courageuse, la complimenta-t-il en s'empressant de la rejoindre.

Il grimpa sur le lit, s'allongea sur elle et écarta ses bras afin de prendre en bouche un de ses mamelons. Il gratifia la pointe durcie de mille attentions, l'incitant silencieusement à manifester son plaisir. Amelia enveloppa sa tête de ses mains et la maintint contre son sein.

— Venez en moi, murmura-t-elle. Je déteste ce sentiment d'incertitude et d'ignorance.

Colin s'agenouilla et disposa les jambes d'Amelia de part et d'autre des siennes, exposant sa fente à son regard. Il ne s'attarda guère à la contempler cependant, préférant s'immiscer dans sa tendre ouverture avant que le doute s'avise de l'assaillir.

Elle gémit et planta ses ongles dans la chair de ses cuisses.

Colin immobilisa ses hanches de ses mains et la pénétra, allant et venant doucement en elle, progressant à chacun de ses mouvements, son regard passant alternativement de la jonction de leurs corps à son beau visage.

Son dos bloquait la lueur des dernières braises du feu, mais il parvenait à distinguer l'éclat de ses yeux, brillants d'émotion.

— Est-ce que je vous fais mal ? demanda-t-il, la gorge nouée.

Les doigts de Colin s'enfoncèrent dans sa chair au risque de la marquer quand elle se contracta en réaction au son de sa voix. Elle était si étroite et brûlante qu'il avait l'impression qu'un poing enserrait son membre.

— Non... répondit-elle d'un filet de voix.

Il prit une des mains d'Amelia et la plaça sur son clitoris.

— Touchez-vous, ordonna-t-il.

Pour son plus grand plaisir, elle s'exécuta sans manifester le moindre embarras, encerclant la perle de chair durcie et luisante de ses longs doigts fins.

Son adorable petite vulve répondit comme il l'avait prévu, se contractant autour de lui avec une ferveur renouvelée. Il poussa son avantage à chacun de ses spasmes, humant le délicieux parfum mêlé de son désir et du chèvrefeuille.

Elle se tordit bientôt en tous sens. Ses gémissements reflétaient un tel désir avide qu'il se demanderait par la suite comment il était parvenu à la posséder complètement

sans jouir à mi-parcours. Finalement, au terme d'une ultime poussée, il la pénétra profondément, et la sensation de plénitude qui l'envahit lui fit venir les larmes aux yeux.

Amelia poussa un cri lorsque le sexe de Montoya la combla parfaitement. Une onde de chaleur rayonnait dans sa chair à partir du point qui désirait si ardemment être caressé, la soulageant et la torturant tour à tour.

Quand il s'immobilisa, elle ondula des hanches et se plaqua désespérément contre lui. Le grondement qui franchit les lèvres de Montoya était plus animal qu'humain. Amelia frissonna, vivement excitée par ce son.

Ses mains puissantes l'immobilisaient et, à travers les fentes de son masque, il posait sur elle un regard ardent. Sa belle bouche formait un pli dur et il serrait visiblement les dents.

— Qu'attendez-vous donc ? s'écria-t-elle.

— Je suis au bord de l'explosion, répondit-il, et je me refuse à jouir sans vous.

— Mais je suis prête ! s'indigna-t-elle d'une voix haut perchée qui trahit sa détresse, les contractions de son ventre se faisant presque douloureuses.

Montoya la souleva tandis qu'il s'agenouillait et l'empala plus profondément encore sur son membre dur comme la pierre. Amelia s'agrippa à ses puissantes épaules et plaqua ses lèvres contre la peau salée de sa gorge. La pièce parut tourner autour d'elle quand il ajusta leur position, chacun de ses mouvements l'amenant à glisser sur lui, et elle finit par le mordre en repréailles de la frustration qu'il lui imposait.

Montoya jura et l'écarta de lui.

— Chevauchez-moi, ordonna-t-il d'une voix rauque.

Il était à présent assis au bord du lit, Amelia l'enfourchant, et profondément fiché en elle. Très profondément. Il supportait le poids de son torse incliné vers l'arrière de ses bras repliés, l'autorisant à se servir de lui comme bon lui semblait. L'entrelacs des muscles de son abdomen et son torse luisant de sueur renforçaient la charge érotique de la vision qu'il offrait.

Sans parler de son masque. Seigneur, ce masque ajoutait une note de mystère sombre et attirante qui incitait Amelia à redoubler d'audace.

— Je...

— Maintenant ! s'écria-t-il si soudainement qu'elle sursauta.

En réponse à ce nouveau défi, Amelia rejeta les épaules en arrière et releva le menton.

Pour des raisons qu'elle n'avait pas considérées jusqu'alors, la situation ne devait pas être aisée pour lui non plus. Montoya faisait l'amour avec l'expertise d'un homme qui avait eu son content de conquêtes féminines, mais elle était peut-être la première femme à l'accepter dans son lit depuis que le chagrin d'amour l'avait dévasté...

Amelia décida qu'elle saurait l'aimer mieux qu'aucune autre femme ne le pourrait jamais. Qu'elle saurait atteindre le tourment qu'elle sentait bouillonner au fond de lui, l'apaiserait par sa passion et lui prouverait avec son corps que c'était à l'appel de son cœur qu'elle répondait.

Prenant appui des mains sur ses épaules, elle se souleva en faisant coulisser son sexe le long de son membre. Quand elle retrouva sa position initiale, la pression de sa verge au fond de son ventre déclencha une étrange palpitation qui la fit irrésistiblement trembler.

— C'est bien, la félicita-t-il d'un sombre murmure en l'observant à travers ses cils. Sentez-vous comme je m'adapte parfaitement à vous ?

Amelia mordit sa lèvre inférieure et répéta son mouvement, s'aventurant lentement afin de savourer la sensation. Son pouce effleura une cicatrice sur son épaule, souvenir d'une blessure si ancienne que la chair avait pris une teinte nacrée. Elle la caressa comme si elle cherchait à mémoriser sa forme circulaire au pourtour dentelé. Cette blessure éveilla une trouble sensation dans un recoin de son esprit : elle lui rappelait...

— Douce Amelia. Vous m'appartenez, désormais.

Le son de sa voix l'arracha à ses pensées. Elle se souleva, encercla son torse de ses bras, inclina le visage pour placer sa bouche sur la sienne, s'abaissa, et gémit lorsque les pointes de ses seins effleurèrent le duvet de son torse.

Elle s'emparait de lui comme il s'était emparé d'elle.

Montoya enfouit la main dans sa chevelure et la serra contre lui tout en murmurant des encouragements contre ses lèvres, ses hanches accompagnant ses mouvements de poussée qui lui coupaient le souffle et la dépossédaient de sa raison. De son cœur.

Elle gagna progressivement en confiance et accéléra son va-et-vient, le souffle court, un filet de sueur ruisselant entre ses seins.

— Je veux vous posséder ainsi chaque jour, modula-t-il d'une voix caressante. Je veux que vous vous sentiez vide quand je ne suis pas en vous. Affamée de moi.

Amelia sut qu'il en serait ainsi. Elle était déjà éperdue de désir et ondulait, se vrillait sur son sexe érigé comme si ce n'était pas la première fois qu'elle se prêtait à ce jeu. Comme si elle savait ce qu'elle faisait.

Montoya mordilla sa gorge et elle poussa un cri tandis qu'une onde de désir s'élevait au creux de son ventre. Il dut la ressentir, car un juron lui échappa.

C'était *lui* qui la rendait folle – avec son grand corps, ses paupières à demi baissées derrière le masque et ses lèvres luisantes de ses baisers. Sa beauté exotique. Son infini contrôle. Il ressemblait à un dieu païen, heureux de se laisser chevaucher par une dévergondée seulement animée par la quête du plaisir.

— Baisez-moi, murmura-t-elle à son oreille, elle-même surprise par l'aisance avec laquelle cet ordre cru avait franchi ses lèvres.

Un frisson secoua Montoya.

— Faites-moi *jouir*, ajouta-t-elle sans cesser de bouger. Je le veux... Je *vous* veux. Sauvage. Intense. J'ai besoin de vous sentir...

Sans lui laisser le temps de réagir, il avait pivoté et l'avait renversée sur le dos. Pieds au sol, poings serrés sur la courtepoinTE, il entreprit alors de la besogner, chacune de ses poussées parfaitement ajustées lui tirant un cri d'extase.

Arc-bouté au-dessus d'elle, l'observant à travers son masque, son torse se soulevait, ses muscles se nouaient et elle sentait ses fesses se contracter chaque fois qu'elle se soulevait pour accompagner ses assauts. Son corps conçu pour honorer une femme affamée de désir constituait une véritable étude de la puissance sexuelle.

La tension au creux de son ventre s'accrut jusqu'à former un nœud très serré, et une décharge de plaisir lui fit renverser la tête en arrière. Un tourbillon de sensations jaillit en elle, enflammant sa peau, comprimant ses poumons, générant une série de contractions qui enserrèrent spasmodiquement le membre de son amant.

Le rugissement qui s'échappa de la gorge de Montoya fit naître des larmes dans les yeux d'Amelia et un nom sur ses lèvres. Il s'immobilisa au milieu d'une poussée, pétrifié, et elle poussa un cri de protestation, frémissante de plaisir.

Il se remit en mouvement, accroissant la force et le rythme de ses assauts, grognant entre ses dents. Le corps de Montoya tressauta au rythme des longs traits de semence qu'il déversa en elle.

Sauvage, primitif et beau, il se plaqua contre elle, les bras repliés sous son dos, leurs sueurs mêlées collant sa peau à la sienne.

— Je vous aime, souffla-t-il à son oreille dans un murmure ardent, la pointe de sa langue suivant le tracé de ses larmes. Je vous aime.

Amelia approcha alors les mains du ruban qui retenait son masque.

La chambre était plongée dans la pénombre, les braises rougeoyantes de la cheminée projetant un halo de lumière qui ne s'étendait pas à plus d'un mètre de l'âtre. On y voyait à peine, mais l'instinct de Simon lui conseilla de se fier à ses sens.

Il tourna lentement la tête et constata que le lit était vide. Il exhala un soupir silencieux, puis s'appliqua à maintenir la respiration profonde et égale du sommeil.

Quelque chose l'avait réveillé, et comme il partageait la chambre d'une femme qui n'hésiterait pas à le tuer si nécessaire, ignorer l'avertissement n'eût pas été sage.

Il porta son regard vers la fenêtre, et les rayons argentés de la lune trahirent la présence d'une chevelure blonde. Lysette avait entrouvert les rideaux et regardait au-dehors.

— Que faites-vous donc ? murmura-t-il en se redressant.

Elle tourna sans doute la tête vers lui, mais il n'en fut pas certain.

— J'ai entendu du bruit dehors.

— Que voyez-vous ?

Le rideau se referma.

— Trois cavaliers. L'un d'eux est entré brièvement, sans doute pour réveiller l'aubergiste. Ils sont repartis, à présent.

Simon rabattit les couvertures et se rapprocha de l'âtre en frissonnant.

— Je doute que quiconque se hasarde à demander son chemin à cette heure de la nuit.

— C'est exactement ce que j'ai pensé.

— Avez-vous pu les entendre ? Parlaient-ils français ?

Un éclair de lumière jaillit lorsqu'elle craqua une allumette, puis elle approcha la flamme d'une chandelle.

— Je crois qu'ils étaient anglais.

Occupé à ranimer le feu, Simon plissa le front.

— Je devrais peut-être réveiller Maria.

— Inutile. Ils ne sont pas revenus sur leurs pas. Quel que soit l'objet de leur quête, ils ne l'ont pas encore débusqué.

Quand la chaleur irradiia de l'âtre, il se redressa et pivota vers Lysette. Elle paraissait fatiguée, et un pli marquait une de ses joues. Elle portait son manteau par-dessus sa chemise et le maintenait devant sa poitrine d'une main aux doigts blanchis.

— Fort bien, dit-il. Retournons dormir. Je suis encore fourbu de ce maudit voyage et il ne me déplairait pas de passer encore un moment sur le dos, plutôt que sur mon derrière.

Lysette hocha la tête avec lassitude et gagna le fauteuil sur lequel il l'avait vue lire la veille.

— *Bonne nuit**.

— Bon sang, gronda Simon. Ne me dites pas que vous avez dormi là !

— Mais si, répondit-elle en levant les yeux vers lui.

— Volontairement ?

— *Oui**.

Il passa la main dans ses cheveux et s'exhorta à la patience.

— Je ne mords, ne ronfle, ni ne bave. Et je n'avais pas l'intention de vous offenser quand j'ai dit que l'idée de vous culbuter ne m'intéressait guère. Je vous garantis que vous serez en parfaite sécurité dans ce lit.

— Le lit est peut-être sûr, répliqua-t-elle en conservant un masque impassible, mais je doute que vous le soyez autant.

Il ouvrit la bouche pour riposter, puis leva les bras en l'air.

— Bah ! Pourrissez sur votre fauteuil si cela vous chante.

Frigorifié, il regagna le lit et se glissa entre les draps déjà refroidis. Recroquevillé sur lui-même, il pria pour que la chaleur du feu atteigne rapidement le lit.

— Soyez maudite, grommela-t-il en la fusillant du regard depuis son oreiller. Il ferait plus chaud si nous étions deux ici.

— Vous avez plus de raisons de me vouloir morte que vive, fit-elle remarquer d'un ton raisonnable.

— À cet instant précis, jamais paroles plus vraies ne sont sorties de votre bouche ! Si je ne vous étrangle pas, c'est uniquement pour ne pas me priver de votre chaleur corporelle !

Elle pinça ses jolies lèvres.

— Enfin, Lysette, c'est parfaitement ridicule ! explosa-t-il en s'asseyant, trop irrité pour trouver le sommeil.

S'obstiner à dormir dans ce fauteuil inconfortable au terme du voyage qu'ils avaient accompli ne lui ressemblait guère. Lysette, comme tous ceux qui vivent d'expédients, manifestait en toute circonstance un pragmatisme sans faille.

— Pourquoi vous tuerais-je maintenant, alors que j'aurais pu le faire avant ?

Elle haussa les épaules, mais sa façon de détourner le regard démentit la désinvolture de son geste.

Simon poussa un long soupir, rabattit de nouveau les couvertures et s'approcha d'elle. Lorsqu'elle fit surgir la lame d'un couteau entre les pans de son manteau, il n'en fut pas surpris.

— Rangez cela.

— N'approchez pas.

— Vous ne m'attirez pas, insista-t-il lentement. Et quand bien même, je n'ai nul besoin de posséder une femme par la force.

— Je suis très bien dans ce fauteuil.

— Mentreuse. Vous êtes épuisée et je ne peux pas me permettre de vous traîner derrière moi comme un boulet. Vous ne tiendrez pas debout demain, si vous vous obstinez à dormir là.

— Je ne serai pas un boulet, rétorqua-t-elle, piquée.

— Après une nuit sans sommeil passée dans le froid, vous en serez forcément un. Pire, vous serez malade.

— Je n'ai nul besoin qu'on veille sur moi, déclara-t-elle en se levant. Retournez vous coucher et laissez-moi en paix !

Simon faillit répliquer, mais se contenta de secouer la tête. Il regagna le lit, lui tournant ostensiblement le dos. Un moment plus tard, elle souffla la chandelle et il ne s'écoula guère de temps avant qu'un léger ronflement ne s'élève.

Confronté à une énigme qui le dépassait de plus en plus, Simon tarda quant à lui à retrouver le sommeil.

Amelia contempla l'homme masqué qui reposait à côté d'elle et se demanda à quel point son sommeil était profond.

— Je ne vous révélerai mon visage qu'au lever du soleil, avait dit Montoya un peu plus tôt.

— Pourquoi attendre ? avait-elle objecté, impatiente de découvrir ce que dissimulait ce masque, qui ne lui apparaissait plus que comme une gêne.

Son cœur était charmé, son corps n'était plus innocent. Mais ce qu'ils partageaient ne serait jamais qu'une aventure – ne saurait se convertir en amour – si elle ne connaissait pas toutes ses facettes.

— Je veux que rien ne vienne ternir cette nuit, avait-il expliqué en se détachant d'elle pour gagner la table de toilette dissimulée derrière un paravent.

Il était revenu avec un linge humide, lui avait lavé l'entrejambe, puis était retourné procéder à sa toilette avant de la rejoindre au lit.

— Demain, je me révélerai entièrement à vous, affermi par le souvenir de la nuit parfaite et délicieuse passée entre vos bras.

Amelia avait fini par acquiescer, peu désireuse de se quereller avec lui.

Adossé à la tête du lit, le corps d'Amelia blotti contre lui, Montoya lui avait demandé de partager avec lui un souvenir de son passé qu'elle chérissait particulièrement. Elle avait choisi de raconter une anecdote au sujet de Colin, relatant de quelle façon elle avait vaincu son vertige en grimpant à un arbre au cours d'une partie de cache-cache.

— Il est passé juste au-dessous de moi à plusieurs reprises, lui avait-elle confié, sa joue reposant sur le cœur de Montoya tandis qu'il faisait glisser sa main le long de son dos. J'espérais à demi qu'il ne mette pas trop longtemps à me trouver, tant j'avais peur de tomber de cette branche, mais mon désir de le surprendre était trop grand pour que je dévoile ma cachette.

— Vous vouliez gagner, avait-il corrigé, produisant ce beau rire grave qu'elle adorait depuis la première fois qu'elle l'avait entendu.

— C'est vrai, avait-elle reconnu en souriant. J'ai ressenti une telle joie quand il s'est résigné à déclarer forfait ! Colin m'a offert alors un nouveau ruban pour me féliciter d'avoir vaincu ma peur.

— Il devait beaucoup vous aimer, avait-il soupiré.

— Je le crois, bien qu'il ne me l'ait jamais dit. J'aurais donné n'importe quoi pour l'entendre prononcer ces mots, avait-elle ajouté, sa main s'immobilisant sur la toison de son torse.

— Les actes sont plus parlants que les paroles.

— C'est ce que je me suis dit. J'ai conservé ce ruban. Il figure parmi mes plus chers trésors.

— À quoi ressemblerait votre vie aujourd'hui, selon vous, si le sort ne vous avait pas séparés ?

Elle avait soulevé la tête et croisé son regard qui la questionnait tranquillement.

— J'ai imaginé des centaines d'histoires à partir de cette hypothèse. Dans celle qui m'apparaît la plus réaliste, St. John aurait pris Colin sous son aile.

— L'auriez-vous épousé ?

— Je l'ai toujours souhaité. Mais cela aurait dépendu de lui.

— Il vous aurait certainement fait sa demande, avait déclaré Montoya d'un ton convaincu.

— D'où tirez-vous une telle certitude ? avait-elle questionné en souriant.

— Il vous aimait profondément. Cela ne fait aucun doute. Vous étiez simplement trop jeune pour lui à cette époque, et il n'était pas en position de vous épouser, avait-il répondu en effleurant sa joue du dos de sa main. L'aimez-vous toujours ?

Elle avait hésité, se demandant s'il était sage de confesser l'affection qu'elle entretenait encore pour Colin alors qu'elle se trouvait dans le lit d'un autre homme.

— Dites-moi la vérité, lui avait-il vivement conseillé. Toujours. Ainsi, vous serez certaine de ne jamais vous tromper.

— Une part de moi l'aimera éternellement. Il m'a aidée à devenir celle que je suis aujourd'hui. Si j'étais une pièce d'étoffe, je dirais qu'une partie des fils de trame qui me constituent vient de lui.

Montoya l'avait alors embrassée avec tendresse et déférence. Profondément émue par ce baiser, Amelia lui avait demandé de partager une anecdote de son passé avec elle, s'attendant à ce qu'il parle de son amour perdu. Mais il ne l'avait pas fait.

Il avait choisi de raconter la façon dont il gagnait sa vie et du dangereux travail qu'il avait accompli pour la couronne d'Angleterre. Il avait voyagé à travers tout le continent, sans foyer ni famille, jusqu'au jour où, alors qu'il avait décidé d'arrêter, il s'était malencontreusement fourvoyé dans une intrigue mortelle.

— C'est pour cette raison que j'ai tenté de garder mes distances avec vous, avait-il dit. Je ne voulais pas que mes erreurs rejaillissent sur vous.

— Est-ce en cette occasion que votre visage a été meurtri ? avait-elle questionné, ses doigts effleurant le bord de son masque.

— Je vous demande pardon ? avait-il répondu en se raidissant.

— Je comprends vos craintes, s'était-elle empressée d'assurer, navrée de l'avoir blessé. Mais votre défigurement ne saurait altérer l'affection que j'ai pour vous.

— Amelia... avait-il soufflé comme s'il se trouvait soudain à court de mots.

La conversation s'était tarie, et ils étaient simplement restés blottis l'un contre l'autre jusqu'à ce que Montoya s'endorme.

Amelia, elle, demeura éveillée, l'esprit assailli par une multitude de pensées. Elle réfléchit à ce qu'elle dirait à Ware et à Maria, préparant mentalement le discours qu'elle adresserait à St. John afin de solliciter son aide. Elle spécula sur la tournure que prendrait sa relation avec Montoya une fois qu'ils seraient libérés de toutes les inconnues qui les tourmentaient. Elle s'interrogea également sur le comportement choquant qu'elle avait eu la semaine précédente et se demanda quelle en était la signification.

Maria était la seule à vraiment savoir quel monstre avait été lord Welton. Se dire que son sang coulait dans ses propres veines rendait parfois Amelia malade de dégoût. Son apparence prouvait clairement qu'elle était sa fille. Lui ressemblait-elle également sur des points beaucoup plus importants ? Tout ce qu'elle avait entrepris ces derniers jours n'avait obéi qu'à des motifs égoïstes, réalisa-t-elle, horrifiée. Faisant fi des sentiments et des tracas de ceux qui l'aimaient – Ware, Maria et St. John –, elle n'avait songé qu'à son désir de retrouver Montoya. Cela faisait-il d'elle la fille de son père ?

Perdue dans la contemplation des flammes de la cheminée, Amelia se mit à penser au masque... et à l'homme qu'il dissimulait. L'envie de jeter un coup d'œil sous le déguisement se fit soudain pressante, et elle tenta de justifier l'acte qu'elle s'apprêtait à commettre en se disant que c'était le mystère de l'identité de cet homme, et non un défaut de son propre caractère, qui l'avait incitée à se comporter de façon scandaleuse.

Montoya avait-il le sommeil léger ? Se fâcherait-il s'il la surprenait ? Elle redoutait l'idée de se quereller avec lui.

Elle pourrait peut-être imaginer un moyen de tester la profondeur de son sommeil ?

Elle écarta la main de son ventre et effleura sa cuisse du bout des doigts. Son muscle frémit, mais il n'eut pas d'autre réaction. Amelia renouvela l'expérience en appuyant davantage sa caresse. Cette fois, il ne réagit absolument pas.

Il lui avait longuement fait l'amour, songea-t-elle, et ce, au terme d'un éprouvant voyage...

Elle souleva la tête et couva son torse d'un regard admiratif. La pièce était éclairée par le feu que Montoya avait veillé à alimenter pour chasser les frimas de la nuit, et la cicatrice de son épaule était plus visible. Elle l'étudia, estimant d'après sa taille et le relief des stries que la blessure n'avait pas été bénigne.

Elle y déposa un baiser, ses lèvres effleurant à peine la chair meurtrie. Le rythme de sa respiration se modifia et les pointes de ses tétons durcirent sous le regard émerveillé d'Amelia.

Le corps humain était vraiment fascinant... et elle venait de découvrir tant de choses au sujet du sien. Amelia ressentit brusquement le besoin de tout savoir du corps de Montoya.

Le souvenir des attentions auxquelles il l'avait soumise était encore brûlant dans son esprit quand elle s'enhardit à darder la pointe de sa langue sur la minuscule perle de chair sombre. Sa peau était salée, et sa texture plus ferme que la sienne. Elle apprécia sa découverte et se dit qu'elle commençait à l'aimer tout entier.

Amelia referma les lèvres autour du téton et le suçà doucement. Montoya s'étira, mais pas de la façon à laquelle elle s'était attendue.

Une de ses jambes drapait les cuisses de Montoya, son genou replié pointant vers le haut. Elle sentit son sexe remuer contre sa cuisse et lorsqu'elle baissa les yeux, elle découvrit le relief que formait son érection sous les couvertures. Son sang s'échauffa et, à sa grande surprise, l'eau lui vint à la bouche.

Elle reporta son attention sur son visage, l'observant à travers ses cils. Dans l'ombre des fentes du masque, il donnait l'impression de dormir profondément.

Oserait-elle poursuivre son exploration ?

Dévorée de curiosité, elle ne débattit pas de cette question bien longtemps. Elle glissa plus bas, entraînant la courtepointe dans son mouvement et dévoilant le membre glorieusement érigé.

— Vous jouez avec le feu, ma chère.

La voix de Montoya la fit sursauter. Elle leva les yeux et découvrit qu'il la fixait d'un regard ardent.

— Depuis combien de temps êtes-vous éveillé ?

— Je ne dormais pas, répondit-il, son sourire malicieux révélant sa fossette.

— Pourquoi gardiez-vous le silence ?

— Je voulais voir jusqu'où vous iriez, répliqua-t-il en étendant la main pour caresser du bout des doigts les boucles de ses cheveux. Petit chaton curieux, ajouta-t-il dans un murmure.

— Cela vous a-t-il déplu ?

— Surtout pas. Votre contact m'est vital.

Considérant cette réponse comme une autorisation à poursuivre, elle reporta son attention sur son sexe, fit courir le bout d'un doigt depuis le sommet jusqu'à la base, et sourit lorsqu'il tressaillit.

— Je trouve stupéfiant que vous parveniez à vous loger en moi, avoua-t-elle.

Le délicieux souvenir de sa vulve enserrant son membre assaillit si vivement Colin qu'il fut incapable de lui répondre. Quand elle avait entrepris de le caresser, il avait d'abord cru que la chose s'était produite par accident. Mais le contact de ses lèvres sur la blessure qui avait failli lui coûter la vie lui avait donné l'impression qu'elle le marquait au fer rouge. Cette cicatrice était celle du coup de feu qu'il avait reçu en tentant de la sauver. C'était à cause de cela qu'ils s'étaient retrouvés séparés durant tant d'années.

Amelia glissa plus bas encore, arrêtant son regard au niveau de son aine, son entrejambe laissant une trace humide le long de la cuisse de Colin. Ses bourses se contractèrent quand il découvrit que la vision de son corps l'excitait à ce point, et une perle de désir vint couronner l'extrémité de son sexe.

Son cœur se serra tandis qu'elle contemplait avidement son membre. Oserait-elle ?

Il suffit d'un battement de cœur pour qu'il obtienne la réponse à cette question. La langue d'Amelia avait jailli et lapa la gouttelette.

Un plaisir fulgurant cingla Colin, qui exhala un long soupir.

Elle l'étudiait à travers ses cils d'un regard qu'il avait appris à bien connaître au fil des ans. Un regard calculateur, celui dont elle le gratifiait lorsqu'elle réfléchissait à la manière de remporter un défi qu'il lui avait lancé.

— Vous n'avez pas répondu à la question que je vous ai posée, dit-elle en encerclant la base de son sexe entre le pouce et l'index. La sensation de la bouche d'une femme diffère-t-elle de celle de sa chatte ?

— Oui.

— En quoi ?

— Par bien des aspects. La chatte enserre entièrement la queue. Elle se contracte et se détend alternativement et est aussi douce que de la soie. La bouche d'une femme, elle, enserre par succion et non parce qu'elle est conçue pour cela. Le plat de la langue présente un relief et ses mouvements sont agiles. Elle peut caresser comme un doigt et stimuler le point sensible, dit-il en désignant l'ourlet de chair situé à la base du gland, qui se trouve ici.

— Laquelle a votre préférence ? demanda-t-elle en faisant remonter puis descendre le cercle de ses doigts le long de son sexe.

— Les deux sensations ne peuvent se comparer, répliqua-t-il entre ses dents.

— Ce n'est pas une réponse, murmura-t-elle en renouvelant sa caresse.

— Réfléchir m'est difficile quand vous me caressez ainsi, articula-t-il péniblement.

Elle interrompit le va-et-vient de ses doigts et attendit qu'il retrouve ses esprits.

— Ma préférence varie selon mon humeur. En certaines occasions, j'éprouverai le besoin de me perdre en vous. De vous serrer contre moi et de sentir votre corps sous le mien. De vous sucer les seins et d'unir ma bouche à la vôtre. De contempler votre visage quand vous atteindrez l'extase et de vous garder tout contre moi ensuite.

Amelia l'avait senti durcir contre sa cuisse au fur et à mesure de cette explication, et sa voix s'épaissit tandis qu'il poursuivait.

— D'autres fois, j'éprouverai le besoin de m'abandonner. De m'immerger dans le plaisir comme je ne puis le faire lorsque je dois également veiller au vôtre. Vous voir agenouillée devant moi et m'en remettre entièrement à vos soins me comblera d'extase. Je serai alors vulnérable, entièrement à votre merci.

— Je crois que j'apprécierai cela, déclara-t-elle avec un sourire de pécheresse.

— Cela reste à voir. Bien des femmes sont rebutées par ce qu'elles considèrent comme un acte dégradant et passent à côté de la sensation de puissance qu'elles

pourraient en tirer. D'autres n'apprécient tout simplement pas la saveur de la semence virile.

Colin connaissait la signification de la moue qu'eut alors Amelia. Elle se demandait quel genre de femme elle se révélerait être. Malheureusement, ils n'avaient plus que très peu de temps devant eux.

— Il faut songer à vous rhabiller pour regagner votre chambre sans risquer d'être vue. Nous nous retrouverons dès que possible sans que cela nuise à votre réputation, et je me dévoilerai alors à vous – mon visage et tous mes secrets.

— Je n'en ai pas encore fini avec vous, se regimba-t-elle, sa moue se faisant si séduisante que l'érection de Colin s'épanouit dangereusement.

— C'est avec le plus grand plaisir que je me soumettrai à vos expérimentations, ma chère, répondit-il d'une voix tendue. Mais de tels jeux nécessitent du temps. Et nous ne disposons malheureusement pas d'un tel luxe.

— Vous parlez de notre relation à venir avec une telle certitude, remarqua-t-elle, le regard rivé sur son membre tandis qu'elle renouvelait ses caresses.

Colin immobilisa sa main.

— Il m'est impossible de l'envisager autrement, et je vous conseille d'en faire autant.

— Vous ne m'avez pourtant pas fait connaître vos intentions.

Colin était animé d'un tel désir de posséder Amelia qu'il n'hésita pas à faire le serment qu'elle exigeait de lui.

— J'ai l'intention d'écarter de notre chemin tout ce qui s'opposera à notre relation, par la force s'il le faut. Après quoi, je serai fier de vous courtiser en bonne et due forme. Je vous éblouirai par mes extravagances et mettrai le monde à vos pieds, assura-t-il, effleurant le dos de sa main de son pouce. Puis, quand chaque recoin de votre cœur se languira d'amour pour moi, je vous épouserai.

Il l'aimait. Il ne pouvait plus envisager qu'elle lui échappe, pas après la nuit qu'ils venaient de partager. Et pourtant, il n'était pas en droit de lui faire de promesses alors qu'il était soupçonné d'un crime.

Le temps lui était désormais compté. Il allait devoir jouer contre la montre.

Colin scruta son adorable visage, mais fut incapable de deviner ses pensées.

— Amelia ?

Elle laissa aller sa joue contre sa cuisse.

— N'attendez pas que la vie corresponde à vos attentes pour saisir l'instant présent, murmura-t-elle. J'ai durement appris que les lendemains sont loin d'être sûrs.

Sa mélancolie le bouleversa. Il tendit les bras vers elle et laissa échapper un gémissement de plaisir quand elle le drapa de son corps nu. Au-delà du désir sexuel, le besoin de la garder près de lui le tenaillait.

L'aube pointait, mais ils étaient incapables l'un comme l'autre de se séparer.

Un coup frappé à la porte la réveilla. L'esprit embrumé de Maria peina d'abord à reconnaître l'endroit où elle se trouvait. Le souvenir de la journée précédente et de la longue nuit sans sommeil qui lui avait succédé resurgit alors dans son esprit. Elle se redressa, rabattit vivement les couvertures et se précipita vers la porte.

— Christopher ! s'écria-t-elle en se jetant dans les bras de son époux.

Il la souleva de terre en entrant dans la chambre.

— Comment m'avez-vous retrouvée si vite ? s'étonna-t-elle tandis que, du pied, il refermait la porte derrière lui.

— Je vous aurais rejointe plus vite encore si vous aviez passé la nuit chez une de mes connaissances plutôt que dans ce taudis ! Que diable faites-vous ici ?

— C'est Simon Quinn qui a insisté, se défendit-elle.

— Maudit soit-il, gronda Christopher avant de recouvrir sa bouche d'un baiser passionné. Petite garce contrariante, ajouta-t-il quand il la sentit s'alanguir entre ses bras, pourquoi vous ingéniez-vous à m'irriter de la sorte ?

— Je ne fais rien de tel ! protesta-t-elle.

Elle lui ôta son chapeau.

— Que je sois damné si ce n'est pas ce que vous faites.

Il la porta jusqu'au lit, l'y déposa et couva d'un œil ardent son corps seulement vêtu de sa chemise. Puis il se débarrassa de son manteau d'un mouvement d'épaules.

— Si vous n'aviez pas encouragé Amelia dans son caprice, dit-il, nous ne serions pas contraints de lui courir après et je n'aurais pas passé la nuit à me geler dans une voiture.

— Elle se serait alors lancée seule à sa poursuite, fit-elle remarquer en se glissant sous les couvertures.

Christopher ranima le feu, puis enleva son gilet et ses bottes avant de la rejoindre au lit.

— Comment avez-vous fait pour me retrouver si vite ? demanda-t-elle en se blottissant contre lui.

— Quand Sam est venu m'apprendre ce qui s'était passé, il a mentionné Quinn. J'ai lancé des hommes à sa recherche et lorsqu'ils ont découvert l'endroit où il logeait, ils ont trouvé son valet occupé à boucler ses malles. Il m'a suffi de le suivre.

— Comment cela est-il possible ? s'étonna Maria. Nous ne savions pas que nous ferions halte ici avant de passer devant cette auberge.

— Quinn le savait sans doute. Son valet et la femme de chambre de sa compagne française nous ont conduits tout droit ici. Et vous venez de me dire que c'est lui qui a insisté pour y passer la nuit.

— Oui, afin de rester aux abords de la route.

Pourtant, à bien y réfléchir, il y avait quelque chose de bizarre. Simon avait tenu à ce qu'ils s'arrêtent dans la première auberge à la sortie de Reading. Et quand elle avait critiqué la qualité de l'établissement, il s'était plaint de son postérieur endolori et s'était déclaré mort de faim.

— Je ne comprends pas, murmura-t-elle. Notre rencontre était purement fortuite, j'en suis absolument certaine. Et quand bien même je me tromperais sur ce point, Simon ne pouvait pas deviner qu'Amelia s'enfuirait comme elle l'a fait.

— Il est possible, en revanche, qu'il ait su après qui elle courait et vers quel endroit se dirigeait cette personne...

Christopher laissa sa phrase en suspens, lui permettant de tirer ses propres conclusions.

— Il m'a dit qu'il était sur le point de partir en vacances, et pourtant quand vos hommes sont allés chez lui, ses effets n'étaient pas encore bouclés. Pourquoi ce mensonge ? Et pourquoi prétendre vouloir m'aider s'il avait lui-même des raisons de suivre cet homme ?

— Nous lui poserons toutes ces questions d'ici à quelques heures.

— D'ici à quelques heures ?

Il bâilla et l'attira contre lui.

— J'ai fait surveiller sa chambre. Et il est encore tôt. J'ai également lancé des cavaliers en éclaireurs sur la piste de l'homme masqué. Rien ne presse, par conséquent, et si je ne prends pas quelque repos à présent, je ne serai plus bon à rien le restant de la journée. De plus, vous ne paraissez guère reposée, vous non plus.

Maria se blottit entre les bras de son époux avec une vague réticence, car elle avait pour habitude d'agir promptement.

— Je ne dors pas bien quand je suis loin de vous, confessa-t-elle.

Il l'enlaça plus étroitement et déposa un baiser sur son front.

— Il me plaît de vous l'entendre dire.

— C'est sans doute que je me suis accoutumée à vos ronflements.

— Je ne ronfle pas ! s'insurgea-t-il en redressant la tête.

— Comment pourriez-vous le savoir ? Vous dormez profondément quand cela se produit.

— Quelqu'un m'en aurait fait la remarque auparavant, ergota-t-il.

— Peut-être épuisiez-vous les personnes auxquelles vous faites allusion au point de les abrutir de sommeil.

Il gronda, la fit basculer sur le dos et s'allongea au-dessus d'elle. Personne ne s'avisait de mettre en doute la parole du redoutable pirate, excepté Maria. Attiser sa colère constituait une délicieuse tentation à laquelle elle était incapable de résister, car plus elle l'agaçait, plus son intérêt se concentrait sur les plaisirs de la chair.

— Si c'est l'épuisement que vous recherchez, madame, répliqua-t-il d'un ton mordant tout en dégrafant son pantalon, je suis plus que disposé à vous donner satisfaction.

— À l'instant, vous vous disiez seulement disposé à prendre du repos...

Il souleva sa chemise et plaqua la main sur l'entrejambe de Maria. Elle était prête à l'accueillir. Brûlante et moite de désir. Quand elle gémit sous ses caresses, il eut un sourire plein d'arrogance et se plaça entre ses jambes.

— Cela vous semble-t-il le compliment d'un homme disposé au repos ? s'enquit-il en la pénétrant.

— Oh, Christopher, soupira-t-elle, submergée par une onde de chaleur délicieuse.

Après six ans de mariage, l'ardeur qu'il lui inspirait était aussi puissante qu'au premier jour.

— Je vous aime tant... ajouta-t-elle. Faites en sorte de ne pas vous endormir avant de m'avoir fait jouir.

— Vous allez payer cela très cher, promit-il d'une voix suave.

Il se révéla fidèle à sa parole. Et ce fut merveilleux.

Colin rinçait la lame de son rasoir quand un bruit retint son attention. Il se figea et tendit l'oreille, bandant déjà ses muscles en vue d'une éventuelle confrontation.

Amelia avait regagné sa chambre depuis un moment déjà, mais il doutait qu'elle se fût endormie. Elle était trop curieuse et impatiente de nature. Telle qu'il la connaissait, elle devait plutôt arpenter sa chambre en jetant des coups d'œil à la pendule, comptant les minutes qui la séparaient de l'instant où il lui révélerait enfin son identité.

Là. Le bruit venait à nouveau de se faire entendre. Quelqu'un grattait discrètement à la porte.

Il posa son rasoir sur la table de toilette et attrapa un linge. Il était encore en train d'essuyer son visage lorsque son valet ouvrit la porte. Jacques entra, arborant une expression sinistre.

— Miss Benbridge a été découverte, *mon ami**.

— Par qui ? demanda Colin en se figeant.

— Des cavaliers, ce matin. Ils ont parlé avec le géant qui l'accompagne et sont repartis d'où ils venaient.

Colin laissa fuser un soupir et hocha la tête.

— As-tu fait en sorte qu'on arrange le cabinet particulier comme je te l'ai demandé ?

— *Mais oui**.

— Merci. Je descendrai dans un instant.

Colin se hâta d'achever sa toilette. Il avait promis une explication à Amelia et avait l'intention de la lui donner sans être interrompu.

Il adressa un signe de tête à son valet et lui présenta son dos afin d'enfiler le manteau qu'il avait choisi ce matin-là – un habit splendide dont les couleurs chatoyantes rappelaient le plumage du paon. L'ensemble finement brodé, également composé d'un pantalon et un gilet rehaussé de fils d'argent, proclamait haut et fort qu'il avait coûté une petite fortune. Le Colin Mitchell dont Amelia avait conservé le tendre souvenir n'aurait jamais pu s'offrir un tel luxe, et le nouveau Colin souhaitait ainsi faire étalage de son ascension dans le monde. Son rêve de devenir un homme capable de l'entretenir était devenu réalité, et il tenait à ce qu'elle le sache sitôt qu'elle le verrait.

Il quitta sa chambre pour gagner la salle de l'auberge, vêtu comme un prince et habité d'une belle assurance. Le géant qui accompagnait Amelia était assis dos au mur et promenait sur la salle un œil suspicieux. Quand Colin se dirigea vers lui, son regard s'aiguïsa davantage.

— Bonjour, le salua Colin en s'arrêtant devant sa table.

— 'Jour, grommela le géant.

— Je suis le comte Montoya.

— J'avais déjà compris.

— Je dois m'entretenir avec miss Benbridge. Auriez-vous l'amabilité de m'en donner l'occasion ?

Tim pinça les lèvres et cala son dos contre le mur.

— Qu'est-ce que vous comptez faire, au juste ?

— J'ai réservé le cabinet particulier. La porte demeurera entrouverte, mais je vous saurais gré de ne pas nous interrompre.

L'homme se leva. Il ne dépassait Colin que d'une courte tête.

— Cela nous convient – à ma lame ainsi qu'à moi.

Colin hocha la tête et s'écarta, mais alors que le géant s'apprêtait à passer devant lui, il l'arrêta, tendant la main vers lui.

— Je vous serais reconnaissant de lui remettre ceci.

L'homme acquiesça après une brève hésitation.

Colin attendit que le gardien d'Amelia ait gravi l'escalier pour se diriger vers le cabinet particulier, se préparant mentalement à l'entrevue la plus difficile qu'il ait connue de toute sa vie.

Dès qu'il vit apparaître Maria dans la salle de l'auberge, Simon comprit qu'il était dans la mouise. Elle avait l'allure rayonnante d'une femme qui vient d'être honorée, et si cela n'avait pas suffi à signaler la fin de son mensonge, son changement de toilette l'aurait fait. Il en eut la confirmation définitive quand Christopher St. John se montra derrière elle.

— Quelle adorable manière de commencer la journée, déclara Lysette d'un ton amusé.

Simon détestait cette façon qu'elle avait de se réjouir face aux ennuis des autres, mais après son étrange comportement de la nuit, il en éprouva un relatif soulagement : elle redevenait elle-même.

Il se leva avec un soupir résigné.

— Bonjour, dit-il en s'inclinant devant le couple éblouissant que formaient Maria et St. John.

— Quinn, répondit le pirate.

— Simon, murmura Maria.

Elle prit place sur la chaise que son mari lui présentait et joignit les mains sur la table.

— Tu connais l'identité de l'homme qui dissimule son visage derrière un masque, déclara-t-elle de but en blanc. Qui est-il ?

— C'est le comte Reynaldo Montoya, répliqua Simon en se rasseyant. Il s'est trouvé à mon service durant plusieurs années.

— Mais il ne s'y trouve plus, devina le pirate. Pourquoi ?

Simon résuma pour eux l'affaire Cartland.

— Mon Dieu, souffla Maria, les yeux agrandis d'horreur. Quand Amelia m'a confié que cet homme était en danger, je n'ai pas imaginé qu'il pût courir un aussi grand péril. Pourquoi ne m'avoir rien dit ? Et pourquoi m'avoir menti ?

— L'affaire est compliquée, Maria, répondit-il, honteux d'avoir trahi une confiance qu'elle n'accordait que rarement. Je ne puis divulguer les secrets de Montoya. Il m'a sauvé la vie à de nombreuses reprises et mon silence lui est acquis.

— Que fais-tu donc de ma sœur ? s'exclama-t-elle. Tu connais l'importance qu'elle a pour moi. Tu savais qu'elle était en danger et tu ne m'as pas même prévenue... Je nous croyais plus proches que cela, conclut-elle d'une voix brisée.

St. John prit la main de sa femme et la serra dans la sienne. Ce geste de réconfort peina Simon. Maria était, entre toutes les femmes, celle qui lui était la plus chère.

— Je voulais t'aider à la retrouver et te confier sa sécurité, tandis que Montoya et moi nous chargerions de régler l'affaire Cartland.

Maria plissa les yeux, furieuse. Sa colère tranchait avec la fraîcheur juvénile de sa robe à fleurs.

— Tu aurais dû tout me dire, Simon. Si j'avais su cela, j'aurais envisagé la situation tout à fait autrement.

— Oui, acquiesça-t-il. Tu aurais lancé des dizaines d'hommes à ses trousses, ce qui aurait aussitôt alerté Cartland et fait courir à Amelia un plus grand danger encore.

— Tu n'en sais rien ! tonna-t-elle.

— Je le connais. Il a travaillé pour moi. Je sais de quoi il est capable. Il n'a pas son pareil pour retrouver quelqu'un. Une armée de valets battant la campagne attirerait l'attention d'un simple d'esprit, et Cartland est loin de l'être !

— Quel est votre rôle dans cette affaire, mademoiselle Rousseau ? intervint le pirate, coupant court à la dispute qui menaçait d'exploser entre Simon et Maria.

— Je suis le juge, répliqua-t-elle, sa main formant une arabesque évasive.

— Et le bourreau, au besoin, grommela Simon.

— Fascinant, commenta St. John en haussant les sourcils.

Maria s'écarta de la table et se leva. Simon et St. John l'imitèrent.

— J'ai perdu assez de temps ici, déclara-t-elle sèchement. Je dois retrouver Amelia.

— Permets-moi de t'accompagner, implora Simon. Je peux t'aider.

— Tu l'as déjà bien assez fait, je te remercie !

— Lysette a aperçu trois cavaliers qui cherchaient quelqu'un cette nuit, leur apprit-il d'un ton grave, quêtant du regard le soutien de St. John. Vous allez avoir besoin de toute l'aide que vous pourrez trouver. Il vous revient de veiller à la sécurité d'Amelia, mais c'est à moi qu'il revient de me charger de Montoya et de Cartland.

— Ainsi qu'à moi, souligna Lysette. Je ne comprends pas pourquoi nous ne contactons pas l'homme pour qui vous travaillez. Il pourrait nous apporter une aide aussi sûre que précieuse.

— Le réseau de St. John est certainement plus vaste, argua Simon. Et plus prompt à passer à l'action.

— Maria, dit St. John en plaçant la main au creux des reins de sa femme, Quinn sait à quoi ressemblent ces deux hommes, alors que nous l'ignorons. Nous serions

aveugles sans lui.

— Pourquoi Montoya porte-t-il un masque ? questionna Maria en reportant son attention sur Simon.

S'appliquant à conserver une expression impassible, l'Irlandais lui fournit l'excuse que lui avait donnée Colin.

— Il l'a d'abord porté pour le bal masqué. Par la suite, il l'a conservé pour éviter que miss Benbridge ne le reconnaisse. Par souci de sa réputation. L'inclination qu'il a pour elle est sincère.

Maria éleva la main pour l'empêcher d'ajouter quoi que ce soit.

— Une autre complication risque de surgir, avertit St. John en se tournant vers Simon. Lord Ware ne devrait guère tarder à nous rejoindre...

— Vous plaisantez ! s'exclama Maria.

— Qui est lord Ware ? s'enquit Lysette.

— Sacredieu, marmonna Simon. Un pair de la Couronne victime d'une blessure d'amour-propre est bien la dernière chose dont nous ayons besoin !

— Je lui ai indiqué où j'allais, expliqua St. John. Je suis délibérément resté vague, mais il risque de se révéler plus tenace que bien d'autres dans sa position.

— Raison de plus pour nous hâter, soupira amèrement Maria.

— J'ai renvoyé notre voiture de ville à Londres, dit le pirate. Pietro s'occupe de charger la berline alors même que nous parlons. Nous devrions être en mesure de devancer Ware.

Simon ne disposait malheureusement que de sa voiture de ville, et son postérieur endolori devrait en prendre son parti...

Alors que la petite troupe se mettait en route, le soleil commença à briller de tous ses feux.

Amelia se précipita pour ouvrir quand on frappa à sa porte.

— Tim ! s'écria-t-elle, déconfite à la vue de son visiteur.

Elle allait sans doute devoir lui fournir des explications au sujet de Montoya et du mensonge qu'elle lui avait fait la veille.

À peine eut-il jeté un coup d'œil à sa chevelure défaite et à sa toilette mal ajustée qu'il laissa fuser un juron dont la grossièreté la fit grimacer.

— Vous m'avez menti, hier soir ! l'accusa-t-il en l'écartant pour entrer dans la chambre.

Amelia battit des cils. Comment pouvait-il en être aussi sûr ?

Elle découvrit alors ce qu'il tenait à la main, et la question lui parut soudain dépourvue d'importance.

— Montrez-moi cela, dit-elle, le cœur battant.

Tim tenait à la main le masque de Montoya. Comment ? Pourquoi ?

Le géant fit peser sur elle son regard courroucé, puis lui tendit le masque ainsi que le message qui l'accompagnait.

Mon amour,

Voici mon masque. La prochaine fois que nous nous verrons, mon visage sera nu.

*Votre serviteur,
M.*

Amelia réalisa subitement que Montoya avait très bien pu s'enfuir dès qu'elle avait quitté sa chambre et chancela à cette idée.

— Mon Dieu, souffla-t-elle, serrant le masque contre son cœur. Est-il parti ?

— Il vous attend en bas.

— Je dois le rejoindre ! s'écria-t-elle en s'élançant vers le lit, sur lequel l'attendaient son corset et ses jupons.

Montoya n'avait pas eu le temps de la rhabiller entièrement, pressé par la crainte qu'on la découvrit dans sa chambre. Amelia avait espéré demander l'aide d'une femme de chambre, mais ce serait à Tim que reviendrait le privilège de s'acquitter de cette tâche.

— Vous devriez attendre que St. John arrive, dit-il. Il doit être en route, à présent.

Amelia s'immobilisa. La présence de sa sœur et de son beau-frère ne ferait qu'ajouter à sa confusion.

— Non, souffla-t-elle. Je dois lui parler seule.

— Vous avez déjà été seule avec lui ! aboya-t-il, désignant d'un regard accusateur le lit intact. St. John va réclamer ma tête pour cela !

— Vous ne comprenez pas. Je n'ai pas encore vu le visage de Montoya. Vous ne pouvez pas me demander d'affronter une telle révélation en présence de témoins irrités, expliqua-t-elle, tendant vers lui une main tremblante.

Il la contempla un long moment et serra les poings.

— Quand il est venu me trouver directement tout à l'heure, j'ai admiré son courage. Mais maintenant, j'ai envie de l'étriper. *Il n'aurait pas dû vous toucher !*

— C'est moi qui ai insisté, avoua-t-elle, les larmes aux yeux. Je l'ai poussé à bout, ne me souciant que de mes désirs.

Tout comme son père l'aurait fait – maudit soit-il ! Et maudit soit le sang qu'il lui avait transmis ! Tout n'était plus que chaos autour d'elle, parce qu'elle ne pensait jamais qu'à elle-même.

— Ne pleurez pas ! s'alarma Tim.

Et voilà. S'il était mal à l'aise, c'était encore sa faute. Elle devait arranger la situation. En commençant par Montoya, puisqu'il était la figure centrale de cette course vers la folie.

— Je dois aller le retrouver avant qu'ils n'arrivent, décida-t-elle, se débarrassant d'un mouvement d'épaules de sa robe dégrafée pour enfiler son corset. J'ai besoin de votre aide, précisa-t-elle en lui présentant son dos.

Tim marmonna des propos indistincts en se rapprochant d'elle et, apercevant du coin de l'œil son masque de colère, Amelia s'estima heureuse de ne pas les avoir entendus.

— Je crois que je vais épouser Sarah et chercher un autre travail, maugréa-t-il, serrant si fort les lacets de son corset qu'il lui coupa le souffle. Je suis trop vieux pour tout cela.

Incapable de parler, Amelia battit désespérément l'air de ses bras. Il la regarda en fronçant les sourcils, puis finit par comprendre qu'elle était sur le point de défaillir. Il grommela une excuse et desserra les lacets.

— Vous pouvez être fière de vous, cracha-t-il. Par votre faute, me voilà contraint de quitter St. John !

Amelia enfila ses jupons. Une fois que Tim les lui eut attachés, elle ramassa la robe qui s'étalait à ses pieds et en enfila les manches. Les gros doigts de Tim peinèrent à faire passer les minuscules boutons dans leurs boutonnières.

— Tim, je vous adore, assura-t-elle en lui jetant un regard par-dessus son épaule. Je ne sais pas si je vous l'ai déjà dit, mais c'est la vérité. Vous êtes un homme bon.

Le rouge qui empourpra les joues du géant révéla le degré de son embarras.

— Il a intérêt à vous épouser, si c'est ce que vous voulez, gronda-t-il. Sinon, je le passerai par le fil de mon épée et le viderai comme un vulgaire poisson.

C'était une offre de paix qu'il lui faisait là, et Amelia ne fut que trop heureuse de l'accepter.

— Si les choses en venaient là, je vous y aiderais avec joie.

Tim ricana.

— Ce Montoya n'a pas idée du pétrin dans lequel il s'est fourré avec vous, miss.

— Pourvu que nous parvenions à le garder assez longtemps en vie pour le lui faire savoir, répondit-elle, gagnée par l'impatience.

Sitôt que Tim lui annonça qu'il avait terminé, elle enfila ses bas et ses souliers, puis se précipita vers la porte. Alors qu'elle descendait l'escalier, affichant un port de tête très digne, le souffle vint à lui manquer et elle fut victime d'un léger vertige.

L'instant qu'elle s'apprêtait à vivre allait changer à tout jamais le cours de sa destinée – elle le sentait au plus profond d'elle-même. Le présage fut si fort qu'elle eut presque envie de prendre la fuite, mais ne put s'y résoudre. Le besoin qu'elle avait de revoir Montoya était d'une profondeur et d'une violence qu'elle avait cru ne plus jamais ressentir depuis la mort de Colin. Une moitié de son cœur hurlait en silence à la trahison de son premier amour. Mais l'autre moitié, plus expérimentée et avisée, comprenait que l'affection qu'elle avait pour l'un ne remettait pas en question celle qu'elle avait pour l'autre.

Sa main tremblait quand elle la tendit vers la porte du cabinet particulier. Il y avait de quoi être nerveuse. Elle allait se retrouver face à celui qui l'avait vue et caressée comme aucun homme ne l'avait jamais fait. Et l'idée de découvrir enfin son visage ne faisait qu'accroître ses inquiétudes.

Amelia prit une profonde inspiration et frappa.

— Entrez.

Avant de perdre courage, elle ouvrit la porte et entra dans la pièce, affectant du mieux possible un pas assuré. Elle s'immobilisa une fois le seuil franchi et balaya la pièce du regard – le feu qui crépitait dans l'âtre, la grande table ronde recouverte d'une nappe, les murs garnis de toiles représentant des scènes champêtres.

Il se tenait face à la fenêtre, les mains jointes dans le dos, ses larges épaules drapées d'un manteau d'une couleur exquise, ses cheveux noirs et soyeux retenus par un catogan, s'arrêtant entre les omoplates.

La vision d'un habit aussi somptueux dans ce décor simple et rustique était presque éblouissante. Il se tourna alors vers elle, et Amelia se pétrifia sur place.

Ce n'est pas lui, se dit-elle, gagnée par un sentiment voisin de la panique. *Ce n'est pas vrai...*

Son cœur cessa de battre, son souffle se bloqua dans ses poumons et ses pensées se figèrent comme si on lui avait donné un coup sur la tête.

Colin.

Comment était-ce possible... ?

Ses genoux flanchèrent et elle chercha à l'aveuglette le soutien d'un fauteuil voisin, mais le manqua. Elle s'affaissa sur le tapis, et un long soupir emplit l'air chargé de tension lorsque son instinct de survie reprit le dessus, la forçant à respirer.

— Amelia ! s'écria-t-il en s'élançant vers elle.

Elle tendit la main.

— Ne m’approchez pas ! parvint-elle à articuler malgré sa gorge nouée.

Le Colin Mitchell qu’elle avait connu et aimé était mort.

« Dans ce cas, questionna une petite voix insidieuse dans son esprit, comment se fait-il qu’il se trouve en face de toi ? »

Ce ne peut être lui... Ce ne peut être lui...

Elle faisait inlassablement tourner cette litanie dans sa tête, incapable de supporter l’idée de tant d’années de séparation, de la vie qu’il avait dû mener durant ces jours et ces nuits, des sourires et des éclats de rire qui avaient dû être les siens...

Sans elle.

La trahison était si totale qu’elle ne pouvait en croire Colin coupable. Pourtant, tandis qu’elle dévisageait l’homme dangereusement beau qui se tenait devant elle, son cœur se chargea de lui murmurer l’insoutenable vérité.

« Je pourrais le reconnaître n’importe où, lui assura-t-il. C’est celui que j’aime. »

Comment avait-elle pu passer à côté d’une telle évidence ?

Parce qu’il était mort, songea-t-elle. Parce que j’étais plongée dans un long et profond deuil.

Le visage si caractéristique de Colin le Gitan ne laissait planer aucun doute sur son identité. Certes, il paraissait plus âgé et ses traits s’étaient affermis, mais elle distinguait clairement, au-delà de ce nouveau masque que le temps avait imprimé sur son visage, celui du garçon qu’elle avait tant aimé. Son regard, cependant, était celui de Montoya. Le regard connaisseur d’un amant.

Celui dont elle avait partagé la couche n’était autre que Colin...

Un sanglot lui échappa et elle plaqua la main sur sa bouche.

— Amelia.

Il prononça son nom d’un ton si douloureux que ses sanglots redoublèrent. En même temps que son masque, il avait abandonné l’accent étranger qu’il avait feint jusqu’alors. Sa véritable voix, quoiqu’un peu plus grave, était bien celle de Colin.

Elle détourna les yeux, incapable de supporter sa vue.

— N’as-tu rien à dire ? demanda-t-il d’une voix blanche. Nulle question à poser ? Aucune insulte à me lancer ?

Parmi les milliers de mots qui se bousculaient sur ses lèvres, l’envie de lui dire qu’elle l’aimait figurait en première place, mais elle les retint tous, refusant de mettre sa souffrance à nu devant lui.

Elle concentra son regard sur un petit tableau accroché au mur qui représentait un lac. Sa lèvre inférieure se mit à trembler et elle y planta les dents afin d’éviter que ce mouvement involontaire ne la trahisse.

— Mon corps s'est trouvé à l'intérieur de toi, dit-il d'une voix rauque. Mon cœur bat dans ta poitrine. Ne peux-tu au moins me regarder, même si tu ne veux pas me parler ?

Elle ne put lui offrir en guise de réponse que le flot des larmes qui roulaient sur ses joues.

Il lâcha un juron et s'avança.

— Non ! s'écria-t-elle aussitôt, lui interdisant d'approcher.

Colin serra les dents, et Amelia fut envahie d'un trouble indicible en voyant se contracter le muscle de sa mâchoire. Car, au-delà de l'apparence civilisée de Montoya, c'était le visage de son amour d'enfance qu'elle venait de percevoir.

Ni tout à fait le même, ni tout à fait un autre...

Plus grand, plus fort, plus énergique. Sa fulgurante beauté rehaussée par un charme viril avec lequel bien peu d'hommes auraient pu rivaliser.

Elle avait tant rêvé du jour où ils se marieraient et où il lui appartiendrait... Mais ce rêve était mort en même temps que lui.

— J'en rêve encore, murmura-t-il en réponse aux paroles qu'elle n'avait pas eu conscience de prononcer à voix haute.

— Tu m'as laissé croire que tu étais mort, souffla-t-elle, incapable de concilier le Colin dont elle se souvenait avec l'homme magnifiquement vêtu qui se tenait devant elle.

— Je n'avais pas le choix.

— Tu aurais pu venir me trouver quand tu voulais, au lieu de quoi tu as fait le mort pendant des années !

— Je suis revenu dès que j'ai pu.

— En te faisant passer pour un autre ! s'écria-t-elle. Et en jouant un jeu cruel avec mes sentiments, m'incitant à m'éprendre d'un homme qui n'existe pas !

— J'existe ! affirma-t-il, se redressant de toute sa hauteur et relevant le menton. Je n'ai pas joué de rôle avec toi. Chaque mot qui a franchi les lèvres de Montoya, chaque caresse dont il t'a gratifiée venait du fond de *mon* cœur. Lui et moi ne formons qu'une seule et même personne. Et nous sommes tous deux follement épris de toi.

— Tu as pris un accent d'emprunt, rétorqua-t-elle, et tu m'as laissé croire que tu étais défiguré.

— J'ai feint cet accent pour éviter que tu ne devines la vérité avant que je me sente en mesure de la révéler, c'est vrai. Quant au reste, il ne s'est agi que d'une création de ton imagination et je n'y suis pour rien !

— Ne t'avise pas de me blâmer pour cette mascarade ! répliqua Amelia en se relevant. Tu n'as pas hésité à me laisser porter ton deuil. As-tu seulement conscience de ce que j'ai souffert pendant toutes ces années ? De ce que j'ai souffert ces derniers jours, à l'idée de trahir Colin alors que je tombais amoureuse de Montoya ?

Les traits de Colin s'assombrirent, et Amelia détesta la satisfaction perverse que cela fit naître en elle.

— Ton cœur n'a jamais été trompé, assura-t-il d'une voix éraillée. Il a toujours su à quoi s'en tenir.

— Non, tu...

— Si ! l'interrompit-il, dardant sur elle un regard brûlant. Te souviens-tu quel nom tu criais au plus fort du plaisir ? As-tu oublié le nom qui a franchi tes lèvres quand j'étais au plus profond de toi ?

Amelia déglutit douloureusement tandis qu'elle repassait en esprit la myriade de sensations qui avaient assailli son corps. Le souvenir de la cicatrice qu'il avait à l'épaule lui revint, en même temps que l'étrange sensation qu'elle avait ressentie en la caressant.

— Je n'étais plus moi-même, par ta faute ! se défendit-elle.

— J'ai eu envie de tout te dire, Amelia. J'ai essayé.

— Tu aurais pu le faire, après. Je t'ai presque supplié !

— Il n'était pas question que nous ayons cette discussion alors que nous venions de faire l'amour ! s'insurgea-t-il. Cette nuit était la réalisation de tous mes rêves. Rien n'aurait pu m'inciter à briser un instant aussi parfait.

— Il *est* brisé, que tu le veuilles ou non ! hurla-t-elle, tremblant de tous ses membres. J'ai perdu deux amours, par ta faute. Le Colin que j'aimais est mort, et Montoya n'était qu'un mensonge !

— Montoya n'est pas un mensonge ! rétorqua-t-il en s'élançant vers elle.

Anticipant son geste, Amelia saisit le dossier d'une chaise et la plaça entre eux. Colin ne se laissa pas si aisément arrêter dans son élan et la contourna.

Elle pivota pour s'enfuir, mais il la rattrapa et le contact de ses bras autour de son corps la bouleversa.

Amelia s'immobilisa, dévastée.

— Je t'aime, murmura-t-il contre sa tempe. Je t'aime, Amelia.

Elle avait si longtemps rêvé d'entendre ces mots franchir les lèvres de Colin...

Mais ils arrivaient trop tard.

Maria prit son chapeau et ses gants tandis que la berline s'engageait dans la cour de l'auberge signalée par les hommes de St. John.

— Il est rare de vous voir manifester autant d'impatience, murmura Christopher, ses paupières à demi baissées conférant à ses traits un aspect trompeusement somnolent.

Mais Maria le connaissait trop bien pour se laisser prendre à ce masque.

— Je suis soulagée que nous l'ayons retrouvée et qu'elle ait conservé assez de bon sens pour garder Tim auprès d'elle. Malheureusement, rien n'est encore réglé en ce qui concerne Montoya et Ware, soupira-t-elle. Mes jeunes années n'auront certes pas été de tout repos, mais je suis heureuse d'avoir été trop occupée pour m'autoriser ce genre de frasques.

— Vous m'attendiez, ma chère, ronronna Christopher, saisissant sa main avant qu'elle n'enfile son gant pour y déposer un baiser.

— L'attente était méritée, assura-t-elle en effleurant sa joue d'une caresse.

La voiture s'immobilisa, et Christopher descendit.

— Je m'étonne que Tim ne soit pas venu nous accueillir, dit-elle, plaçant sa main sur celle qu'il lui offrait.

— Je m'en étonne tout autant, acquiesça-t-il avant de se tourner vers le cocher. Pietro, tu déchargeras la malle de miss Benbridge après t'être occupé des chevaux.

Pietro hocha la tête et prit la direction des écuries avec l'attelage.

— Vous pensez à tout, le complimenta Maria en glissant son bras autour du sien.

— Non, je ne pense qu'à vous, rectifia-t-il en la couvant de ce regard de braise qui avait su pulvériser toutes ses défenses par le passé.

Ils attendirent que Simon et Mlle Rousseau les rejoignent, puis pénétrèrent dans l'auberge.

— Je vais me renseigner au sujet de Tim, déclara Christopher.

Il se dirigea vers l'aubergiste. Un instant plus tard, il fit signe à un des valets qui se tenaient auprès de Maria de le rejoindre, et les deux hommes suivirent le tenancier hors de la salle.

— Que se passe-t-il ? demanda Mlle Rousseau.

— Commandons à manger, dit Simon. Je suis à demi mort de faim.

— Vous êtes perpétuellement à demi mort de faim, marmonna-t-elle.

— Vous supporter requiert beaucoup d'énergie, mademoiselle, répliqua-t-il.

Le duo querelleur s'éloigna, abandonnant Maria et son valet. Elle eut un froncement de sourcils lorsqu'elle vit Christopher reparaître, suivi de Tim, qui présentait un visage fermé.

— Où est Amelia ? s'enquit-elle aussitôt.

— Il semblerait que son admirateur fantôme se soit décidé à se dépouiller de son masque, modula Christopher d'un ton ironique.

— Oh, souffla Maria en se tournant vers Tim qui paraissait à la fois peiné et furieux. Que se passe-t-il, au juste ?

— Ils sont en train de parler dans le cabinet particulier, expliqua Christopher, dont la porte est restée entrouverte pour sauvegarder les convenances. D'après ce que Tim a entendu, les choses se présentent assez mal pour ce monsieur.

— Pourquoi cela ?

— Quand il m'a approché, déclara Tim d'une voix rauque, j'ai eu le sentiment de l'avoir déjà rencontré, mais je n'ai pas pu resituer son visage. C'est un peu plus tard que ça m'est revenu...

— Quoi donc ? demanda-t-elle, son regard passant alternativement de Tim à Christopher. Qui est-il ? Quelqu'un que nous connaissons ?

— Vous souvenez-vous des portraits que j'avais dessinés pour vous, à Brighton ?

Tim faisait allusion à l'époque où, à la suite d'une tentative avortée pour récupérer Amelia, il avait fait appel à son excellente mémoire ainsi qu'à son talent d'artiste pour réaliser le portrait des domestiques qui veillaient sur elle.

Maria, qui se souvenait d'avoir été fortement impressionnée par l'exceptionnelle qualité de son trait, acquiesça.

— L'homme avec lequel elle s'entretient est l'un d'eux.

Maria fronça les sourcils et tâcha de se souvenir de tous les dessins. Il y en avait un de Pietro, un autre d'une gouvernante, et un autre encore d'un jeune palefrenier...

— Ce n'est pas possible, dit-elle en secouant la tête. Ce jeune homme était Colin, et il a trouvé la mort en tentant de sauver Amelia.

— N'était-ce pas le neveu de Pietro ? intervint Christopher. S'il y a le moindre doute au sujet de l'identité de cet homme, Pietro sera en mesure de le dissiper.

— Malédiction, souffla Maria.

Elle pivota sur ses talons, chercha Simon du regard, le découvrit assis à une table et marcha droit sur lui.

Quand celui-ci la vit approcher, ses yeux bleus étincelèrent de plaisir... avant de se plisser de méfiance, le sourire qui incurvait ses lèvres sensuelles cédant la place à un pli résigné. Maria comprit alors que Tim avait dit vrai, et son cœur se serra à l'idée du tourment que devait vivre Amelia.

— Dis-moi toute la vérité, exigea-t-elle d'un ton sans réplique.

Simon hocha la tête et tira la chaise libre entre lui et Mlle Rousseau.

— Assieds-toi, dans ce cas, répondit-il d'un ton las. Cela risque de prendre un certain temps.

— Lâche-moi, Colin.

Amelia ne retint un sanglot que par la force de sa volonté. Sentir son grand corps pressé passionnément contre elle l'apaisait et l'irritait tout à la fois. Elle avait les nerfs à vif, et ses émotions oscillaient entre la joie la plus pure et un sentiment d'abandon, dangereusement proche de celui que la négligence de son père lui avait inspiré.

— Je ne peux pas, répliqua-t-il d'une voix rauque, plaquant sa joue brûlante contre la sienne. J'ai trop peur que tu ne me quittes si je te lâche.

— Je désire te quitter, murmura-t-elle. Comme tu m'as abandonnée.

— C'était le seul choix dont je disposais pour espérer te faire mienne. Ne peux-tu donc pas voir cela ? ajouta-t-il d'un ton suppliant. Si je n'étais pas parti faire fortune, je n'aurais jamais pu t'avoir, et j'étais incapable de supporter cela, Amelia. J'étais prêt à tout pour y parvenir, y compris renoncer à toi pour un temps.

Elle chercha à se dégager de ses bras. L'odeur de Colin réveillait en elle le souvenir de leur nuit de passion, et c'était pour elle une torture.

— Lâche-moi.

— Promets-moi de rester et d'écouter ce que j'ai à dire.

Amelia hocha la tête, sachant qu'elle n'avait pas le choix et qu'il leur faudrait bien trouver le moyen de mettre un point final à cette affaire, avant de s'en retourner chacun à leur vie respective.

Elle lui fit face, le menton relevé, s'efforçant de conserver un visage impassible malgré les larmes qu'elle ne pouvait retenir. De son côté, Colin ne fit aucun effort pour dissimuler sa souffrance, qui déformait ses traits.

— J'aurais sans doute réagi autrement, dit-elle d'une voix blanche, si tu m'avais informée de ton désir de construire une autre vie, si tu avais fait de moi la complice de ton projet, plutôt que de me tenir à l'écart.

— Sois honnête, Amelia, répliqua-t-il en croisant les mains dans son dos comme pour s'empêcher de la toucher. Tu n'aurais jamais voulu me laisser partir, et si tu m'avais supplié de rester, je n'aurais pas eu la force de te résister.

— Qu'est-ce qui t'obligeait à partir ?

— Je n'avais que mes pauvres gages de domestique, et je voulais mettre le monde à tes pieds.

— J'aurais accepté n'importe quelle vie si tu étais resté auprès de moi pour la partager !

— Crois-tu sincèrement que tu aurais supporté de trembler de froid la nuit parce que nous n'aurions pas eu de quoi nous chauffer ? De te lever chaque jour avant l'aube pour travailler jusqu'à la nuit ?

— Tu m'aurais réchauffée, comme tu l'as fait cette nuit, rétorqua-t-elle. Chaque jour m'aurait davantage rapprochée de toi, et j'aurais pu endurer n'importe quoi si j'avais su que je te retrouverais le soir venu.

— Tu mérites mieux que cela !

Amelia tapa du pied.

— Ce n'était pas à toi de décider si j'étais ou non capable de mener une telle vie ! Si j'étais assez forte !

— Je n'ai jamais douté que tu sois capable d'accomplir un tel effort pour moi, objecta-t-il, le corps vibrant d'une intensité qui rappela furieusement à Amelia le Colin d'antan. C'est de *ma* force que j'ai douté, de *ma* capacité à mener une telle vie !

— Tu n'as même pas essayé !

— Je n'ai pas pu m'y résoudre, répondit-il d'un ton plus calme. Comment aurais-je accepté de voir tes douces mains rougies et craquelées de gerçures ? De surprendre les larmes que tu n'aurais pas manqué de verser, gagnée par l'épuisement et la lassitude ?

— L'amour exige des sacrifices.

— Mais il n'exige pas qu'une seule des deux parties les assume tous ! Je n'aurais pas supporté que mon égoïsme t'oblige à mener une vie de malheur et de misère !

— Tu ne comprends pas, dit-elle, couvrant son cœur de sa main. Il m'aurait suffi d'être avec toi pour être heureuse.

— Et je me serais détesté.

— Je le vois bien, répliqua-t-elle, gagnée par une insondable mélancolie – comment avait-elle pu se tromper à ce point sur leur amour ? Si nous ne nous étions jamais rencontrés, la vie que tu avais t'aurait suffi, n'est-ce pas ?

— Amelia...

— Elle ne t'a mécontenté qu'à cause de moi et des espérances que tu as imaginé que j'avais.

— Non, ce n'est pas vrai.

— Si, répliqua-t-elle, la douleur de sa poitrine s'intensifiant au point qu'elle eut du mal à respirer. Je suis tellement navrée, murmura-t-elle. Je voudrais que nous ne nous soyons jamais rencontrés. Nous aurions pu être heureux, alors.

Il écarquilla les yeux.

— Ne dis jamais cela ! Jamais ! Je n'ai connu le bonheur que grâce à toi.

Amelia se sentit soudain très vieille et très lasse.

— Quitter ton pays et ta famille, traverser la Manche pour risquer ta vie au service de la Couronne... C'est cela que tu appelles le bonheur ? Tu as dû perdre l'esprit. Je n'ai jamais pensé que tu étais indigne de moi, et tu n'entretenais aucun sentiment d'infériorité avant de me connaître. Ce n'est pas de l'amour, cela, Colin. J'ignore ce dont il s'agit, mais je sais ce que ce n'est pas.

Inquiet du soudain changement d'attitude d'Amelia, Colin chercha le moyen d'empêcher que le contact ne se rompe entre eux. La nuit précédente, ils avaient été aussi proches que deux amants peuvent l'être, et ils étaient à présent aussi éloignés que des étrangers.

— Quels que soient les doutes que ma révélation t'inspire, ne déprécie pas les sentiments que j'ai pour toi. Je t'aime. Je t'ai aimée dès le premier instant où je t'ai vue et je n'ai jamais cessé depuis lors. Pas une seule seconde.

— Vraiment ? persifla Amelia en essuyant ses larmes d'une main si sûre que Colin se sentit gagné par l'angoisse. Que fais-tu donc des moments qui t'ont permis d'acquérir l'expertise dont tu as si brillamment fait étalage cette nuit ? M'aimais-tu aussi, alors ?

— Oui, maudite ! explosa-t-il en l'attirant à lui, pressant son corps ardent contre le sien. Même alors ! Ces choses-là sont de simples passe-temps pour un homme, rien de plus. Il nous faut répandre notre semence pour rester en bonne santé. Cela n'a rien à voir avec les sentiments.

— Tu t'es sans doute contenté d'assouvir tes besoins comme tu l'avais fait derrière cette vieille baraque, quand nous étions plus jeunes ? fit-elle en secouant la tête. Cette nuit, chacune de tes caresses... chacun de tes baisers... m'a incitée à me demander combien de femmes tu avais diverties pour acquérir une telle expérience.

Amelia s'était exprimée d'une voix aussi dénuée d'émotion que si elle ne ressentait rien pour lui.

— Jalouse ? répliqua-t-il, piqué par sa soudaine indifférence. Aurais-tu préféré que j'assouvisse avec toi mes plus bas instincts ? insista-t-il. Sans me soucier de toi le moins du monde, sans aucune affection ?

— Je suis jalouse, c'est vrai, mais je suis aussi très triste, répondit-elle, son beau regard se perdant dans le vide. Tu as eu une vie bien remplie loin de moi, Colin. Parfois,

tu t'es même senti heureux de ton sort. Tu n'aurais pas dû revenir. Contrairement à moi, ces femmes ne t'ont pas donné envie d'être quelqu'un que tu n'es pas.

— Je ne pense jamais à elles, promit-il en prenant son adorable visage entre ses mains. Jamais. Je n'ai pensé qu'à toi et à mon désir d'être avec toi. J'aurais voulu qu'elles soient toi. Cette souffrance ne s'estompait jamais. J'ai acquis de l'expérience, c'est vrai. Pour *toi* ! Parce que je voulais être tout pour toi et te satisfaire de toutes les façons possibles. Je voulais être tout ce dont tu as besoin, tout ce que tu désires.

— Je suis navrée pour toi. Cela me brise le cœur de savoir que je t'ai empêché d'être heureux.

Furieux de son impuissance et désarçonné par le tour qu'avait pris leur conversation, Colin l'immobilisa et s'empara fougueusement de sa bouche.

Il perçut, en l'embrassant, toute sa douleur et son chagrin, son amertume et sa colère, et avala tout cela en caressant sa langue de la sienne.

Les mains crispées sur ses poignets, Amelia gémit et trembla dans ses bras. Son corps ne pouvait résister à celui de Colin, pas même en cet instant. C'était une faiblesse qu'il répugnait à exploiter mais, à la guerre comme en amour, tous les moyens sont bons.

— Ma bouche t'appartient, gronda-t-il en faisant glisser ses lèvres humides sur celles d'Amelia. Je n'ai jamais échangé de baisers qu'avec toi. Seulement toi.

Il prit sa main et la posa sur son cœur.

— Sens-tu comme il bat ? Désespérément ? C'est à cause de toi. Tout, absolument tout ce que j'ai fait, je ne l'ai fait qu'en pensant à toi.

— Cesse... haleta-t-elle, ses seins effleurant ses bras au rythme de sa respiration.

— Et mes rêves, enchaîna-t-il, pressant sa tempe contre la sienne. Mes rêves n'ont jamais appartenu qu'à toi. Je n'aspire à devenir meilleur que pour être digne de toi.

— Et quand ce jour viendra-t-il, Colin ?

Il recula, fronçant les sourcils.

Elle poursuivit :

— Après toutes ces années, il a encore fallu que tu me tiennes à l'écart, jusqu'à ce que, hier soir, je te force la main, soupira-t-elle sur un mode si définitif qu'il en eut froid dans le dos. Je crois que nous avons chacun vu chez l'autre ce que nous avons envie de voir, mais le gouffre qui nous sépare est bien trop grand pour être comblé par de simples illusions.

Colin sentit son sang se figer dans ses veines, alors même qu'il serrait le corps d'Amelia contre lui.

— Que dis-tu ?

— Je dis que je suis fatiguée d'être tenue à l'écart jusqu'à ce qu'on s'avise enfin de mon existence. Toute ma vie s'est déroulée sous ce joug sinistre, et je refuse que cela continue.

— Amelia...

— Je dis que lorsque nous aurons quitté cette pièce, Colin, ce sera pour ne plus jamais nous revoir...

Un léger grattement sur la porte entrouverte attira l'attention de Simon, occupé à examiner des cartes marines étalées sur son bureau. Il leva la tête et adressa au majordome un regard interrogateur.

— Oui ?

— *Il y a un jeune homme à la porte qui demande à voir lady Winter, sir. Je lui ai dit qu'elle n'était pas là, mais il refuse de partir.*

Simon se redressa.

— Oh ? De qui s'agit-il ?

Le serviteur s'éclaircit la voix.

— *Il a l'air d'un Gitan.*

L'Irlandais resta un instant muet de surprise.

— *Fais-le entrer, dit-il finalement.*

Simon prit le temps de mettre à l'abri les documents compromettants qui se trouvaient sur son bureau, puis s'assit et attendit. Un instant plus tard, un jeune homme aux cheveux très noirs entra.

— *Où est lady Winter ? commença le garçon dont la mine et l'attitude trahissaient une résolution inébranlable.*

Simon se carra dans son fauteuil.

— *La dernière fois que j'ai eu de ses nouvelles, elle se trouvait en France.*

Le garçon se rembrunit.

— *Miss Benbridge, sa sœur, l'accompagne-t-elle ? Comment puis-je les trouver ? Avez-vous leur adresse ?*

— *Comment t'appelles-tu ?*

— *Colin Mitchell.*

— *Eh bien, Mitchell, tu prendras bien un verre avec moi ?*

Simon se leva et s'approcha des carafes alignées sur une table près de la fenêtre.

— *Non, merci.*

Souriant pour lui-même, Simon se versa deux doigts de cognac et se retourna. Calant alors sa hanche contre la table, il croisa les chevilles. Mitchell n'avait pas bougé et parcourait la pièce du regard, cherchant peut-être des réponses à ses questions. C'était un jeune homme

bien fait, avec un visage harmonieux, dans un genre exotique qui, estima Simon, devait plaire aux femmes.

— Que feras-tu si tu retrouves la belle Amelia ? demanda Simon. Tu t'occuperas de ses chevaux ?

Mitchell ouvrit des yeux ronds.

— Eh oui, je sais qui tu es, confirma Simon. Mais, pour tout te dire, je te croyais mort.

Il porta son verre à ses lèvres et le vida d'un trait. Une vague de chaleur se répandit dans son ventre et il sourit de contentement.

— Alors, reprit-il, as-tu vraiment l'intention de travailler dans son écurie ? Es-tu prêt à passer ta vie à la désirer de loin ? À moins que tu n'espères la culbuter dans le foin aussi souvent que possible jusqu'à ce qu'elle se marie... ou que tu l'engrosses ?

Simon posa son verre. Comme il l'avait prévu, Mitchell se rua sur lui. Ce qu'il n'avait pas prévu, en revanche, c'était que le choc serait aussi violent. Le gamin le fit basculer et roula avec lui sur le sol. Durant l'empoignade, ils renversèrent un guéridon et des figurines de porcelaine se fracassèrent sur le plancher.

Simon eut le dessus en moins d'une minute – trente secondes lui auraient suffi s'il n'avait pas répugné à faire du mal au garçon.

— Arrête ! ordonna-t-il. Écoute-moi, à présent, dit-il d'un ton mortellement sérieux.

Mitchell se figea, les traits toujours empreints de fureur.

— Je vous interdis de parler comme ça d'Amelia, siffla-t-il.

Simon se leva et tendit la main au jeune homme pour l'aider à en faire autant.

— Je n'ai fait que rappeler des évidences. Tu n'as rien à lui offrir. Pas de fortune pour l'entretenir. Pas de titre pour lui faire honneur.

Le jeune homme serra les dents et les poings. La vérité ne lui plaisait pas.

— Je sais déjà tout ça.

Simon rajusta sa tenue et retourna s'asseoir derrière le bureau.

— Je peux t'aider à acquérir tout ce dont tu as besoin pour devenir quelqu'un – de l'argent, des biens, peut-être même un titre, que l'on irait chercher dans un pays étranger, pour qu'il soit assorti à tes origines...

Mitchell plissa les yeux avec intérêt.

— Comment ?

— Vois-tu, je me consacre à certaines... activités qui pourraient se trouver facilitées par quelqu'un d'aussi courageux que toi. J'ai entendu le récit de tes exploits quand tu as essayé de sauver miss Benbridge... Et tu as bien failli réussir, ajouta-t-il en souriant. C'est pourquoi je te fais cette offre que je ne ferais à personne d'autre.

— Pourquoi moi ? demanda Mitchell avec une pointe de dédain, révélant un cynisme qui parut de fort bon aloi à Simon – un naïf ne lui aurait été d'aucune utilité. Vous ne me

connaissez pas. Vous ne savez pas de quoi je suis capable.

— *Je sais jusqu'où un homme est capable d'aller pour une femme, répondit Simon.*

— *Je l'aime.*

— *Oui. Au point de la chercher n'importe où, quoi qu'il t'en coûte. J'ai besoin de ce genre de loyauté. En échange, je promets de faire de toi un homme riche.*

— *Cela prendra des années, dit Mitchell en se passant la main dans les cheveux. Je ne sais pas si je pourrais supporter d'attendre aussi longtemps.*

— *Tu as encore besoin de mûrir. Amelia a été tenue à l'écart du monde pendant presque toute sa vie. Elle a beaucoup de choses à découvrir. Le jour venu, si elle veut toujours de toi, tu sauras que c'est un cœur de femme qu'elle t'offre, pas un cœur de petite fille.*

Le jeune homme observa un long silence. La décision n'était guère aisée à prendre.

— *Tu peux toujours essayer, suggéra Simon. Qu'est-ce que tu as à perdre ?*

Enfin, Mitchell poussa un profond soupir et se laissa choir sur le siège qui faisait face à celui de Simon.

— *Je vous écoute.*

— *Parfait ! s'exclama Simon, prenant ses aises dans son fauteuil. Voilà ce que j'ai en tête...*

— *Pourquoi ne m'avoir rien dit ? demanda Maria quand Simon eut achevé son récit, le contemplant comme s'il était un parfait inconnu.*

— *Si je te l'avais dit, mhuirín, répondit-il doucement, aurais-tu dissimulé cette information à ta sœur ? Tu sais bien que non, et ce n'était pas à moi qu'il revenait de révéler ce secret.*

— *Que fais-tu donc de la souffrance d'Amelia ?*

— *C'est malheureux, mais je n'y pouvais rien.*

— *Tu aurais pu me dire qu'il était en vie ! objecta-t-elle.*

— *Mitchell avait le droit de vouloir se rendre digne de l'estime d'Amelia. Tu ne peux pas le blâmer d'avoir agi comme il l'a fait, car il n'avait pas d'autre moyen. Crois-moi, je suis bien placé pour comprendre ses motivations. De plus, ajouta-t-il d'un ton plus calme, ce qu'il a choisi de faire de sa vie ne te concerne pas.*

— *Mais cela me concerne, déclara une voix derrière eux, puisque miss Benbridge en est désormais affectée.*

Maria se retourna sur sa chaise pour faire face à celui qui approchait.

— *Lord Ware, le salua-t-elle, sentant son cœur chavirer.*

Elle n'avait encore jamais vu le comte vêtu avec une telle sobriété, mais la tension de sa mâchoire lui apprit que le souci de plaire était bien loin de ses préoccupations. Ses cheveux sombres n'étaient ornés que d'un simple ruban, et il avait troqué ses souliers à talons contre des bottes de cavalier.

— Est-ce là le fiancé ? s'enquit Mlle Rousseau.

— Milord, le salua Christopher. Je suis impressionné par votre dévouement.

— Tant qu'elle ne m'apportera pas personnellement de démenti à ce sujet, répondit le comte d'un ton solennel, je considère le bien-être de miss Benbridge comme relevant de ma responsabilité.

— Il y a bien longtemps que je ne me suis pas autant amusée, commenta la Française avec un grand sourire.

Maria ferma les yeux et massa du bout du doigt l'espace entre ses sourcils. Christopher, qui se tenait debout derrière elle, posa les mains sur ses épaules.

— Quelqu'un aurait-il l'obligeance de m'informer de la tournure des événements ? s'enquit Ware.

Maria regarda Simon, qui haussa les sourcils.

— Ma foi... Comment formuler cela avec délicatesse ? se demanda-t-il à voix haute.

— La délicatesse n'est pas de mise, dit Ware. Je ne suis pas idiot.

— Il a l'intention de l'épouser, déclara Christopher sans ambages.

— Absolument, renchérit Simon avant de narrer les récents événements, s'abstenant prudemment de prononcer le nom d'Eddington, qui devait demeurer secret.

— L'homme au masque est donc Colin Mitchell ? s'exclama Ware, visiblement perplexe. Le garçon dont Amelia s'était entichée enfant ? Et elle ne sait pas que c'est lui ?

— Si, maintenant, elle le sait, marmonna Tim.

— Mitchell le lui révèle alors même que nous parlons, expliqua Christopher.

Un bruit sourd retentit derrière eux, et tous se retournèrent pour découvrir Pietro qui demeurait bouche bée, la malle qu'il venait de lâcher gisant à ses pieds.

— Ce n'est pas possible ! s'écria le cocher. Colin n'est plus de ce monde.

Maria fixa Simon, qui grimaça.

— De plus en plus passionnant, approuva Mlle Rousseau.

— Taisez-vous donc, vilaine ! grinça Simon.

— Je ferais mieux d'aller voir où ils en sont, dit Maria en levant les yeux vers Christopher.

— Ce ne sera pas nécessaire, murmura-t-il en regardant derrière elle.

Toutes les têtes pivotèrent vers le couloir menant au cabinet particulier. Amelia venait d'apparaître, les yeux et le nez rougis, les cheveux défaits, vivante image d'une jeune beauté en proie au tourment amoureux.

Mitchell surgit derrière elle, et son apparition stupéfia autant Maria que les autres personnes présentes. Élégamment vêtu, le port altier, son aspect ne présentait plus la moindre trace de servitude. Avec ses yeux sombres encadrés de longs cils fournis et sa

bouche sensuelle surmontant un menton ferme, le jeune palefrenier était devenu un homme d'une beauté saisissante. Un homme qui semblait aussi dévasté et blessé qu'Amelia.

Le cœur de Maria se serra de compassion pour les deux jeunes gens.

— Amelia... dit le comte, dont la voix harmonieuse et cultivée trahissait l'inquiétude.

La jeune fille leva vers lui son regard d'émeraude, et ses yeux s'emplirent de larmes.

Un grondement sourd échappa au comte.

— Colin...

Le ton d'agonie de Pietro couronna d'un point d'orgue dramatique les révélations du jour.

Distraite par cette rapide succession d'événements, Maria n'eut pas le temps de deviner les intentions du comte avant que celui-ci aille se planter résolument devant Mitchell.

— Vous considérez-vous comme un gentleman ? attaqua-t-il.

— Absolument, répondit Colin, la mâchoire crispée.

Ware laissa tomber un gant à ses pieds.

— Dans ce cas, je vous demande réparation.

— Je vous l'accorde.

— Mon Dieu, souffla Maria, portant la main à sa gorge.

Christopher rejoignit le comte.

— Je serais honoré de vous servir de témoin, milord.

— Merci, répliqua Ware.

— Je serai celui de Mitchell, déclara Simon en s'approchant.

— Non ! s'écria Amelia, parcourant d'un regard horrifié ces sévères visages masculins. C'est absurde !

Maria l'attira vers elle.

— Tu ne peux pas intervenir.

— Pourquoi ? demanda Amelia. Ce n'est pas nécessaire.

— Si.

— Je dispose d'un domaine près de Bristol, dit Ware. Je suggère que nous y retirions. Notre public sera ainsi composé de gens en qui nous avons toute confiance.

Mitchell acquiesça.

— Telle était ma destination. Le lieu me convient donc parfaitement.

— C'est ma faute, gémit Amelia, tournant vers sa sœur un regard suppliant. C'est mon égoïsme qui a conduit à cette extrémité. Comment puis-je arrêter cette folie ?

— Ce qui est fait est fait, répondit Maria, caressant son dos pour l'apaiser.

— Je veux les accompagner !

— Ce serait déraisonnable.

Christopher se tourna vers Maria, et elle lut dans ses yeux qu'il ne l'approuvait pas. Quelles que fussent les raisons qui l'incitaient à considérer qu'elles devaient les accompagner, Maria savait qu'elle les comprendrait plus tard. Elle lui faisait confiance, sachant que son premier souci allait toujours à sa sécurité et à son bonheur.

— Je veux les accompagner, répéta Amelia avec plus de vigueur.

— Du calme, fit sa sœur. Nous parlerons de cela pendant que tu prendras un bain et que tu te changeras.

Amelia acquiesça, et elles s'éloignèrent pour aller quérir de l'eau chaude et une baignoire.

Chacun était si préoccupé par le drame en cours que personne n'avait remarqué l'homme qui se tenait assis dans l'ombre d'un coin reculé de la salle. Et celui-ci attira encore moins l'attention quand il s'éclipsa en silence.

Une fois dehors, Jacques baissa le bord de son chapeau et gagna l'attelage qui l'attendait un peu plus loin sur la route.

Il ouvrit la portière et jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Mitchell vient d'être provoqué en duel.

Cartland sourit.

— Monte, et raconte-moi cela en détail.

Amelia ne cessait de s'émerveiller de l'art avec lequel un homme aussi débordant de vitalité que Christopher St. John parvenait à se fondre dans le décor au point de disparaître quand il choisissait de le faire. En l'occurrence, elle remarqua à peine sa présence durant le voyage jusqu'à Bristol alors qu'il partageait la banquette de Maria, et il tint sa langue tandis qu'Amelia ouvrait son cœur à sa sœur. Elle lui fut reconnaissante de son silence.

Difficile de croire qu'un aussi redoutable pirate puisse supporter les lamentations sentimentales d'une femme des heures durant, et pourtant il le fit.

— Tu lui as donc dit que tu ne voulais plus le voir ? s'enquit Maria d'un ton prudent.

— Telle était mon intention jusqu'à ce que Ware le provoque en duel, répondit Amelia derrière le mouchoir dont elle se tamponnait le nez. J'estime que nous serons plus heureux séparés.

La veille, alors qu'ils faisaient route vers Swindon, elle avait obstinément refusé de desserrer les dents. Mais ce jour-là, elle se sentait enfin capable de parler de Colin sans verser trop de larmes.

— Tu ne donnes pas l'impression d'être plus heureuse, nota Maria.

— Je finirai bien par l'être au fil des ans, et Colin le sera aussi, soupira-t-elle. Personne ne peut être heureux en se faisant passer pour quelqu'un qu'il n'est pas.

— Il est peut-être réellement devenu quelqu'un d'autre, suggéra Maria.

— Quoi qu'il en soit, le nouveau Colin entretient les mêmes doutes que l'ancien. En dépit de tout ce qu'il a accompli, il demeurerait persuadé jusqu'à il y a seulement quelques jours que Ware était pour moi le meilleur parti possible. Et il persiste à prendre des décisions concernant mon bien-être sans me consulter. J'ai eu bien assez de ce traitement durant mon enfance !

— Tu autorises le passé à assombrir le présent, Amelia.

— Comment peux-tu le soutenir ? s'indigna-t-elle, les yeux écarquillés. Je ne vois rien de bon dans ses actions. Il est riche à présent, certes, mais accepter que cette fin justifie qu'il m'ait brisé le cœur revient à mettre un prix sur mon amour, et cela, je ne puis le tolérer !

— Je ne le soutiens pas, murmura Maria, mais je crois qu'il t'aime et qu'il a cru agir au mieux. Je crois aussi que tu l'aimes. N'y a-t-il pas quelque chose de bon à tirer de cela ?

Amelia lissa ses jupes et tourna son regard vers la fenêtre. Derrière eux, Colin partageait sa voiture avec Jacques, M. Quinn et Mlle Rousseau, tandis que Ware ouvrait la route dans l'attelage frappé de ses armoiries. Au propre comme au figuré, Amelia se retrouvait piégée entre les deux hommes.

— J'en suis venue à réaliser que la passion n'est pas ce que les poètes cherchent à nous faire accroire, déclara-t-elle.

Un bruit étranglé s'éleva de la banquette opposée, mais quand elle coula un regard suspicieux vers St. John, celui-ci arborait une expression parfaitement impassible.

— Je suis très sérieuse, affirma-t-elle. Il n'y a encore que quelques semaines, ma vie était ordonnée et agréable. Ma sérénité était intacte. Ware était satisfait et vous l'étiez aussi tous deux. Et Colin poursuivait tranquillement l'existence qu'il avait choisie. Aujourd'hui, toutes nos vies sont bouleversées. Vous ne pouvez savoir à quel point je souffre de constater que ma ressemblance avec lord Welton ne se limite pas aux apparences.

— Amelia, ce que tu viens de dire est une parfaite absurdité, la réprimanda sa sœur avec sévérité.

— En es-tu bien certaine ? Ne me suis-je pas comportée exactement comme il l'aurait fait ? Ne me souciant que de mon seul plaisir ? se lamenta-t-elle en secouant la tête. Je préfère être une femme qui vit pour accomplir son devoir plutôt que pour assouvir ses caprices. Je me sentirais plus honorable.

Le regard de Maria s'assombrit.

— Tu es épuisée. Le voyage a été long et l'auberge de Swindon n'offrait pas grand confort, mais nous serons bientôt arrivés à Bristol et tu pourras te reposer un jour ou deux.

— Avant ou après le duel ? répliqua Amelia d'un ton irrité.

— Mon petit chou...

Un cri lointain s'éleva au-dehors et la voiture s'engagea dans un tournant. Passant la tête par la fenêtre, Amelia découvrit une longue allée bordée d'arbres qui s'achevait sur un parcours circulaire autour d'une fontaine de belle taille. La façade de l'imposante

demeure qui s'élevait derrière frappait immédiatement le regard, par ses gracieuses colonnades et son vaste portique flanqué de parterres de fleurs colorés.

La procession d'attelages s'immobilisa au pied du perron et la porte d'entrée s'ouvrit, livrant passage à une nuée de domestiques en livrée gris et noir. St. John descendit le premier afin d'aider Maria et Amelia à aborder l'allée gravillonnée.

— Bienvenue, dit Ware en les rejoignant.

Les coins de sa bouche se relevèrent sur un sourire un brin canaille quand il approcha de ses lèvres la main gantée d'Amelia. Il était éblouissant dans son habit bleu pâle, idéalement assorti à ses yeux, et le sourire un brin tendu que lui retourna la jeune femme reflétait l'appréciation sincère de son élégance.

— Votre demeure est splendide, milord, commenta Maria.

— Merci. J'espère qu'elle vous séduira davantage encore une fois que vous serez entrée.

Ils se tournèrent alors d'un même mouvement vers la voiture de Colin. Amelia se prépara intérieurement à le revoir, s'attendant à ce qu'il pose sur elle le regard suppliant dont il l'avait dévorée la veille.

Malheureusement, aucune préparation n'aurait pu atténuer l'effet qu'il produisit sur elle lorsqu'il descendit de son attelage avec cette élégance qui n'appartenait qu'à lui. Le moindre de ses gestes avait toujours été empreint d'une grâce féline qui la faisait frissonner. Et maintenant qu'elle savait quels trésors cette sensualité révélait dans un lit, la réponse de son corps fut plus fulgurante que jamais.

Elle détourna les yeux afin de dissimuler le trouble irrépressible qu'il déclenchait en elle.

— Milord, dit Colin, le déplaisir qu'il avait à revoir le comte teintant sa voix d'un accent âpre. Si quelqu'un avait l'obligeance de m'indiquer le chemin de l'auberge la plus proche, je m'y rendrais au plus tôt. M. Quinn reviendra ensuite pour régler les arrangements nécessaires.

— Vous m'obligeriez si vous acceptiez d'être mon hôte, déclara Ware, à la grande surprise de tous.

— Je ne le puis, répondit Colin entre ses dents.

— Pourquoi cela ? le défia Ware en haussant les sourcils.

— Mes raisons m'appartiennent.

— Puis-je vous apporter mon concours, messieurs ? intervint St. John, la tonalité de sa voix signalant à Amelia qu'il avait décelé dans cet échange quelque chose qu'elle n'avait pas su entendre.

— Ce ne sera pas nécessaire, assura Colin en se raidissant. Veillez sur miss Benbridge. C'est là toute l'assistance dont j'ai besoin.

— Si vous êtes en danger, intervint Maria à son tour, je préfère vous savoir à proximité. Peut-être devrions-nous loger à l'auberge également ?

— Je vous en prie, modula Ware de sa belle voix grave, aussi retenu qu'à son ordinaire. Chacun sera bien plus en sécurité ici même que dans un établissement public troublé de perpétuelles allées et venues.

— St. John, fit Colin, pouvez-vous m'accorder un instant ?

St. John acquiesça et s'excusa. Les deux hommes s'éloignèrent et s'entretenirent à voix basse, mais leurs gestes devinrent plus vifs quand la conversation s'anima.

— Que se passe-t-il donc ? demanda Amelia à Maria.

— J'aimerais bien le savoir.

— Si vous le permettez, Mme Barney va vous conduire à vos chambres, dit Ware en désignant la gouvernante qui patientait sur la dernière marche du perron, un doux sourire aux lèvres.

— Je veux qu'on me dise ce qu'il se passe, décréta Amelia.

— Je le sais bien, murmura Ware, plaçant sa main au creux de ses reins pour l'inciter à s'engager vers la maison. Et je vous promets de tout vous dire dès que je le saurai.

— Vraiment ? insista-t-elle en levant les yeux vers lui.

— Bien sûr. Vous ai-je déjà menti ?

Amelia comprit le message. « Je ne suis pas Mitchell, disait-il. J'ai toujours été honnête avec vous. » Elle lui en fut reconnaissante et lui adressa un sourire hésitant.

Maria la rejoignit et elles suivirent Mme Barney à l'intérieur de la demeure.

Colin fixa lord Ware et Amelia qui se dirigeaient vers la splendide demeure du comte et dut lutter contre une furieuse envie de les rejoindre pour l'écartier de lui. Il ne supportait pas de la voir avec un autre. Cela le rongea comme un acide et créait en lui un affreux sentiment d'abandon.

— Je pense que vous devriez rester, dit St. John, détournant ses pensées.

— Vous ne comprenez pas, objecta Colin. Nous avons été suivis depuis Reading. Si je tiens à garder mes distances avec elle, c'est pour la protéger.

— À moins qu'elle ne se mette en tête de recommencer à vous courir après, répliqua St. John d'un ton lugubre. Auquel cas, elle se retrouverait encore plus vulnérable.

— Bon sang, je n'avais pas pensé à cela, dit Colin en frottant un muscle douloureux sur sa nuque. À en juger par son humeur présente, je doute cependant qu'elle prenne cette peine.

— Mais vous ne pouvez en être certain. Par conséquent, mieux vaut pécher par excès de prudence.

— Ne pourriez-vous pas la raisonner d'une façon ou d'une autre ? Il ne faut surtout pas que Cartland l'approche. S'il venait à se douter de ce qu'elle représente à mes yeux, il n'hésiterait pas à l'utiliser pour m'atteindre.

— Et vous, Mitchell, vous êtes-vous révélé en mesure de la raisonner ? N'attendez pas de miracle de ma part, ajouta Christopher en souriant. Mon épouse jouit d'une réputation mortifère en Angleterre, et elle a enseigné à sa sœur tout ce qu'elle sait. Amelia peut croiser le fer avec la plus fine lame et lancer le couteau avec plus d'adresse que moi. Si elle décidait de vous suivre, elle trouverait le moyen d'y parvenir.

Colin laissa échapper un soupir résigné.

— Bizarrement, cette révélation ne me surprend pas autant qu'elle le devrait.

— Je regrette de ne pas avoir connu leur mère, soupira St. John. Ce devait être une femme exceptionnelle.

— Je n'ai pas de temps à perdre en bavardages, gronda Colin. Je dois décider de mon rôle : chasseur ou proie ? Ce dernier ne me sourit guère.

— Cela se comprend, acquiesça le pirate.

— Si seulement Mlle Rousseau acceptait de croire le témoignage de Jacques au sujet du meurtre de Leroux. Mais elle s'y refuse obstinément, alors qu'elle accepte de faire confiance à Cartland ! Ses raisons m'échappent.

— J'ignore ce qu'elle cherche précisément, mais soyez assuré que mon aide vous est acquise quoi qu'il advienne. Avec votre permission, mes hommes pourraient commencer les recherches en ville dès ce soir ; vous prendriez la relève demain matin. Je pense qu'une soirée en famille apaisera suffisamment Amelia pour lui ôter l'envie de vous donner la chasse.

L'idée de passer une soirée en compagnie d'Amelia *et* de lord Ware constituait pour Colin un supplice inégalé.

— Resterez-vous ? intervint le comte en les rejoignant. J'ai demandé qu'on prépare des chambres pour vous et vos compagnons.

— Merci, répondit laconiquement Colin. Je vais les prévenir, ajouta-t-il en tournant les talons.

En le regardant s'éloigner, St. John nota la raideur de son pas. Une évidente colère l'habitait.

— Il l'aime.

— Je vois cela, répliqua le comte qui regardait lui aussi Colin s'éloigner, les yeux plissés.

— Je sais quels sont les motifs qui m'amènent à souhaiter qu'il demeure ici, dit St. John. Les vôtres me sont inconnus, en revanche...

— Nos différences seront plus évidentes par l'effet d'un contraste direct, expliqua Ware en tournant les yeux vers le pirate. Je constitue le meilleur parti pour Amelia. Si j'en doutais un seul instant, je me retirerais aussitôt. Son bonheur m'importe plus que tout. Je ne pense pas qu'il soit en mesure de la rendre heureuse.

— Vous allez affronter un adversaire redoutable. Mitchell a vécu de sa lame durant plusieurs années.

— Je ne suis pas mauvais non plus, rétorqua le comte sans s'émouvoir, même si j'ai acquis mon talent de façon plus civilisée.

St. John acquiesça et suivit Ware quand celui-ci l'invita du geste à gravir les marches du perron. Tandis que Tim veillait au déchargement des malles, Mitchell regardait Quinn aider une Lysette Rousseau tout sourire à descendre de voiture.

De son côté, St. John se demandait si d'autres hommes avant lui avaient rencontré autant de difficultés en cherchant à marier la sœur cadette de leur épouse. Il secoua la tête en atteignant le perron et se dirigea directement vers la suite qu'on lui indiqua pour retrouver Maria et envisager avec elle la stratégie à déployer au cours des prochains jours.

Cette pensée le fit sourire.

Amelia se faufila hors de la chambre de sa camériste et s'engagea prestement dans le long couloir. Elle avait pris un bain et s'était changée. Maria lui avait conseillé de se reposer avant l'heure du thé, mais Amelia n'était pas d'humeur à dormir. Elle avait besoin de se dégourdir les jambes, de respirer à pleins poumons et de s'éclaircir les idées. Enfant, elle avait découvert qu'une promenade pouvait soulager bien des maux, et c'était précisément de ce remède qu'elle avait besoin.

— Amelia.

Elle s'immobilisa en entendant son nom, se retourna et découvrit lord Ware qui sortait d'une pièce quelques portes plus loin.

— Milord, murmura-t-elle en s'inclinant.

Il scruta ouvertement ses chaussures de marche.

— Puis-je me joindre à vous ?

Elle fut tentée de lui opposer un refus poli, puis se ravisa. Certes, elle avait envie d'être seule, mais Ware méritait une explication... et une occasion de la réprimander, si tel était son souhait.

— J'en serais honorée.

Il la gratifia de son sourire éblouissant et la rejoignit. Il était vêtu comme un gentilhomme en visite sur ses terres, et ce style moins guindé lui allait bien. Sa tenue rappelait à Amelia leur première rencontre dans le Lincolnshire, et le sourire qu'elle lui retourna était parfaitement sincère.

— Vous êtes absolument ravissante quand votre sourire atteint vos yeux, commenta-t-il.

— Je souris de vous voir si beau, répondit-elle.

Ware porta sa main à ses lèvres et aperçut, par-dessus l'épaule d'Amelia, Mitchell qui se tenait au fond du couloir. Ses yeux noirs lançaient des éclairs. Il noua le bras de la jeune femme au sien et la conduisit vers l'escalier qui leur permettrait de gagner le jardin situé derrière la maison.

Tout le long du trajet, il sentit le regard brûlant de son rival lui transpercer le dos.

Colin regarda lord Ware prendre le bras d'Amelia d'un tel geste de propriétaire qu'il se sentit gagné par une rage sanguinaire.

Il ne pouvait supporter cela.

— Vous devriez trouver quelque occupation, *mon ami**, dit Jacques en apparaissant silencieusement près de lui. Vous risquez de commettre un acte que vous regretterez, si vous pensez perpétuellement à elle.

— Je pense à elle depuis toujours, répliqua-t-il. Je ne sais pas vivre autrement.

— Elle a besoin de temps. J'admire la force de caractère dont vous venez de faire preuve en la laissant partir.

— Nulle force de caractère ici, soupira Colin. Je ne veux pas tuer un homme sous ses yeux, voilà tout.

— *Alors**... vous devez vous éloigner. Trouver une tâche qui vous distraie.

— Telle était mon intention, répondit-il en s'obligeant à détacher les yeux de l'endroit où Amelia et Ware s'étaient tenus un instant plus tôt. Je te cherchais, justement.

— En quoi puis-je vous être utile ? demanda le Français, affichant une expression aussi sombre qu'à l'accoutumée.

— St. John m'a déconseillé de me rendre en ville dans l'immédiat. Il compte envoyer un homme rejoindre ceux qui travaillent pour lui à Bristol. Je veux que tu sois cet homme. Va à Bristol et dirige les recherches. Dis-leur ce qu'ils doivent chercher et ce à quoi ils doivent s'attendre. Si tu découvres quelque chose d'important, fais-le-moi savoir aussitôt.

Jacques accepta la mission et se dirigea vers l'escalier principal. Colin emprunta l'escalier de service qui débouchait dans la cuisine et ignora les regards surpris que suscita son passage, tandis qu'il gagnait la porte pour se rendre à l'écurie.

Son pas se fit pesant et son cœur se serra à l'idée de la confrontation à venir – confrontation qui risquait de le meurtrir aussi profondément que ses retrouvailles avec Amelia.

Il pénétra sans faire de bruit dans l'écurie et huma l'odeur du foin et des chevaux, familière et apaisante. Les nombreuses bêtes qui se trouvaient là se mirent à s'agiter quand son odeur emplit l'atmosphère, troublant leur sérénité. Colin s'avança, tout en cherchant du regard les quartiers réservés aux palefreniers. Il ralentit le pas lorsqu'il l'aperçut. L'homme se tenait sur le pas de la porte et faisait peser sur lui un regard blessé, plein de colère.

Le passage des ans avait été clément pour Pietro. Son ventre saillait légèrement au niveau de la ceinture, mais en dehors de cela, il était toujours aussi musclé et robuste. Quelques fils d'argent rehaussaient ses tempes et sa barbe, mais sa peau ne présentait pas la moindre ride.

— Mon oncle, le salua Colin d'une voix pleine d'émotion.

— Le seul neveu que j'avais est mort, répondit froidement Pietro.

Colin tressaillit.

— Tu m'as manqué, dit-il pourtant.

— menteur ! Tu m'as laissé croire que tu étais mort !

— J'ai eu la chance de me voir proposer une autre vie, expliqua Colin en levant les mains, implorant la compréhension de son oncle. C'était à prendre ou à laisser, et on ne m'a guère accordé le temps de réfléchir.

— Et moi, alors ? rétorqua Pietro. Est-ce que tu as seulement pensé à mon chagrin ?

— Parce que tu crois que je n'ai pas souffert, moi ? répliqua Colin, piqué par cette nouvelle condamnation d'un être qui lui était cher.

— Dans ce cas, pourquoi l'as-tu fait ? demanda Pietro. J'ai essayé de comprendre, figure-toi, mais je n'y arrive pas.

— Avant, je n'avais rien à offrir à personne. Aucun moyen de construire une vie confortable pour ceux que j'aimais.

— Confortable ! Tu t'imagines que c'était *confortable* de porter ton deuil ?

— Être libéré de l'obligation de travailler, voilà ce que je considère comme confortable ! rétorqua Colin d'un ton de défi. Je peux t'offrir cette vie-là maintenant, alors qu'avant je ne le pouvais pas.

Une profonde souffrance déforma les traits de Pietro.

— Je suis un homme simple, Colin. Un toit au-dessus de ma tête... de quoi manger... ma famille. C'est tout ce dont j'ai besoin pour être heureux.

— Si seulement mes besoins étaient aussi simples, fit Colin qui s'était approché d'une stalle et croisé les bras sur la porte à demi ouverte. J'ai besoin d'Amelia pour être heureux, et c'est le seul moyen que j'ai trouvé pour la conquérir.

— Colin, soupira son oncle. Tu l'aimes donc toujours...

— Je n’y peux rien. L’amour que j’ai pour elle fait autant partie de moi que la couleur de mes cheveux ou celle de ma peau.

— J’aurais dû t’élever au campement, parmi les nôtres, dit Pietro en le rejoignant. Tu n’aurais pas eu envie de choses inaccessibles.

Colin sourit et tourna les yeux vers lui.

— Amelia et moi nous serions quand même rencontrés. Nous étions destinés l’un à l’autre.

— C’est ton sang gitan qui parle.

— Oui.

Le silence se prolongea entre eux, chacun cherchant ses mots.

— Depuis combien de temps es-tu revenu en Angleterre ? demanda Pietro.

— Quelques semaines.

— Quelques semaines, et tu n’es même pas venu me voir ? J’ai l’impression que je ne te connais plus, ajouta-t-il en secouant tristement la tête. Le garçon que j’ai élevé se souciait davantage des autres.

Remué par la peine qu’il lui avait infligée, Colin posa la main sur l’épaule de son oncle.

— Si mes sentiments sont en déroute, ce n’est pas par manque d’amour pour toi, mais parce que je l’aime trop. J’aurais fait n’importe quoi, je serais allé n’importe où pour devenir digne d’Amelia.

— Il me semble que tu as accompli ce que tu souhaitais, déclara tranquillement Pietro. Ton habit et ta voiture sont tout ce qu’il y a de mieux.

— Cela me semble un tel gâchis, à présent. Amelia est aussi fâchée que toi. J’ignore si elle voudra bien m’accorder son pardon, et si elle ne le fait pas, tout sera perdu.

— Pas tout. Je serai toujours là.

Colin sentit ses yeux le picoter et chassa ses larmes d’un revers de main rageur. Son oncle le regarda faire, émit un long soupir et l’attira dans ses bras.

— Il y a encore des traces du Colin que j’ai connu en toi, mon garçon, dit-il d’une voix bourrue.

— Je suis désolé de toute la peine que je t’ai causée, murmura Colin, la gorge trop nouée pour parler à voix haute. Je n’ai pensé qu’à ce que je voulais obtenir, en oubliant le reste. Je voulais tout, et maintenant je n’ai plus rien.

— Il est encore trop tôt pour le dire, modéra Pietro en secouant la tête. Tu as travaillé trop dur pour tout abandonner.

— Tu veux bien me pardonner, dis ? Si je parviens à regagner l’amour de l’un, cela voudra peut-être dire que je peux aussi retrouver l’amour de l’autre...

— Peut-être bien, mon garçon, répondit son oncle, un grand sourire fendant sa barbe. Il me reste six chevaux à étriller.

Colin lui rendit son sourire.

— Je suis à ton service.

— Viens par là, dit Pietro en passant le bras autour de ses épaules pour l'entraîner vers le quartier des palefreniers. Tu ne vas pas salir tes beaux habits.

— J'ai de quoi en acheter d'autres, si j'abîme ceux-ci.

Son oncle l'étudia attentivement.

— Hmm... fit-il. À quel point es-tu riche ?

— Monstrueusement.

Pietro laissa échapper un sifflement admiratif.

— Raconte-moi un peu comment tu t'y es pris.

— Avec plaisir, répliqua Colin. Nous avons le temps, désormais...

L'après-midi touchait à sa fin. Le soleil déclinait à l'ouest et, dans les cuisines, on s'affairait à la préparation du dîner. Les invités de Ware mangeraient plus tôt qu'ils ne le faisaient à Londres, puis passeraient la soirée au salon en s'efforçant d'ignorer les différends passionnés qui les opposaient.

Ce ne serait guère plaisant, mais Ware partageait ces tensions émotionnelles. Il avait de l'affection pour Amelia et estimait qu'elle serait pour lui la meilleure des épouses.

— Mitchell a accepté d'être des nôtres, annonça-t-il à Amelia tandis qu'ils cheminaient le long des allées du jardin.

Elle porta son regard vers le lointain.

Il s'immobilisa avec un soupir et l'obligea à faire de même.

— Parlez-moi, Amelia. Nos conversations ont toujours constitué le point fort de notre amitié.

— Je suis navrée de vous avoir infligé cela, dit-elle d'un ton de profond remords en se plaçant face à lui. Si je pouvais revenir en arrière et modifier les événements qui se sont déroulés ces dernières semaines, je le ferais. Je voudrais revenir des années en arrière et vous avoir épousé depuis bien longtemps.

— Vraiment ? répondit-il.

Il l'attira vers lui, plaçant délicatement ses mains sur ses hanches.

Derrière elle, une profusion de rosiers formait une arcade jusqu'à un étang. La brise faisait voler des aigrettes de pissenlit, créant ainsi un cadre enchanteur pour une femme enchanteresse.

— Oui, vraiment. Durant toutes ces années où j'ai porté le deuil de Colin, lui prospérait tranquillement. Il n'a eu aucun mal à m'abandonner à mon sort et je ne

supporte plus d'être traitée ainsi. D'abord mon père, et maintenant Colin !

Amelia se mit à aller et venir dans l'allée, ses longues jambes lui permettant de se déplacer avec autant d'élégance que de détermination.

— Je ne vous ai jamais quittée, avança-t-il, sachant que cet élément constituait son point fort. J'apprécie bien trop votre compagnie pour cela. Il existe peu de personnes en ce monde avec lesquelles j'entretiens un lien d'intimité aussi étroit.

— Je le sais et vous en suis reconnaissante. C'est pour cette raison que je vous aime, ajouta-t-elle avec un bref sourire. Et c'est ce qui a présidé à ma décision. Je sais que vous serez toujours solide et que je pourrai compter sur votre soutien. Vous ne cherchez pas à vous faire passer pour quelqu'un d'autre. Vous m'incitez à respecter les convenances et à me comporter comme une lady. Nous nous entendons bien.

Ware réfléchit un moment, les sourcils froncés.

— Amelia, j'aimerais justement discuter de vos pensées concernant les convenances et la bienséance. Il me semble étrange de mentionner ces points comme s'ils étaient à vos yeux particulièrement importants. J'aurais cru que le lien qui nous unit le serait davantage.

Elle s'immobilisa, son jupon vert ondoyant autour de ses chevilles.

— J'ai pris conscience d'une chose ces derniers jours, Ware. Je me soucie aussi peu des conséquences de mes actes que le faisait mon père. J'ai donc besoin d'un cadre qui m'aide à maîtriser mes tendances égoïstes.

— Et je suis en mesure de le fournir.

— Oui, répondit Amelia avec un sourire radieux. Oui, vous le pouvez.

— Hmm... fit le comte en se caressant le menton. Et Mitchell aurait plutôt tendance à inspirer votre nature... insouciance, n'est-ce pas ?

— Il l'attise plutôt qu'il ne l'inspire, mais oui, c'est exactement cela.

— Je vois, dit Ware avec un sourire sans joie. Son rôle me paraît nettement plus plaisant que le mien.

— Ware ! s'exclama-t-elle d'un ton offusqué qui le fit rire.

— Pardonnez ma franchise, ma chère. Mais vous m'annoncez d'abord que je ne cherche pas à me faire passer pour quelqu'un d'autre – contrairement, je présume, à M. Mitchell – et vous enchaînez en m'avouant que je réprime une part de votre nature qui vous déplaît. Cela ne revient-il pas à désirer être quelqu'un d'autre, d'une certaine manière ?

La lèvre inférieure d'Amelia se mit à trembler, signe chez elle d'un trouble profond.

— Qu'essayez-vous de me dire au juste ? demanda-t-elle en plaçant les mains sur ses hanches. Que vous préféreriez que je me tourne vers lui ?

— Non, répliqua-t-il, toute trace d’amusement envolée alors qu’il s’apprêtait à mettre à nu des émotions qui n’affleuraient que rarement à la surface. Je ne pense pas qu’il vous convienne. Je ne pense pas qu’il vous mérite. Je ne crois pas qu’il soit en mesure de vous offrir le style de vie qui vous satisfera. Mais cela ne signifie pas pour autant que je suis disposé à vivre avec une seule moitié de vous.

— Vous êtes fâché, dit Amelia, ses cils papillonnant de contrariété.

— Pas contre vous, souffla-t-il, l’attirant à nouveau à lui. Mais cela pourrait advenir, et je ne le souhaite pas. Je n’apprécie pas l’idée de ne posséder qu’une part de vous, Amelia. Si vous choisissez de m’épouser, je serai capable de vous rendre heureuse. La question qui demeure est de savoir si *vous* serez capable de me rendre heureux, et je me demande si je ne risque pas d’attendre éternellement le retour de la jeune fille précoce et audacieuse qui m’avait proposé de lui accorder son premier baiser...

— Ware...

Elle posa la main sur sa joue et il tourna légèrement la tête pour respirer ce doux parfum de chèvrefeuille qui n’appartenait qu’à elle.

— Je ne vous mérite pas, murmura-t-elle.

— N’est-ce pas là le propos que Mitchell vous a tenu ? demanda-t-il. Je vais devoir vous quitter, ajouta-t-il, pressant sa tempe contre la sienne. Certaines affaires m’appellent, et vous avez besoin de réfléchir.

— Je ne veux pas que vous l’affrontiez en duel.

— Il est trop tard pour changer cela, Amelia. Mais je vous promets de m’arrêter au premier sang.

Il la sentit se détendre.

— Merci, souffla-t-elle.

Ware essuya la larme qui avait roulé sur une de ses joues, puis s’éloigna d’elle.

— Je reste à votre service, quoi qu’il advienne. N’hésitez jamais à faire appel à moi en cas de besoin.

Amelia acquiesça et regarda Ware regagner sa demeure. Quand il disparut à sa vue, elle étudia les alentours et se sentit soudain triste et esseulée. Personne au monde ne pouvait comprendre ce qu’elle ressentait, à quel point la réapparition de Colin la meurtrissait après toutes ces années.

Elle s’immobilisa, et son cœur s’emballa sous l’effet d’une soudaine révélation.

Si ! Il y avait quelqu’un qui aimait Colin autant qu’elle. Quelqu’un que sa trahison avait dû autant dévaster.

Pietro devait, tout comme elle, avoir besoin de réconfort. Amelia souleva ses jupes et se dirigea vers l’écurie d’un pas résolu.

François Depardue affichait une expression de vague ennui quand il entra dans l'auberge de Bristol. Il emprunta l'escalier pour gagner les chambres situées à l'étage et frappa à la porte qu'on lui avait indiquée. Il entra après qu'une voix tonitruante lui en eut donné la permission.

— Alors ? demanda Cartland, levant les yeux des plans étalés sous ses yeux, sur une petite table ronde.

François dut faire un effort pour retenir une réponse irritée. Le dégoût que lui inspirait cet Anglais arrogant et braillard croissait de jour en jour. Il avait exigé de ses supérieurs le maintien en détention de Cartland en France jusqu'à ce qu'on puisse prouver qui était l'auteur du meurtre de Leroux ; il les en avait même suppliés, mais sa requête était demeurée sans effet.

— S'il ment, lui avait-on répondu, vous l'aurez ainsi sous la main pour l'éliminer.

Ils avaient tenu à ce que Cartland participe aux recherches, et l'Anglais en avait évidemment conclu que c'était à lui de prendre les commandes. Certes, Cartland était un excellent traqueur et un tueur redoutable, mais ses talents étaient malheureusement gâchés par un puissant complexe de supériorité.

— Apparemment, Mitchell loge chez lord Ware. La maison est placée sous bonne garde, sans doute à cause de la présence de Christopher St. John.

— Le comte a certainement cherché à s'assurer que Mitchell ne prenne pas lâchement la fuite avant le duel, répondit Cartland en souriant.

— Ces propos n'engagent que vous, dit François.

Le visage de l'Anglais s'assombrit.

— La présence de Mlle Rousseau vous gâte le caractère, dirait-on.

Lysette. François sourit en pensant à elle. Elle s'était un jour trouvée en situation de grande vulnérabilité, mais lui et ses hommes s'étaient assurés qu'elle ne serait plus jamais ni vulnérable ni innocente. Outre son désir sincère de faire payer son crime à

l'assassin de Leroux, l'idée de croiser à nouveau son chemin était le seul plaisir qu'il tirait de cette pitoyable mission.

Il sentit son sang s'échauffer à cette pensée. Elle le repousserait, comme chaque fois. Et à chacune de leurs rencontres, elle l'excitait de plus en plus... Plus elle résistait, plus il y prenait goût. Maintenant que les *Illuminés**, pour le compte desquels elle travaillait, lui avaient confié la mission de veiller à ce que Cartland ou Mitchell paie pour la mort de Leroux, la faire ployer sous la domination de son corps n'en serait que plus délectable...

Les *Illuminés** imaginaient peut-être qu'il accepterait leur aide, mais Depardue avait horreur qu'on pense à sa place et n'envisageait leur interférence qu'avec colère.

— Avez-vous des suggestions quant à la façon dont nous devrions procéder ? demanda François.

— Nous pouvons attirer dans un piège les hommes chargés de surveiller la demeure du comte en m'utilisant comme appât. Nous attaquerons alors la maison de nuit et tuerons Mitchell.

— Mais cela ne me dira pas qui est le coupable, n'est-ce pas ?

— Je suis innocent, évidemment, riposta Cartland en se levant. Autrement, on ne m'aurait pas chargé de trouver Mitchell !

— Dans ce cas, comment justifier la présence de Mlle Rousseau ? répliqua François en souriant. Pensez-vous qu'elle soit venue en simple observatrice, à moins que ce ne soit pour soutenir mes efforts ? Allons, vous n'êtes pas aussi sot. C'était très ingénieux de vous appaier avec moi, et Quinn avec elle. Rien n'a été laissé au hasard. Vous croyez peut-être que votre espion (il désigna du menton l'homme robuste qui se tenait dans un coin de la pièce) vous donne un avantage, mais vous vous trompez.

— Que suggérez-vous ? demanda Cartland, le visage empourpré.

François débattit de la question, puis haussa les épaules.

— Mitchell va se battre en duel pour une femme. Elle est peut-être la clef de sa confession.

L'Anglais pâlit.

— Vous voudriez enlever la belle-sœur de St. John ? Avez-vous perdu l'esprit ?

— Il ne peut pas être aussi redoutable qu'on le prétend, décréta François.

— Vous n'en savez rien, marmonna Cartland. D'un autre côté... ajouta-t-il, soudain déterminé, il se peut que vous ayez raison. Laissez-moi le temps de réfléchir et d'organiser cela, conclut-il avec un sourire fat.

— Entendu, répondit Depardue, résolu à s'en charger lui-même. Je descends manger. L'un de vous souhaite-t-il se joindre à moi ?

— Non. Nous avons à faire.

— Comme il vous plaira.

Cartland regarda François quitter la pièce et plissa les yeux.

— Il devient plus encombrant qu'utile, maugréa-t-il. Le tuer moi-même étant hors de question, nous allons devoir trouver le moyen de lui donner ce qu'il mérite autrement.

— Envoyez-le enlever la fille, conseilla Jacques. L'idée venant de lui, il ne devrait pas refuser.

Cartland considéra l'ingéniosité de ce plan et un large sourire fendit son visage. Si Mitchell ou St. John se chargeait d'éliminer Depardue à sa place, cela accrédirait la thèse de son innocence.

— Pouvez-vous vous arranger pour le faire entrer dans la place ?

— *Mais oui**.

— Excellent. Faites donc cela.

Amelia trouva Pietro menant un cheval par la bride depuis le corral jusqu'à la cour de l'écurie. L'espace d'un instant, elle fut frappée par la ressemblance qu'il présentait avec Colin. Les souvenirs qu'elle avait gardés de celui-ci s'étant arrêtés dans le passé, elle ne l'avait encore jamais remarqué. Mais à présent qu'elle l'avait revu sous les traits d'un homme fait, leurs similitudes lui apparurent comme une évidence. Elle sentit des larmes picoter ses yeux et tenta de les refouler, mais elles lui brouillaient déjà la vue. Elle les chassa d'un revers de main rageur.

— Miss Benbridge, la salua Pietro avec un regard de commisération. C'est douloureux. Je sais.

Elle hocha la tête.

— Comment se passent vos retrouvailles ?

— Je suis en colère, reconnut le cocher, mais heureux aussi de l'avoir retrouvé. Peut-être ressentez-vous la même chose si vous aimez toujours le garçon qu'il était ?

— Je suis contente de le savoir en vie, biaisa-t-elle. Puis-je vous être utile de quelque façon ?

Un sourire releva le coin de sa bouche.

— Vous êtes bien aimable de penser à moi en ce moment. Je comprends qu'il vous aime autant.

Amelia rougit du compliment.

— Il vous aime depuis longtemps, miss Benbridge, insista-t-il.

Contrairement aux paroles qu'il prononçait, la voix grave et teintée d'un léger accent de Pietro l'apaisait.

— Dès le début, j'ai tenté de le décourager, mais il ne voulait rien savoir. Je crois que l'affection que vous avez toujours l'un pour l'autre, après toutes ces années de

séparation, prouve bien des choses.

— Cela ne l'empêche pas de se sentir inférieur à moi, soupira-t-elle, et je n'aime pas la personne que je deviens quand je m'efforce de le convaincre de sa valeur.

Pietro la considéra longuement, puis hocha la tête.

— J'apprécie que vous m'ayez proposé votre aide, dit-il, parce que j'aurais justement besoin d'un coup de main.

— Bien volontiers, répondit Amelia en se rapprochant de lui. Qu'attendez-vous de moi ?

— Auriez-vous la bonté de mener ce cheval jusqu'à l'écurie ? J'en ai encore quelques-uns à rentrer avant le coucher du soleil.

Amelia prit les rênes qu'il lui tendait. Le sourire dont la gratifia Pietro la laissa un instant perplexe, mais tant de choses lui faisaient cet effet depuis le retour de Colin qu'elle n'y attarda pas ses pensées.

— Merci, murmura Pietro en s'éloignant.

Amelia fit pivoter le cheval et gagna l'écurie. Dès qu'elle entra, elle comprit pourquoi Pietro avait sollicité ce service de sa part. Elle s'immobilisa sur le seuil, partagée entre la surprise et un trouble désir.

Colin avait beau lui tourner le dos, elle l'avait immédiatement reconnu. Il était torse nu, les cuisses recouvertes d'une culotte de toile grossière, les mollets gainés de bottes d'équitation dont le cuir étincelait. Ses muscles puissants ondoyaient sous sa peau cuivrée au rythme des coups de brosse dont il étrillait le flanc d'un cheval.

Des souvenirs de leur nuit d'amour assaillirent l'esprit d'Amelia, si fulgurants qu'elle sentit ses genoux faiblir. Les traces de griffures qu'avaient laissées ses ongles dans son dos semblaient clamer que ce corps splendide lui appartenait, et cette vision attisa son désir.

Il se figea soudain et tourna vivement la tête vers elle. Sans qu'elle en eût conscience, le souffle d'Amelia s'était converti en halètement.

— Amelia.

Il se retourna complètement, révélant le torse qu'elle avait adoré de sa bouche et de ses mains.

Dieu qu'il était beau. Divinement viril, se dit-elle avec un serrement de cœur.

— Es-tu seule ? demanda-t-il.

— Absolument.

Colin se dirigea vers elle.

— N'approche pas, protesta-t-elle.

Il serra les dents et s'arrêta.

— Reste, Amelia. Parle-moi.

— Qu'y a-t-il à dire ? Tu m'as donné tes raisons. Je comprends pourquoi tu as agi comme tu l'as fait.

— Y a-t-il encore un espoir pour nous ? Si mince soit-il ?

Elle secoua la tête.

La colère déforma les traits de Colin.

— Regarde-moi, dit-il d'une voix dure. Regarde-nous. Je serais à cette place si je n'étais pas parti – je m'occuperais des chevaux de St. John pendant que tu vivrais dans une demeure dont l'accès me serait interdit. Comment aurions-nous pu être ensemble ? Peux-tu me le dire ?

Amelia plaqua la main sur sa bouche pour réprimer un sanglot.

— Si j'abandonnais tout, poursuivit-il avec un tel accent de désespoir que la jeune femme sentit son cœur se briser, si je reprenais ma place de domestique, voudrais-tu de moi, alors ?

— Maudit sois-tu ! s'écria-t-elle. Pourquoi faut-il toujours que tu veuilles changer pour me plaire ? Pourquoi ne peux-tu te contenter d'être toi-même ?

— Je *suis* cet homme-là ! déclara-t-il en écartant les bras. Tu as devant toi l'homme que je suis devenu, mais tu ne veux toujours pas de moi.

— Qui se soucie de ce que je veux ? répliqua-t-elle, marchant droit sur lui. Que veux-tu, toi ?

— *Toi !*

— Dans ce cas, pourquoi t'es-tu empressé de renoncer à moi ? Si c'est moi que tu veux, bats-toi pour me conquérir ! Fais-le pour toi et non pour moi, précisa-t-elle, tendant vers lui les rênes du cheval.

Il saisit sa main et la garda dans la sienne.

— Je t'aime.

— Pas assez, murmura-t-elle en dégageant sa main.

Elle pivota alors sur ses talons et quitta l'écurie en courant dans un tourbillon de jupes et de dentelle.

Colin garda les yeux rivés sur la porte ouverte, tâchant de deviner ce qu'il pourrait bien faire ou dire pour regagner son amour. Il avait tout perdu...

Une silhouette sombre apparut sur le seuil, et Colin remisa ses pensées dans un coin de sa tête.

— St. John, le salua-t-il.

Le pirate faisait peser sur lui un regard pétillant d'intelligence.

— Un cavalier solitaire a été aperçu sur une colline voisine. Un de mes hommes se charge de le suivre en direction de la ville.

— Merci, répondit Colin.

— Le dîner sera bientôt servi.

— Je ne pense pas être en mesure d'y assister.

L'idée de faire bonne figure alors que Ware se comporterait comme si Amelia lui appartenait déjà lui était insupportable.

— Je vous excuserai, dans ce cas.

— Je vous en sais gré.

St. John parut hésiter, puis se décida à avancer vers lui.

— Avez-vous eu le malheur de rencontrer lord Welton autrefois ?

— Une seule fois. Brièvement.

— Quel souvenir avez-vous gardé de lui ? Quelle impression vous a-t-il laissée ?

Colin repensa au jour lointain où il avait fait la connaissance du comte.

— Je me souviens d'avoir pensé que son regard manquait de chaleur.

— Contrairement à celui de miss Benbridge.

— Par l'enfer ! Il n'y a absolument rien de commun entre eux, cela est certain.

— Elle paraît pourtant estimer qu'ils sont semblables, murmura St. John. Ou, du moins, qu'elle est capable de devenir semblable à lui. Pourtant chacune de ses actions, lorsqu'elle est inspirée par le désir plutôt que par la raison, révèlent à ses yeux une certaine faiblesse.

Colin décortiqua soigneusement cette information. Avec lui, Amelia était une créature passionnée. Depuis toujours. Mais ils s'étaient trouvés séparés alors même qu'elle découvrait l'odieuse duplicité de son père, lord Welton. Cette révélation l'avait certainement affectée et avait modifié sa conception de la nature humaine...

Colin s'était jusqu'alors efforcé de séduire la jeune femme qu'il avait connue, or celle-ci avait changé. Il allait devoir sérieusement considérer ce point crucial.

— Ware incarne le choix de la raison, dit-il, plus du tout persuadé que le comte soit le meilleur parti pour elle.

La vitalité d'Amelia venait du feu passionné qui brûlait en elle. Ce feu devait être célébré et entretenu, et il le serait avec Colin. Alors que les convenances de la bonne société s'appliqueraient à l'étouffer si elle épousait Ware.

— Tout à fait, acquiesça St. John.

Le pirate s'éclipsa aussi silencieusement qu'il était arrivé, abandonnant Colin à ses réflexions.

Amelia endura le dîner plutôt qu'elle y participa, trop consciente de l'absence de Colin qui prenait son repas dans sa chambre. Les propos qu'ils avaient échangés dans l'écurie lui revenaient sans cesse à l'esprit, ne lui accordant aucun répit. Elle fit une bien piètre convive, parlant fort peu et projetant une ombre sinistre sur l'humeur déjà sombre de ses voisins de table. Malgré tous ses efforts, elle ne parvenait pas à chasser la vision

de Colin travaillant à l'écurie, emploi qu'il aurait toujours occupé s'il était resté à son service. Cette révélation l'avait choquée, et elle ne savait qu'en penser.

Elle se retira de bonne heure, priant pour que la fatigue de cette journée lui procure un sommeil rapide. En vain. Des heures durant, elle se tourna et se retourna dans son lit. Abandonnant tout espoir de s'endormir, elle se dégagea des draps enchevêtrés, passa un peignoir sur sa chemise de nuit et se faufila jusqu'à la bibliothèque du rez-de-chaussée.

Chacun était allé se coucher et elle eut l'impression d'avoir la maison pour elle seule. Il lui arrivait souvent de se promener dans les couloirs de la demeure des St. John la nuit venue, car elle trouvait, dans l'atmosphère de silence et de solitude qui régnait alors, une sorte de réconfort lié aux souvenirs de son enfance. Elle profitait de ces moments pour donner libre cours à son imagination et inventait des histoires et des contes brodés sur le canevas de ses lectures de prédilection.

La porte de la bibliothèque était légèrement entrouverte et la lueur dansante des flammes de la cheminée trahissait une présence. Un frisson passa sur sa peau, éveillant dans son sillage un voile de chair de poule. Amelia se demanda si elle ne ferait pas mieux d'abandonner son projet de lecture pour se dépêcher de regagner la sécurité de son lit. Mais c'était probablement Ware qui se trouvait là, et il saurait la réconforter, apaiser les émotions qui bouillonnaient en elle et dont elle ne savait que faire.

Elle poussa la porte.

Elle entra à pas feutrés et aperçut un bras dépassant de l'accoudoir d'un fauteuil dont la main puissante tenait négligemment un verre en cristal. Elle comprit à la couleur de cette main qu'elle s'était trompée sur l'identité de l'occupant de la pièce, mais elle ne recula pas pour autant. Le liquide ambré contenu dans le verre était si dangereusement près du bord qu'il risquait de se renverser sur le tapis.

La douce tiédeur qui régnait dans la bibliothèque renforçait l'impression de confort qui se dégagait des rayonnages chargés d'ouvrages anciens et d'objets coûteux. La présence de fauteuils rembourrés et de guéridons disséminés un peu partout indiquait que cette pièce n'était pas seulement une vitrine destinée à faire étalage des richesses de son propriétaire, mais qu'elle était réellement utilisée. Malgré son cœur battant à l'idée de ce qui allait suivre, l'odeur de cuir et de parchemin ainsi que le silence inhérent aux lieux voués à l'étude apaisèrent Amelia.

Elle contourna le fauteuil à oreilles et découvrit que Colin y était affalé, ses longues jambes étendues devant lui, ses pieds bottés reposant sur un tabouret. Il ne portait ni veste ni gilet, et son encolure dépourvue de cravate dénudait sa gorge. Ses paupières alourdies se soulevèrent lentement quand il fixa sur elle un regard dénué d'expression,

puis il porta le verre à sa bouche. Son front présentait une estafilade sous laquelle s'étalait un trait de sang séché.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle doucement. Comment t'es-tu blessé ?

— Ne m'approche pas, dit-il d'une voix éraillée. Je suis de mauvaise humeur et j'ai bu plus que de raison. Je ne réponds pas de mes actes si tu m'approches de trop près.

Sa veste et son gilet drapaient l'accoudoir d'un fauteuil voisin ; un poignard et une courte épée reposaient sur le coussin.

— Où es-tu allé ?

— Je ne suis pas encore parti, répondit-il en tournant la tête vers l'âtre.

Amelia perçut la profonde tristesse de sa voix et son cœur se serra.

— Je suis heureuse que tu ne sois pas sorti.

— Vraiment ? Moi, je ne le suis pas, dit-il en la dévisageant.

La lueur mouvante des flammes fit ressortir la dureté de ses traits et la froideur de son regard.

— Dans ton état, c'est pourtant préférable.

— Je ne peux pas espérer échapper à Cartland. Je ferais mieux de me rendre : cela épargnerait à tout le monde l'embarras de ma présence.

— Mais tu risquerais ta vie ! protesta-t-elle. Si tu faisais cela, il te tuerait !

Il eut un sourire désabusé.

— À présent que j'ai perdu tout espoir de t'épouser, un tel sort me paraît enviable.

— Colin ! Comment peux-tu dire une chose pareille ?

Elle plaqua la main sur sa bouche et lutta contre l'assaut de ses larmes.

Colin marmonna un juron.

— Va-t'en. Je ne suis pas de bonne compagnie.

— J'ai peur de t'abandonner.

Elle redoutait qu'il mette sa menace à exécution et se rende à Cartland.

— Mais non. Tu m'as déjà abandonné, tu ne te souviens pas ?

Amelia fut sur le point de lui répondre, mais l'humeur dangereuse de Colin l'incita à se taire. Il lui était arrivé de voir St. John céder à ses idées noires, et elle avait alors admiré la force de caractère de Maria qui faisait tout son possible pour l'en extirper.

— Il a besoin de moi, lui avait expliqué sa sœur.

À l'évidence, Colin avait lui aussi besoin de réconfort. Et Amelia s'étant éloignée de lui, il ne lui était resté que la boisson en guise de consolation.

Portant un coin de son peignoir à ses lèvres pour l'humecter, elle s'approcha de Colin d'un pas décidé. D'une main, elle lui souleva le menton, et de l'autre effaça la traînée de sang sur son front. Il la laissa faire sans bouger, mais son regard se fit plus vif

et la tension qui l'habitait s'intensifia au point de se communiquer à Amelia. Elle sentit ses nerfs se vriller et son souffle s'altéra.

Colin laissa échapper un grondement sourd, tourna la tête sur le côté et pressa les lèvres sur la peau sensible du poignet d'Amelia. Elle se figea quand la pointe de sa langue glissa le long de sa veine.

Le verre de cristal tomba sur le tapis et se renversa. Colin fut alors sur elle, l'enveloppant de son grand corps et l'entraînant sur le sol.

— Je te veux, assena-t-il, sa bouche remontant le long de sa tendre gorge. Le désir que j'ai de toi me dévore vivant.

Le contact de son corps mâle enflamma brutalement Amelia.

— Colin... Nous ne devrions pas...

— Rien ne peut arrêter ce désir, poursuivit-il en écartant les pans de son peignoir pour s'emparer de ses seins. Tu m'appartiens.

— La porte... souffla-t-elle, tournant les yeux vers le battant ouvert.

Les lèvres de Colin se refermèrent sur la pointe de son sein à travers l'étoffe de la chemise de nuit. Amelia laissa échapper un soupir et ses mains agrippèrent sa chevelure.

— Souviens-toi de la nuit que nous avons passée ensemble, murmura-t-il contre son sein. Souviens-toi du bonheur que tu as éprouvé de me sentir en toi. Souviens-toi de quelle façon je t'ai comblée...

Un frisson la parcourut, son sang s'échauffa et sa poitrine se tendit douloureusement vers lui. Colin faisait rouler son mamelon durci entre ses doigts, déclenchant des ondes de plaisir qui se répandaient dans tout son corps.

— Colin...

Il s'empara de sa bouche, et la saveur mêlée du cognac et de ce goût épicé qui n'appartenait qu'à lui submergea ses sens. Elle gémit, accordant les caresses de sa langue à celles de Colin, cherchant désespérément à se l'approprier davantage.

Elle sentit vaguement ses mains remonter sur ses cuisses, et la fraîcheur de l'air sur sa peau enfiévrée lui apprit qu'il soulevait sa chemise de nuit. Son corps se contracta d'impatience, et elle gémit dans sa bouche. Il glissa un genou entre les siens pour l'inciter à écarter les jambes. Amelia ouvrit docilement les cuisses, s'offrant à lui sans marquer la moindre hésitation.

Colin releva la tête et scruta son visage tandis qu'il couvrait son entrejambe de sa main.

— Tu fonds à mon contact, haleta-t-il. Tu es faite pour moi.

Il inséra deux doigts en elle, et Amelia se cambra. La caresse de ses doigts, à l'endroit exact où son corps les réclamait, constituait un délicieux tourment.

— Prends-moi, souffla-t-elle, enlaçant ses épaules. Comble-moi.

Son regard s'assombrit, ses pupilles dilatées mangeant l'iris.

— Je suis en mesure de te donner tant de plaisir, Amelia... Dois-je te montrer ce que tu vas perdre en m'abandonnant ?

— Tu m'as abandonnée le premier.

— Je suis revenu, répondit-il d'une voix charmeuse qui s'accordait mal avec la dureté de ses traits. Et toi, reviendras-tu ? Si je t'aime assez... si je rends ton corps dépendant du mien... me reviendras-tu ?

La lèvre inférieure d'Amelia trembla, et il y passa la pointe de sa langue. Ses doigts allaient et venaient doucement entre ses cuisses, attisant son désir avec une tendre expertise. Ses caresses, intimes et brûlantes, ne reflétaient plus l'espoir et le bonheur comme la première fois, mais le désespoir et la souffrance.

— Je serais prêt à tout, dit-il dans un murmure ardent, s'il y avait la moindre chance pour que tu m'aimes à nouveau.

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer, répliqua-t-elle, des larmes silencieuses roulant sur ses tempes. Ce n'est pas le manque d'amour qui fait problème.

Colin pressa sa joue contre celle d'Amelia.

— Mon plus grand regret est de ne jamais être assez bien pour toi, en dépit de tous mes efforts.

Elle tourna la tête et pressa les lèvres contre les siennes, peu désireuse de débattre de leurs différends. Il accueillit ce baiser avec un désespoir palpable. Son cœur battait si violemment qu'Amelia l'entendait au-dessus de ses propres pulsations affolées. Sous ses mains, elle sentait les muscles de ses épaules se tendre au rythme des caresses qu'il lui prodiguait. Elle laissa échapper un léger cri, indiquant d'une manière toute féminine qu'elle acceptait de succomber au désir.

Ce son métamorphosa Colin. Le garçon blessé du passé céda la place à l'homme déterminé du présent. Le désespoir se mua en domination et la fureur fut remplacée par la sensualité. Quand il reporta les yeux sur elle, elle y vit danser une lueur démoniaque.

— Si seulement tu pouvais voir ce que je vois, murmura-t-il, ses doigts glissant jusqu'à son clitoris.

Amelia laissa échapper un soupir d'aise et ses hanches se soulevèrent dans l'espoir d'accentuer la caresse de ses doigts.

— Toujours aussi sauvage et passionnée, chuchota-t-il. Tu brûles de désir pour moi, Amelia, comme si du sang gitan coulait dans tes veines.

Il lui mordilla le menton, puis descendit le long de sa gorge, jusqu'à l'encolure de sa chemise de nuit. Il se redressa et s'agenouilla au-dessus d'elle, adoptant une posture qui donna l'impression à Amelia d'être une victime consentante. Elle était étendue au-

dessous de lui, à demi nue, Colin la caressant comme seul un époux est en droit de le faire, et se retrouver dans cette posture de dévergondée ne fit qu'accroître son ardeur.

Il retroussa davantage sa chemise, et l'air déposa un baiser sur la pointe de ses seins, presque aussitôt remplacé par les lèvres de Colin. Sa langue se révéla un instrument de tortures et de délices, lapant si bien le mamelon qu'Amelia agrippa ses cheveux pour l'attirer plus près. Colin creusa les joues et les sensations qui bombardaient Amelia devinrent si violentes qu'elle ne fut bientôt plus en mesure de les enregistrer.

Colin. Son beau et ténébreux Colin lui faisait l'amour comme elle n'avait jamais rêvé qu'il puisse le faire un jour, et elle était incapable de lui résister. Le désir qu'il avait d'elle s'harmonisait si bien au sien qu'il la libérait de ses inhibitions. Elle ne rêvait plus que de céder à toutes ses exigences.

— Ta poitrine est splendide, dit-il en déposant un baiser au creux de ses seins, avant de reporter les attentions de sa bouche sur le mamelon jaloux qu'il avait négligé. Tu es si douce. Je pourrais me perdre en toi durant des jours... des semaines...

L'idée de recevoir la pleine force de tous ses désirs était aussi excitante que ses caresses, et Amelia chevaucha sa main, tant son besoin d'atteindre l'orgasme se faisait urgent.

— Pitié... le supplia-t-elle.

Il mordilla son mamelon, lui tirant un cri de surprise. Sa bouche descendit alors plus bas et la pointe de sa langue titilla son nombril.

— Pas encore...

— Si, maintenant, l'implora-t-elle. Maintenant... je t'en prie.

Colin se mit à genoux, la privant de son contact et de sa chaleur. Il sourit de ses protestations, révélant la fossette qu'elle aimait depuis toujours.

— Si tu persistes à me regarder ainsi, nous allons y consacrer toute la nuit, dit-il d'un ton lourd de promesses.

Joignant le geste à la parole, il ôta sa chemise et dégrafa son pantalon, libérant la longueur de son sexe en érection. Oubliant ses supplications, Amelia concentra son regard sur l'homme qui se tenait devant elle. Nu jusqu'à la taille, son membre s'incurvant fièrement vers son nombril, il lui apparut comme la vivante incarnation de ses plus secrets fantasmes.

Elle se redressa et tendit les bras vers lui.

— Amelia... la mit-il en garde.

Il ne fit cependant pas le moindre geste pour l'arrêter quand elle l'incita à soulever les hanches pour placer son sexe devant sa bouche.

— Rien que pour goûter, murmura-t-elle avant de s'humecter les lèvres.

Sa langue effleura le petit orifice qui couronnait son membre.

Colin aspira l'air entre ses dents.

Sa peau était aussi douce que du velours, et sa saveur salée, délicatement épicée, agit sur elle comme un aphrodisiaque. Avec un gémissement, Amelia referma les lèvres autour de son sexe et le suçà doucement.

— Mon Dieu, gronda-t-il, frissonnant, ses mains enveloppant l'arrière de sa tête.

Enhardie par sa réponse et un désir sauvage de le sentir à sa merci, Amelia inclina la tête et fit courir sa langue sur toute sa longueur, de haut en bas. De la pointe, elle remonta en suivant le relief d'une veine palpitante jusqu'à l'ourlet de la couronne qu'elle entreprit de lécher, encore et encore, enivrée par le parfum puissant de sa semence.

Colin songea que le plaisir qu'Amelia lui prodiguait avec un si bel enthousiasme allait avoir raison de lui. Elle semblait complètement absorbée par sa tâche. Son beau visage rayonnait de contentement, ses yeux verts brillaient de joie, et ses lèvres rouges et pleines capturaient étroitement l'extrémité de son sexe.

— Oui, murmura-t-il lorsqu'elle gémit et se mit à le sucer plus fort. Ta bouche est divine... prends-moi davantage... oui...

Il soumettait son corps à une telle discipline qu'il tremblait comme une feuille et n'osait plus respirer. La vision de son sexe s'insérant dans l'anneau de ses lèvres menaçait de le faire mourir.

Une heure auparavant, il avait cru qu'il ne pourrait plus jamais la toucher ni la tenir dans ses bras, qu'il ne sentirait plus jamais sa petite fente moite enserrer son sexe dans les spasmes de l'extase. Cette idée l'avait soumis à une telle souffrance qu'il avait douté d'y survivre. Il avait perdu tout espoir et s'était retrouvé dénué de tout... avant d'assister maintenant à ce spectacle extraordinaire : son sexe palpitant de désir saillant de son pantalon entrouvert et Amelia... l'amour de sa vie... s'affairant à le satisfaire avec une ferveur passionnée.

Son extase se révéla tout aussi vive que l'angoisse qui l'avait tenaillé une heure plus tôt.

— Mon amour... je ne vais pas pouvoir me retenir...

Sa voix était si rauque qu'il s'était à peine compris lui-même, mais Amelia devina le sens de son propos. Elle chercha son regard.

— Laisse-toi aller, murmura-t-elle, le souffle de ses mots passant comme une caresse sur sa peau moite.

La main d'Amelia se referma sur lui et coulissa le long de son membre. Ses bourses se contractèrent et ses cuisses se mirent à trembler sous l'effet de la montée du plaisir. Elle glissa alors l'autre main entre ses jambes et effleura ses bourses.

Un juron lui échappa quand la tension qui s'était emparée de sa colonne vertébrale s'accrut au point de déclencher une souffrance aiguë.

La bouche d'Amelia, brûlante, moite, avide, poursuivait inlassablement ses caresses. Colin sentit ses poumons se contracter, sa vision s'obscurcir. Ses doigts se crispèrent dans les cheveux de la jeune femme.

Ses mouvements n'étaient plus dictés que par l'instinct, ses hanches basculaient d'avant en arrière, son membre glissait sur sa langue jusqu'au fond de sa bouche, le petit poing serré d'Amelia à la base de son sexe lui évitant d'aller trop loin. Elle émit un gémissement de supplication sensuelle dont la vibration remonta le long de son membre, libérant son orgasme.

Colin grogna au moment de l'éruption et son sexe tressauta à chaque nouvel afflux de semence. Par-dessus les battements de son cœur et ses propres halètements, il perçut les cris d'Amelia. Il se déversa alors comme il ne l'avait jamais fait, s'abandonnant jusqu'à la dernière goutte à la succion de sa bouche.

Elle le libéra en faisant une dernière fois lentement remonter sa bouche, et ses lèvres brillantes de semence formèrent un sourire de victoire féminine. Colin baissa les yeux sur elle, en proie au vertige, l'esprit encore embrumé d'alcool et de plaisir. Son cœur, en revanche, était plus vivant que jamais.

Avait-il réellement pensé que la passion charnelle apaiserait son amour pour elle et lui permettrait de le soumettre au joug de sa volonté ? Il l'aimait plus que jamais désormais, avec un total abandon.

Accepter de la perdre ? Jamais.

Il l'incita délicatement à s'allonger sur le dos, lui écarta les cuisses et enfouit le visage dans la moiteur paradisiaque de sa fente. Il y fit glisser sa langue afin d'écarter ses lèvres et agaça son clitoris de la pointe.

— Colin ! s'exclama-t-elle, d'une voix trahissant la surprise et le plaisir.

Il sourit contre sa chair, l'embrassa et inclina la tête de façon à insérer sa langue dans l'étroite ouverture destinée à accueillir son sexe. L'essence de son désir l'enivrait, faisait de lui son éternel esclave.

— Non... par pitié.

Quelque chose dans sa voix, une note presque angoissée, lui fit relever la tête.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il en apercevant la lueur sauvage qui faisait briller ses yeux.

— Je t'en prie, cesse, Colin.

Il fronça les sourcils, remarquant ses joues empourprées et le léger tremblement de ses cuisses. Elle était frémissante de désir, et pourtant elle le repoussait.

— Pourquoi ?

— Je n'arrive pas à penser...

La raison. La pensée consciente. C'était cela qui lui faisait défaut. Satisfaire Colin lui donnait le pouvoir, alors que l'inverse l'en privait...

— Tu penses trop, dit-il d'une voix rauque. Abandonne-toi. Redeviens la femme que tu étais lorsque tu m'as incité à te déflorer sans te soucier de rien ni de personne.

— Tu m'en demandes beaucoup, répondit-elle en cherchant à se dégager.

— Oui, gronda-t-il. Je veux tout de toi, absolument tout.

Il s'affaira à lui donner du plaisir de ses lèvres et de sa langue, humant son parfum, s'abreuvant de son essence, la dévorant. La faim qu'il avait d'elle se réveilla aussitôt, et son sexe se déploya et durcit comme s'il ne s'était pas soulagé un instant plus tôt.

Amelia se contorsionnait, griffait ses épaules, le suppliait d'avoir pitié d'elle. Elle était au bord d'une falaise qui la terrifiait et Colin l'entraînait vers le gouffre, ne lui accordant aucun répit, ne lui autorisant aucune retraite.

Sa langue s'était convertie en un instrument de délicieuse torture. Elle lapait, léchait inlassablement, repoussant les limites toujours plus loin, toujours plus fort. Ses lèvres caressaient son clitoris et les soupirs et grognements de plaisir qui lui échappaient l'excitaient davantage.

Amelia sentait les boucles de sa chevelure noire chatouiller l'intérieur de ses cuisses au gré de ses mouvements, mais ses pensées se firent de plus en plus confuses jusqu'à ce qu'elle n'ait plus conscience de rien d'autre que du plaisir qu'il déclenchait au plus secret de son corps et de l'irrépressible ondulation de ses hanches.

C'était la réponse que Colin attendait d'elle, qu'il lui extorquait, farouchement déterminé à faire d'elle une créature de désir.

— Non... non... non... haleta-t-elle, luttant contre lui jusqu'à ce que ses mains se crispent dans sa chevelure pour l'attirer plus près.

Pour qu'il ne la quitte plus jamais.

Colin plaqua ses mains sous ses fesses et la souleva, l'incitant à ouvrir les cuisses de manière à la posséder complètement. Il plongea alors la langue dans sa petite fente palpitante et elle jouit brutalement, ses bras retombant lourdement sur le sol, ses mains griffant le tapis.

— Colin !

Elle était dévastée, anéantie. Mais il n'en avait pas fini avec elle. Elle n'eut pas le temps de reprendre son souffle qu'il était déjà sur elle et la pénétrait d'une ferme poussée des reins.

— Là, gronda-t-il en glissant les bras sous ses épaules pour la maintenir en place, l'emplant sur lui avec une grâce sensuelle. Par Dieu... il n'y a qu'en toi que je me sens bien.

Il ondula savamment des hanches pour la caresser au plus secret de son être, tout en lui faisant sentir son membre sur toute sa longueur.

Haletante, frémissante, Amelia accepta sa possession avec reconnaissance et son corps accueillit chacun de ses assauts par des contractions.

Saisissant sa gorge d'une main, sa hanche de l'autre, il l'immobilisa.

Il la dominait, la possédait, s'appropriait son âme.

— Tu es à moi, gronda-t-il sans cesser d'aller et venir aisément en elle.

Son visage empourpré reflétait tout à la fois le plaisir et l'agonie. Le plus grand sérieux et la plus intense concentration. Il avait le regard enflammé et ses beaux traits étaient tirés par l'effort. Il offrait une vision d'un érotisme torride. Étroitement intime.

Colin lui faisait l'amour. Il était vivant, elle le serrait dans ses bras, et il était en elle. Il murmurait à son oreille de délicieux serments d'amour, ranimait tous les rêves qu'elle avait crus enfouis pour toujours.

Le plaisir l'assaillit à nouveau et elle se contracta si fort autour de lui que Colin jura et gronda. Son pantalon frottait contre ses cuisses nues, elle entendit ses bottes frapper le tapis, et se rendit compte qu'il était tout comme elle encore à demi vêtu.

Elle se représenta en esprit l'image qu'ils devaient former, elle avec son peignoir ouvert et sa chemise troussée jusqu'à la taille, lui avec ses bottes et son pantalon juste assez baissé pour libérer son membre, tous deux charnellement unis sur le tapis...

Et cette vision libéra son orgasme.

— C'est bien, chuchota-t-il en la regardant avec un sourire possessif, s'appliquant à prolonger son plaisir jusqu'à ce qu'elle soit persuadée qu'elle allait en mourir.

L'assaut de ses sens fut si violent qu'il en devint presque insoutenable. Le flot de sensations inouïes qui parcourait sa peau lui donnait l'impression qu'elle était soudain devenue trop étroite.

Lorsqu'elle se sentit vidée de ses forces au point de sangloter, il céda enfin à l'appel de son propre plaisir. Il renversa la tête en arrière, faisant saillir les tendons de son cou, et s'immobilisa, son membre long et dur toujours en elle.

Amelia soutint son regard quand il baissa les yeux vers elle. Ses jambes emprisonnaient ses hanches qui s'étaient remises en mouvement, elle affermit la pression de ses mains sur sa taille et l'attira plus profondément en elle.

Son rythme s'accéléra, ses mains se crispèrent. Elle sentit le plaisir monter en lui, l'enserrer comme un poing et contracter ses poumons. Il se répandit en elle à longs traits brûlants, encore et encore, des gémissements rauques et le soubresaut de ses épaules accompagnant la rupture de la digue.

— Mon Dieu, soupira-t-il en frissonnant, l'ondulation de ses hanches créant un si délicieux frottement contre son clitoris qu'elle jouit à nouveau.

Une certitude exquise s'immisça en elle, au plus profond de ses os, de son cœur et de son âme. Ils ne formaient plus qu'un seul être.

— Mon amour, souffla-t-il, frottant son grand corps contre elle, l'enveloppant du parfum de sa peau. Je ne te lâcherai pas. Tu es à moi, tu...

D'un baiser passionné, elle étouffa les paroles qu'il s'apprêtait à prononcer.

Amelia se réveilla en sursaut quand une grande main se plaqua sur sa bouche. Épouvantée, elle se débattit et sentit ses ongles s'enfoncer dans le poignet de son agresseur.

— Arrête !

Le cœur battant, elle obéit. L'esprit embrumé par le sommeil, elle ouvrit les yeux et découvrit Colin, penché au-dessus d'elle dans la pénombre.

— Écoute-moi, dit-il en jetant un coup d'œil vers la fenêtre. Il y a des hommes dehors. Une douzaine au moins. Je ne sais pas qui ils sont, mais ce ne sont pas les hommes de ton père.

Elle tourna la tête sur le côté pour libérer sa bouche.

— Quoi ?

— Les chevaux m'ont réveillé lorsque les hommes sont passés près de l'écurie, expliqua Colin en rabattant vivement sa couverture. Je suis passé par-derrière pour venir te chercher.

Gênée d'être vue en chemise de nuit, Amelia ramena la couverture sur elle. Colin l'ôta de nouveau.

— Viens, dit-il d'un ton pressant.

— Mais de quoi parles-tu ? demanda-t-elle avec un soupir excédé.

— Tu me fais confiance, oui ou non ?

Les yeux de Colin brillaient dans la pénombre.

— Évidemment.

— Alors fais ce que je te dis, tu poseras des questions plus tard.

Elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il se passait, mais devinait que Colin ne plaisantait pas. Elle prit une profonde inspiration, acquiesça d'un hochement de tête et sortit du lit. La chambre n'était éclairée que par le clair de lune qui entrait par la fenêtre. Ses cheveux pendaient dans son dos en une lourde tresse, que Colin ne put s'empêcher de caresser au passage.

— Va t'habiller, dit-il. Vite !

Amelia se glissa derrière le paravent, ôta sa chemise de nuit et enfila la chemise et la robe qu'elle avait portées la veille.

— Je ne peux pas boutonner le dos. Il me faut ma femme de chambre.

La main de Colin surgit. Il attrapa Amelia par le coude, l'attira vers lui et l'entraîna vers la porte.

— Je suis pieds nus ! protesta-t-elle.

— On n'a pas le temps, grommela-t-il.

Ouvrant la porte, il jeta un coup d'œil dans le couloir. Il faisait si sombre qu'Amelia n'y voyait presque rien. Des voix d'hommes parvinrent à ses oreilles.

— Qu'est-ce qui...

Vif comme l'éclair, Colin plaqua de nouveau la main sur sa bouche et secoua la tête.

Après une seconde de stupeur, elle lui fit signe qu'elle avait compris. Elle se tairait.

Il sortit dans le couloir sans faire de bruit, la main d'Amelia dans la sienne. Bien qu'elle fût pieds nus, le parquet grinça sous ses pas alors qu'il était resté silencieux sous les bottes de Colin. Il se figea. Elle aussi. Au-dessous d'eux, les voix s'étaient tues. On aurait dit que la maison retenait son souffle.

Colin posa l'index sur ses lèvres pour lui imposer le silence, puis la souleva et la plaça en travers de son épaule. La suite se déroula dans une sorte de brouillard. La tête en bas, elle était si désorientée qu'elle ne comprit pas comment il fit pour la porter jusqu'au rez-de-chaussée.

Un cri résonna à l'étage, signalant qu'on avait découvert sa disparition, et des bruits de pas retentirent dans l'escalier. Colin jura et se mit à courir. Amelia fut si secouée que ses dents s'entrechoquèrent, sa tresse fouettant les jambes de Colin. Elle passa les bras autour de sa taille et il accéléra. Ils sortirent par la grande porte, puis dévalèrent les marches du perron.

Il y eut des éclats de voix. Des gens couraient. On croisait l'épée. Les cris de miss Pool s'élevèrent, déchirant la nuit.

— Elle est là ! hurla quelqu'un.

Amelia regardait le sol défiler en dessous d'elle.

— Par ici !

La voix de Benny résonna comme une douce musique aux oreilles d'Amelia. Colin changea de direction. Elle souleva la tête et aperçut leurs poursuivants. Mais d'autres hommes barrèrent la route à ces derniers. Elle en reconnut certains. L'échauffourée qui s'ensuivit leur permit de gagner du temps, et bientôt, ils n'eurent plus personne à leurs trousses.

Un instant plus tard, elle se retrouva sur ses pieds. Elle écarquilla les yeux, cherchant à se repérer, et aperçut Benny juché sur un cheval tandis que Colin en enfourchait un autre.

— *Amelia !*

Elle saisit la main que Colin lui tendait. Il la souleva et l'installa à plat ventre sur l'encolure de la monture. Puis il éperonna la bête et ils s'élançèrent au triple galop dans la nuit.

Amelia retint son souffle, vivement secouée par la course, mais l'épreuve ne dura guère. Alors qu'ils atteignaient la route, un coup de feu éclata, son écho se répercutant dans la nuit. Colin eut un tressaillement et poussa un cri.

Amelia hurla. Tout son univers vacillait.

Elle se sentit glisser et atterrit lourdement sur le sol...

Amelia se réveilla en sursaut lorsqu'une grande main se plaqua sur sa bouche. Un murmure s'éleva près de son oreille.

— *Chut... Quelqu'un s'est introduit dans la maison.*

La voix de Colin l'aida à rassembler ses esprits. Pendant un moment, elle avait cru se trouver encore immergée dans la terreur de son rêve. Mais sentir le corps de Colin pressé contre son dos et ses grands bras l'envelopper lui apporta le réconfort dont elle avait besoin.

Progressivement, elle reprit pied dans le réel. Distingua les moulures du plafond et sentit du velours sous sa jambe.

Ils étaient sur le canapé de la bibliothèque. Dans la cheminée, le feu ne formait plus qu'un tas de braises, ce qui signifiait qu'elle avait dormi au moins deux heures.

Elle se retourna entre les bras de Colin pour lui faire face et approcha sa bouche de son oreille.

— *Qui est-ce ? chuchota-t-elle.*

Il secoua la tête, ses yeux brillants dans la pénombre.

Amelia demeura immobile. Elle l'entendit alors... Un bruit de bottes sur le parquet.

Des bottes ? En pleine nuit ?

Son cœur s'emballa. Contrairement à ce qui s'était passé dans son rêve, cette fois, c'était Colin qui était menacé.

Il l'embrassa, puis glissa silencieusement au bord du canapé. Il rajusta son pantalon, enfila sa chemise et attrapa sa courte épée.

Amelia se leva à son tour et noua la ceinture de son peignoir.

— *Ferme la porte à clef derrière moi, murmura-t-il en sortant l'épée de son fourreau avec une lenteur désespérante pour éviter de faire le moindre bruit.*

Amelia secoua la tête et rampa jusqu'au fauteuil. Le manche de son poignard était serti de bijoux. À peine eut-elle posé la main dessus qu'elle perçut sa présence derrière elle.

— *Non.*

— Fais-moi confiance, dit-elle en tournant la tête pour presser sa joue contre la sienne.

Elle sentit sa mâchoire se contracter.

— La raison m’oblige à penser avant tout à ta sécurité.

— Crois-tu que je raisonne autrement en ce qui te concerne ?

Elle effleura sa joue d’une main tremblante, là où une adorable fossette se creusait quand il était heureux.

— N’aie crainte. N’oublie pas que je suis la sœur de la Veuve noire.

Un long silence accueillit cette déclaration, tandis qu’il considérait ce qu’elle venait de dire.

— Laisse-moi t’aider, insista-t-elle. Comment veux-tu que nous allions de l’avant si tu t’obstines à me tenir à l’écart ?

Finalement, Colin eut un bref hochement de tête. Elle déposa un rapide baiser sur ses lèvres entrouvertes, tout en sortant le poignard de son fourreau.

— *Je t’aime*, murmura-t-il silencieusement contre sa bouche.

Amelia porta sa main à ses lèvres pour y déposer un baiser.

Colin s’écarta d’elle et s’approcha de la porte qu’il avait sans doute refermée pendant qu’elle dormait. Il tourna la poignée et l’entrouvrit juste assez pour regarder dans le couloir. Les gonds parfaitement huilés ne firent aucun bruit.

Il se faufila hors de la pièce en un clin d’œil. Amelia attendit d’avoir compté jusqu’à dix, puis elle l’imita.

Galvanisée par le contact du poignard, elle longea le couloir en direction de l’escalier, tous les sens aux aguets. Le cri d’une chouette au-dehors la fit tressaillir. Elle retint son souffle, l’instinct de survie et le besoin de protéger Colin primant sur toutes ses autres émotions. Un profond silence régnait, comme si la maison retenait son souffle, puis elle perçut un léger bruit – des pas furtifs, droit devant.

Elle se recroquevilla dans l’obscurité.

Un coup de feu claqua. Un seul.

Sur sa droite, un mouvement attira son regard. Amelia referma la main sur la lame du poignard et s’apprêta à le lancer. Son bras était ferme, ses nerfs tendus mais parfaitement maîtrisés. Elle n’avait encore jamais tué personne, mais si cela se révélait nécessaire, elle agirait d’abord et réfléchirait aux conséquences ensuite.

Elle concentra son regard sur le mince rayon de lune éclairant la dernière marche de l’escalier.

Bien qu’elle n’entendît pas le moindre bruit, elle devinait que l’intrus se rapprochait de ce rai de lumière.

Plus près... plus près encore...

Soudain, Colin bondit. Elle le reconnut à la blancheur de sa chemise quand il traversa le rayon de lune. Il s'écrasa sur un corps si bien dissimulé par l'obscurité qu'Amelia n'avait pu en discerner les contours depuis l'endroit où elle se tenait.

Elle se redressa et traversa le couloir jusqu'au mur opposé afin d'améliorer ses possibilités de lancer.

Il faisait trop sombre pour distinguer les deux silhouettes l'une de l'autre. Elles formaient une masse de membres qui s'agitaient en tous sens, et Amelia ne put que prier.

Heureusement, une porte s'ouvrit à l'étage. Elle réprima un sanglot de soulagement. La lumière projetée par une lanterne fut suffisante pour qu'elle remarque que la lame qui s'éleva soudain était trop courte pour être celle de Colin. Amelia replia le bras, ajusta son tir et lança le poignard avec précision.

L'arme tournoya, rapide comme l'éclair. Un grognement de souffrance retentit. Le poignard qui s'était élevé au-dessus de Colin retomba bruyamment sur le plancher.

St. John dévala l'escalier, tenant un pistolet d'une main, la lanterne de l'autre. Maria le suivait de près, brandissant un fleuret.

La lumière se répandit dans le couloir, révélant la cible d'Amelia. Les mains plaquées sur le torse, l'intrus tomba à genoux. Le manche du poignard pointait entre ses doigts. Il oscilla un moment tel un pendule, puis tomba face contre terre.

— Peste, haleta Colin avant de se précipiter vers elle. Bien joué !

— Félicitations, Amelia, déclara St. John, le regard tourné vers l'homme qui gisait à terre.

— Que diable se passe-t-il ? demanda Ware en descendant l'escalier.

M. Quinn et Mlle Rousseau ne tardèrent pas à les rejoindre.

— Depardue... souffla la Française.

Elle s'accroupit, plaça la main sur l'épaule de l'agresseur et le fit basculer sur le dos.

— *Comment te sens-tu** ?

Le Français émit un faible gémissement et ouvrit les yeux.

— Lysette...

Elle saisit le manche du poignard et le retira. Pour le planter aussitôt dans son cœur.

Le bruit que fit la lame en frôlant une côte et le cri de surprise de Depardue tirèrent un violent frisson à Amelia.

— Bonté divine ! s'écria-t-elle, prise de nausée.

Le bras de la Française s'éleva et frappa à nouveau. Quinn bondit sur elle et la ceintura. Le poignard retomba sur le sol.

— Arrêtez ! Il est mort !

Mlle Rousseau se dégagea de son étreinte et proféra un chapelet de jurons en français avec un tel accent de haine qu'Amelia eut un mouvement de recul. Finalement, Lysette cracha sur le cadavre.

La scène plongea l'assemblée dans un profond silence. Puis St. John s'éclaircit la gorge.

— Bien... Celui-ci ne pourra plus nous nuire. Mais je doute fort qu'il soit venu seul.

— Je me charge de fouiller le rez-de-chaussée, déclara Colin avant de se tourner vers Amelia. Monte dans ta chambre et verrouille la porte.

Elle acquiesça. La vue du cadavre et de la mare de sang qui s'étendait rapidement vers ses pieds lui retournait l'estomac. À présent, la portée de son geste s'infiltrait progressivement dans son esprit.

— J'ai trouvé ça !

Toutes les têtes se tournèrent vers le hall d'entrée où Tim venait d'apparaître, tenant Jacques par le collet.

— Je l'ai surpris en train de rôder dehors, annonça le géant.

Chacun constata que le Français était habillé de pied en cap.

— Je ne rôdais pas ! protesta Jacques.

— Je crois que c'est lui qui a fait entrer l'autre, dit Tim en désignant Depardue du menton.

— Un traître se trouvait-il parmi nous ? demanda St. John d'un ton sinistre.

Amelia sentit un frisson passer sur sa peau.

— *Ça alors** ! s'exclama Mlle Rousseau, levant ses mains couvertes de sang. Mais pourquoi perdre notre temps avec lui, alors qu'il peut y en avoir d'autres dehors ?

— Nous en avons attrapé trois autres, précisa Tim en regardant St. John.

— Nous allons les interroger, déclara Colin.

— *Absurde**, ricana Mlle Rousseau.

— Que suggérez-vous que nous fassions ? s'enquit Simon d'un ton de politesse exagérée. Que nous torturions celui-ci des jours durant ? Cela suffirait-il à apaiser votre soif de sang ?

— Pourquoi se donner tant de mal ? Autant le tuer tout de suite, répondit-elle, sa main ensanglantée soulignant son propos d'une arabesque désinvolte.

— *Salope** ! hurla Jacques. Tu sacrifierais tes propres enfants !

St. John haussa les sourcils.

— Elle travaille avec moi ! cria le Français en cherchant à se dégager de l'étreinte de Tim. Moi, au moins, je peux témoigner que Mitchell est innocent du meurtre de Leroux ! Alors qu'elle ne vous servira à rien !

— Qu'est-ce que tu dis ? intervint Colin qui s'était raidi. Vous travaillez ensemble ?

Amelia enserra sa taille de ses bras, frissonnante.

— *La ferme** ! siffla Mlle Rousseau.

Jacques eut un sourire de triomphe.

— Je crois que nous devrions les séparer, suggéra Colin.

St. John approuva d'un hochement de tête.

— Je me charge de Lysette, annonça Simon d'un ton ferme.

Amelia surprit le frisson d'appréhension de la Française et détourna les yeux, gagnée malgré elle par un élan de sympathie.

— Viens, mon chou, murmura Maria en la prenant par le bras. Allons préparer du thé et des alcools pour les hommes. La nuit promet d'être longue.

Colin fixa l'homme qu'il avait pris pour un ami et tâcha de comprendre l'ampleur du complot dont il était victime.

— Tu travailles avec Mlle Rousseau depuis le début ? Tu la connaissais donc quand tu l'as croisée à l'auberge, l'autre jour ?

Jacques hocha la tête. Il était ligoté sur un élégant fauteuil dans le bureau de Ware, les mollets retenus aux pieds du fauteuil, les mains attachées dans le dos.

— Je la connais depuis un bout de temps.

— Pourtant, vous avez fait mine de vous rencontrer pour la première fois. Pourquoi ? demanda Simon.

Quand il avait compris que Mlle Rousseau resterait obstinément silencieuse, Simon l'avait attachée et laissée sous bonne garde dans une des chambres, avant de rejoindre les autres pour participer à l'interrogatoire de son complice.

— Parce qu'on devait vous faire croire qu'il s'agissait seulement de Cartland et de l'assassinat de Leroux, répondit Jacques.

— N'est-ce pas de cela qu'il s'agit ? questionna Colin.

— Non. Les *Illuminés** veulent mettre un terme à vos activités en France parce qu'elles se sont révélées gênantes pour eux. On m'a envoyé ici pour découvrir l'identité de votre chef.

Colin se figea.

— Les *Illuminés** ?

Il avait entendu parler de cette société secrète dont les membres seraient parvenus à infiltrer les plus hautes sphères du pouvoir, mais ces rumeurs s'étaient jusqu'alors révélées sans fondement.

— Qu'ont-ils à voir avec Leroux ?

— Rien de tout cela n'avait aucun rapport avec Leroux, répliqua le Français. Mais à partir du moment où Cartland l'a tué, les complications se sont accumulées.

— Explique-nous un peu cela, dit Simon depuis le fauteuil qu'il occupait.

Avec sa robe de chambre et son cigarillo, il offrait la trompeuse apparence d'un gentleman désœuvré.

— Les *Illuminés** ont appris que Mitchell s'apprêtait à retourner en Angleterre, commença Jacques. J'ai retenu une cabine sur le même bateau que lui, dans l'intention de me lier d'amitié avec lui au cours de la traversée. Ceci afin de découvrir l'identité de votre chef. J'ai suivi Mitchell la veille de son départ. Quand Cartland a assassiné Leroux, j'y ai vu l'occasion idéale de nouer contact avec lui.

— Fascinant, murmura St. John.

— Et Lysette ? demanda Simon.

— Mitchell était ma cible, dit le Français. Vous étiez la sienne. Les *Illuminés** ne laissent jamais rien au hasard.

— Peste ! ragea Colin. Et quel était le rôle de Depardue ?

— Il était chargé de découvrir la vérité au sujet de l'assassinat de Leroux. L'agent général Talleyrand en a fait une affaire personnelle.

— Je suis donc toujours recherché en France, commenta Colin, et quelqu'un doit payer pour la mort de Leroux. Mon problème demeure donc entier : il n'y a que ton rôle et celui de Mlle Rousseau dans cette affaire qui aient changé.

— Exact, admit Jacques.

— Sans compter que Depardue est mort.

— N'ayez aucun regret à ce sujet, *mon ami**. Mlle Rousseau pourra attester que ce n'était vraiment pas quelqu'un de recommandable.

— Pourtant, vous l'avez laissé pénétrer chez moi, remarqua Ware. Pourquoi ?

— Cartland l'avait chargé d'enlever miss Benbridge, expliqua Jacques. J'ai accepté de les aider, mais mon intention était de l'empêcher de mener sa tâche à bien. J'espérais être celui qui l'aurait « découvert » et abattu, ce qui aurait en outre renforcé votre confiance en moi.

— Je ne comprends pas, dit St. John en se rapprochant de lui. Pourquoi vous être lié avec Cartland ?

— À cause de Depardue, justement. Quand Mitchell et moi étions encore à Londres, je cherchais Cartland. Je suis tombé sur Depardue et je lui ai dit que je travaillais avec Lysette pour appréhender l'assassin de Leroux. L'implication de Lysette a rendu Depardue méfiant. Et c'est ce qui m'a offert une ouverture du côté de Cartland : il avait besoin d'un autre soutien français, car Depardue ne croyait pas à son innocence.

— Où se trouve Cartland en ce moment ? demanda Colin.

— À l'auberge de Bristol. Il attend de nos nouvelles.

Colin regarda Quinn.

— Je file me changer, annonça celui-ci.

— Je vous accompagne, déclara St. John.

— Je reste avec ces dames, offrit Ware avant de s'autoriser un de ses rares sourires.

Bien que je doute fort qu'elles aient besoin de ma protection...

Colin quitta la pièce et se dirigea vers la bibliothèque d'un pas vif. Quinn le rejoignit.

— Je crois bien que ta vengeance est à portée de main, dit l'Irlandais.

— Ce n'est pas trop tôt, répondit Colin, dévoré d'impatience.

Une barrière le séparait toujours d'Amelia, mais le parfum de chèvrefeuille qui s'accrochait encore à sa peau l'emplissait d'espoir. Elle l'aimait. Le reste viendrait en temps voulu.

Ils se séparèrent au pied de l'escalier et Colin alla récupérer sa veste et son gilet dans la bibliothèque. Quand sa main se referma sur le fourreau vide de son poignard, il repensa au moment où Amelia avait insisté pour lui venir en aide. Elle lui avait sauvé la vie. La veille, il avait cru impossible de l'aimer davantage, mais il se rendit soudain compte qu'il commençait seulement à tomber amoureux d'elle... De la femme qu'Amelia était devenue durant sa longue absence.

Colin eut alors la certitude qu'aucun autre que lui n'était digne de l'épouser. Et quand bien même un tel homme existerait, il pouvait aller au diable ! Amelia lui appartenait. Avec de la persévérance, il finirait bien par l'en convaincre.

Il enfila sa veste et quitta la pièce, empli de détermination.

Ware se tenait au pied de l'escalier, les yeux baissés sur l'endroit où le cadavre de Depardue gisait peu de temps auparavant. On s'était chargé de le nettoyer, mais Colin se dit que ce souvenir hanterait certainement le comte pendant un moment.

Ware tourna la tête en l'entendant approcher, et ses yeux se plissèrent.

— Si vous capturez Cartland, dit-il, vous n'aurez plus rien à faire ici. Excepté une chose, ajouta-t-il avec une légère crispation de la mâchoire.

— Nous pouvons nous retrouver à l'aube, suggéra Colin. Nous aurons tous deux passé une nuit blanche, nous serons donc à égalité.

— Vous allez peut-être être amené à vous battre et revenir blessé, répondit le comte d'un ton sinistre. Cependant, si tel n'est pas le cas, l'aube me convient parfaitement.

Colin s'inclina et se dépêcha de gagner l'écurie, éperonné par l'idée que le soleil pouvait se lever sur une vie entièrement nouvelle pour lui. St. John l'attendait déjà avec une douzaine de ses hommes. Quinn ne tarda guère à les rejoindre.

La troupe se mit alors en route vers la ville.

Quand un bruit de pas précipités retentit dans le couloir de sa chambre, Cartland s'empara du pistolet posé devant lui. Envoyer Depardue accompagné de quatre hommes avait constitué un pari qu'il aurait préféré éviter. Mais de tels paris apportent parfois de grandes récompenses...

Tenant négligemment son pistolet, il attendit qu'on ait frappé à la porte pour répondre. La porte s'ouvrit, et un de ses hommes entra précipitamment.

— Trois gentilshommes lourdement armés viennent d'entrer dans la salle de l'auberge.

Cartland glissa son pistolet sous la ceinture de son pantalon et attrapa sa veste.

— Les autres sont-ils en bas ? demanda-t-il en se dirigeant vers la porte, attrapant sa courte épée au passage.

— Oui. Et il y en a deux à l'écurie.

— Parfait. Viens avec moi.

Cartland descendit prestement l'escalier. La porte qui donnait sur l'arrière de l'auberge se trouvait juste en face de lui, mais il préféra traverser la cuisine et sortir par la porte de service. Au-delà du petit rectangle de lumière dispensé par la porte ouverte, Cartland ne distingua rien d'autre que les ténèbres. Il franchit l'allée au pas de course.

Une fois que la nuit l'enveloppa de son manteau, il se sentit un peu plus en sécurité.

Jusqu'à ce qu'il entende le grognement de souffrance du valet qui l'avait suivi.

Surpris, Cartland trébucha. Il se retourna en saisissant son pistolet et scruta les alentours d'un regard de bête traquée.

— Content de te revoir, lança Mitchell.

La lune éclairait l'étroit passage et le corps du valet allongé par terre, un manche de couteau saillant de son dos.

— Toi ! cracha Cartland, incapable de distinguer son ennemi.

— Eh oui, c'est bien moi, répondit Mitchell depuis l'ombre.

L'écho créé par les bâtiments environnants empêchait Cartland de déterminer l'endroit où il se tenait, alors que lui-même était à découvert.

— Les Français ne croiront pas à ma culpabilité, déclara-t-il, brandissant son arme. Ils ont confiance en moi.

— Permits-moi de me charger de cela.

Un bruit sourd s'éleva sur sa gauche, et Cartland fit feu dans cette direction. Quand un gros caillou roula jusqu'à la pointe de sa botte, il comprit qu'il avait été joué. La panique l'avait empêché de réfléchir. Son cœur se glaça de terreur.

Le rire de Mitchell retentit dans la nuit. Le Gitan surgit alors, telle une apparition spectrale, sa cape noire tourbillonnant autour de lui. Il tenait une arme dans chaque main. L'une d'elles était un pistolet, ce qui ne laissait d'autre choix à Cartland que la mort ou la reddition. Il lâcha le sien, fumant et désormais inutile.

— Je peux t'aider... assura-t-il d'un ton urgent. Je peux parler pour toi et laver ton nom.

Les dents de Mitchell étincelèrent dans la pénombre.

— Mais c'est justement ce que tu vas faire – en regagnant la France et en payant pour tes crimes !

Amelia se réveilla en sursaut juste avant l'aube. Sans qu'elle sût pourquoi, son cœur battait comme si elle avait couru.

Elle demeura allongée un moment, les yeux rivés au ciel de lit. Son regard ensommeillé parcourut le feston orné de petits pompons dorés, et elle s'efforça d'apaiser son souffle en se concentrant sur chacune de ses respirations.

Le son qui parvint alors à ses oreilles l'emplit d'effroi – un bruit d'épées qui s'entrechoquent...

Le duel !

Elle bondit hors du lit et appela sa femme de chambre.

— Anne !

Elle se précipita vers la fenêtre, ouvrit les rideaux et lâcha un juron quand elle découvrit la pâleur du ciel gris-rose. Elle courut jusqu'à l'armoire et en tira un châle.

— Anne !

La porte s'ouvrit, et elle pivota sur elle-même dans un tourbillon de dentelle.

— Pourquoi ne m'as-tu pas réveillée plus... Maria ! s'exclama-t-elle en découvrant sa sœur.

— Amelia.

L'accent de compassion qu'elle perçut dans la voix de sa sœur lui donna la chair de poule.

— Non ! souffla-t-elle en passant précipitamment devant elle pour gagner le couloir.

— Attends !

Mais Amelia n'en fit rien. Elle courut aussi vite qu'elle le put, évitant de justesse une femme de chambre affairée lorsqu'elle s'engagea sur le palier, et dévalant l'escalier quatre à quatre. Comme elle atteignait le rez-de-chaussée, le frôlement métallique de lames d'acier figea son sang dans ses veines. Elle était presque arrivée à la porte-fenêtre menant à la terrasse et à la pelouse qui s'étendait derrière la maison, quand des bras puissants la ceinturèrent par-derrière et la soulevèrent. Elle voulut crier, mais une main s'abattit sur sa bouche.

— Désolé, gronda Tim. Je ne peux pas vous laisser les distraire pendant qu'ils se battent. C'est comme cela que les hommes se font tuer.

Un violent frisson la parcourut à l'idée qu'un des deux hommes soit blessé. Elle se débattit alors comme une furie, mais même un homme entraîné n'aurait pu se dégager de l'étreinte de Tim. Le bruit du duel continuait de s'élever, et des larmes jaillirent de ses yeux. Chaque cliquetis d'acier l'atteignait comme un coup et la faisait sursauter entre les bras de Tim.

Celui-ci grommela un juron et approcha sa joue de la sienne pour murmurer des paroles censées l'apaiser, mais rien ne fut en mesure de soulager sa détresse.

Soudain... ce fut le silence.

Amelia se pétrifia, craignant de respirer au cas où un bruit révélerait ce qui se passait dehors.

Tim la porta jusqu'à une fenêtre, qu'il entrouvrit légèrement. La brise froide et humide qui pénétra par l'entrebâillement la fit frissonner.

— De nous deux, vous êtes pour elle le meilleur parti.

C'était la voix de Colin qui venait de s'élever, et les lèvres d'Amelia tremblèrent contre la paume de Tim.

— Vous incarnez le choix raisonnable, poursuivit-il d'une voix lugubre. Vous avez toujours été loyal et honnête avec elle. Contrairement à moi, votre fortune et votre titre vous sont acquis depuis longtemps. Vous êtes en mesure de lui offrir une meilleure vie.

Amelia s'affaissa entre les bras de Tim et sanglota en silence.

— Plus grave encore, elle redoute l'affection qu'elle a pour moi, alors qu'elle envisage sereinement l'avenir avec vous.

Elle tourna la tête sur le côté, et sa joue baignée de larmes se pressa contre le cœur battant de Tim.

Colin allait la quitter. Une fois encore.

Tim écarta sa main de sa bouche.

— Lâchez-moi, murmura-t-elle, soudain très lasse. Je n'ai pas l'intention de sortir. Il la posa par terre, et elle quitta la pièce.

— Mon chou... dit Maria en écartant les bras pour l'accueillir quand elle atteignit le pied de l'escalier.

Amelia se jeta dans ses bras avec reconnaissance, les genoux si tremblants qu'elles durent toutes deux s'asseoir sur la première marche.

— Je gardais encore espoir, murmura Amelia, le cœur broyé d'une souffrance qu'elle n'avait plus ressentie depuis le jour où elle avait cru Colin mort. Je me déteste d'avoir entretenu cet espoir. Je ne tiens pas compte des leçons du passé. Ceux que j'aime ne restent jamais dans ma vie. Ils s'en vont. Tous autant qu'ils sont. Sauf toi... Il n'y a que toi qui me restes...

— Allons, allons, calme-toi. Tu es épuisée.

Tim réapparut. Il la souleva dans ses bras puissants et la reconduisit à sa chambre, Maria fermant la marche.

Colin se redressa de sa profonde révérence et croisa le regard du comte qui s'était lui aussi incliné. Il sentit un filet de sang tiède couler de l'estafilade sans gravité infligée par l'épée de Ware, mais n'y attacha aucune importance. Ware avait obtenu satisfaction, mais ce serait tout ce qu'il aurait. Car Colin avait l'intention de rafler le butin.

— Pourtant, reprit-il, en dépit de toutes ces qualités, milord, je ne vous concéderai que ce duel. Pas miss Benbridge. Sa plus profonde affection me revient, comme toujours. Et je crois que les sentiments que j'ai pour elle sont évidents pour tout un chacun.

— Est-ce en raison des sentiments que vous avez pour elle que vous l'avez abandonnée durant tant d'années ? ricana le comte.

— Je ne puis changer le passé. Je vous assure cependant qu'à dater d'aujourd'hui rien ne pourra plus jamais m'éloigner d'elle.

Les yeux de Ware s'étrécirent, et l'air entre eux se chargea d'une tension palpable. La bouche du comte se releva alors sur un demi-sourire.

— Vous n'êtes peut-être pas l'homme avec lequel je vous ai confondu.

— Peut-être pas.

Ils s'inclinèrent à nouveau, puis quittèrent la pelouse, chacun s'engageant dans une direction opposée, comme celles que prendraient leurs vies à compter de ce moment.

Au cours de la demi-heure qui suivit – à moins que ce ne fût une heure ? –, Amelia demeura hébétée. Maria la força à avaler du thé, ainsi qu'une solide dose de laudanum.

— Cela t'apaisera, murmura-t-elle.

— Laisse-moi, marmonna Amelia en écartant la main qui cherchait à lui caresser le front.

— Je vais lire tranquillement auprès de toi et renvoyer ta femme de chambre.

— Non. Sors, toi aussi.

Maria finit par céder et quitta la chambre. Amelia se recroquevilla sur son lit pour sombrer dans un sommeil sans rêves.

Son répit fut de courte durée. Bien trop tôt, une autre main vint écarter ses cheveux de son front.

— Je suppose que je suis le seul à blâmer pour ce manque de foi de ta part.

La voix de Colin glissa comme une caresse sur sa peau. Elle bascula sur le côté pour se rapprocher de lui, les mains tendues. Colin les prit et les serra tendrement.

— Je pensais que tu ferais la grasse matinée, murmura-t-il en rabattant les couvertures. Je voulais t'épargner tout chagrin.

Elle sentit qu'il la soulevait et se retrouva blottie contre son torse ferme et tiède. Le parfum de sa peau, si viril et séduisant, ce parfum qui n'appartenait qu'à lui, l'incita à enfouir son visage contre sa cravate.

Elle eut vaguement conscience qu'il la transportait, qu'ils descendaient un escalier. L'air frais caressa soudain sa peau et elle frissonna.

— Il y a une couverture dans ma voiture, expliqua-t-il. D'ici une minute, tu seras confortablement installée.

Un instant plus tard, elle fut hissée dans une voiture. L'attelage se mit en branle et les roues crissèrent sur le gravier. Colin maintenait sa tête sur ses genoux, et une douillette couverture la recouvrait. Des larmes perlèrent entre ses cils tandis qu'elle priait pour ne jamais se réveiller d'un rêve aussi merveilleux.

Des lèvres se pressèrent sur sa tempe.

— Dors.

Étourdie par le laudanum, elle n'eut aucun mal à obéir à cette douce injonction.

Amelia se réveilla quand le mouvement de la voiture cessa. Elle cligna des yeux pour chasser les restes de sommeil et la voix de Colin retentit :

— Les chevaux sont épuisés et je meurs de faim.

Le duel...

Elle se redressa brusquement. Le sommet de sa tête heurta le menton de Colin, et tous deux poussèrent un cri.

— Aïe ! fit-il en la plaçant sur ses genoux comme si elle ne pesait pas plus lourd qu'une feuille.

Les yeux écarquillés, Amelia contempla le luxueux agencement de la voiture de Colin, puis se pencha à la fenêtre. Ils se trouvaient dans la cour de ce qui semblait être une auberge.

— Où sommes-nous ?

— En chemin, répondit-il, frottant toujours son menton.

— Pour où ?

— Pour nous marier.

Amelia écarquilla les yeux.

— Comment cela ?

Le sourire de Colin révéla sa fossette et lui rappela le garçon dont elle était tombée follement amoureuse.

— Étant donné que je n'avais plus aucune raison d'apprécier l'hospitalité de St. John, j'ai estimé qu'il était temps pour nous de partir.

Amelia le contempla longuement, s'efforçant de comprendre.

— Je ne saisis pas. Ne vous êtes-vous pas affrontés en duel, Ware et toi, ce matin ?

— Si fait.

— Ne l'a-t-il pas emporté ? Ne lui as-tu pas dit qu'il était le meilleur parti pour moi ? Dieu du ciel, aurais-je perdu l'esprit ?

— Si, si, et non, répondit-il en affermissant l'étreinte de ses bras. Je lui ai accordé le premier sang, expliqua-t-il. Il lui revenait de droit. Quand je t'ai prise, tu lui appartenais encore.

Amelia ouvrit la bouche pour protester, mais il plaça le bout de ses doigts sur ses lèvres.

— Laisse-moi terminer.

Elle acquiesça, se dégagea de son étreinte et alla s'asseoir sur la banquette opposée afin de garder les idées claires.

Elle s'aperçut alors qu'elle était toujours en chemise ! Colin, quant à lui, était vêtu d'un superbe habit de velours vert foncé. Elle éprouvait encore des difficultés à associer le Colin d'hier avec le Colin d'aujourd'hui, mais elle n'en rencontrait aucune quand il s'agissait de l'aimer. Poser les yeux sur lui la comblait de joie.

— J'ai d'abord fait valoir à Ware tous les avantages qu'il a sur moi – cela aussi n'était que justice, reprit-il, ses yeux sombres l'observant avec un mélange d'amour et de détermination. C'est ce que tu as entendu ce matin. Or, il se trouve que j'en suis venu à estimer que ses avantages importaient peu.

— Vraiment ? fit Amelia, portant les mains à son ventre pour en apaiser les délicieuses palpitations.

— Absolument, répliqua-t-il en croisant les bras, ce qui fit saillir ses muscles d'une façon qui ravit la jeune femme. Je t'aime. C'est toi que je veux. J'ai l'intention de te faire mienne. Au diable le reste !

— Colin...

— Je t'ai enlevée, Amelia. Je me suis enfui avec toi comme j'en ai toujours rêvé, ajouta-t-il, tout sourire. D'ici à deux semaines, nous serons mari et femme.

— N'ai-je pas mon mot à dire ?

Il fit de mine de réfléchir.

— Je t'autorise à dire « oui » si tu le souhaites. Autrement, tu n'as pas ton mot à dire.

Amelia rit, alors que des larmes avaient déjà franchi ses cils.

Colin se pencha en avant et cala les coudes sur ses genoux.

— Dis-moi que ce sont des larmes de joie.

— Colin... soupira-t-elle. Comment pourrais-je dire oui ? Éconduire Ware aussi grossièrement pour ne me soucier que de mon seul plaisir s'assimile exactement au comportement de mon père. Je ne pourrais pas le supporter si j'agissais aussi égoïstement. Je finirais même sans doute par t'en vouloir de m'avoir entraînée dans cette voie.

— Amelia, déclara-t-il en se redressant, si je te disais que Ware ne désire que ton bonheur, cela allégerait peut-être tes inquiétudes au point de t'inciter à accepter, mais ce n'est pas ce que je souhaite.

Elle fronça les sourcils.

— Toi et moi agissons impétueusement, c'est vrai, reprit-il. Nous saisissons l'instant présent sans nous soucier du reste du monde, c'est également vrai. Parce que nous sommes ainsi. Et c'est pour cette raison que nous nous entendons aussi bien. Nous ne supportons aucune entrave à notre bonheur, voilà tout.

— Les gens civilisés ne peuvent pas vivre de cette manière.

— Si, ils le peuvent. Tant qu'ils ne font de mal à personne. Ware ne t'aime pas, pas autant que moi, assura-t-il, son accent passionné réduisant Amelia au silence. Et tu ne l'aimes pas non plus. Je te suspecte également de ne pas t'aimer toi-même, pas autant que tu le devrais. Tu m'as accusé de chercher à me faire passer pour un autre, alors que tu commets la même erreur. Tu voudrais te faire passer pour une femme respectueuse des convenances et de ses devoirs, mais cela ne te ressemble absolument pas ! N'aie pas honte des aspects de toi que j'adore.

— Welton était un monstre, protesta-t-elle. Je ne veux pas me comporter comme lui.

— Tu ne le pourrais pas, dit-il en prenant ses mains. Tu es pleine de joie de vivre et tu as le sens de la famille. Ton père n'avait d'amour que pour lui-même. Vous n'avez rien de commun, lui et toi.

— Ware...

— Ware sait ce que je fais. Il pourrait nous arrêter s'il le voulait, mais il ne le fera pas. Quoi qu'il en soit, j'ai décidé de profiter de l'instant présent avec toi et d'oublier tout le reste. Je sais ce que cela a d'effrayant. Nous allons tous deux devoir quitter les cages

que nous avons créées pour nous-mêmes et nous lancer dans l'inconnu. Mais nous serons ensemble.

Les cages. Amelia était enfermée dans une cage depuis si longtemps, une part d'elle détestant les restrictions que cela imposait, l'autre se félicitant que cela l'empêche de ressembler à lord Welton.

— Tu me connais bien, murmura-t-elle.

— Oui, je te connais mieux que personne. Tu m'as demandé de croire que j'étais digne de toi. À ton tour à présent de te croire digne de moi. De te croire libérée des défauts de caractère dont souffrait ton père. De bien vouloir admettre que j'ai l'intelligence d'aimer une femme aussi merveilleuse que celle que tu es devenue.

Il porta ses doigts à ses lèvres.

— Fais le saut avec moi, Amelia. Je m'accroche à ton amour des deux mains, malgré toutes les raisons qui m'incitent à ne pas le faire. Fais de même. Accepte ta nature et prends la fuite avec moi. Sois libre avec moi. Nous n'en serons que plus heureux.

Amelia l'observa longuement à travers ses yeux voilés de larmes. Puis elle se jeta dans ses bras.

— Oui, décida-t-elle, pressant sa joue contre la sienne. Soyons libres !

Christopher, Simon et Ware se concertaient au salon quand Maria surgit inopinément, une missive à la main, retenant ses jupes de l'autre.

Les trois hommes se levèrent aussitôt. Christopher et Simon s'empressèrent auprès d'elle, les sourcils froncés. Ware se contenta d'en hausser un seul.

— Je viens de trouver ceci sur l'oreiller d'Amelia ! Mitchell l'a enlevée !

Simon cligna des yeux.

— Je te demande pardon ?

— Vraiment ? fit Christopher, tout sourire.

— Il dit qu'il a l'intention de l'épouser, dit-elle en baissant les yeux sur le billet pour le relire. Ils se dirigent vers l'Écosse.

— Si nous ne nous hâtons pas, nous allons manquer la noce, déclara posément Ware.

— Vous saviez ? s'étonna Maria, levant vers lui de grands yeux.

— Je l'espérais, rectifia-t-il. Je suis heureux de constater que cet homme a retrouvé ses esprits.

Maria ouvrit la bouche, puis la referma aussitôt.

— Ne perdons pas de temps, dit Christopher en prenant son épouse par le coude pour la faire pivoter vers la porte. Nous devons songer aux bagages. Tim veillera sur Jacques et Mlle Rousseau en notre absence.

— Vers l'Écosse... maugréa Simon. Puis-je solliciter une place à bord de votre voiture, milord ? s'enquit-il en se tournant vers Ware.

— Mais, certainement.

Maria jeta par-dessus son épaule un coup d'œil incrédule au comte.

— Il y a tout lieu de se réjouir, madame St. John, modula-t-il d'une voix suave en leur emboîtant le pas. Prenez exemple sur moi et souriez.

— Oui, milord.

Elle adressa un regard à Christopher qui hocha la tête. Soulevant ses jupes, elle s'élança alors et fit la course avec lui jusqu'en haut de l'escalier !

Épilogue

— Nous lèverons l'ancre d'ici à quelques heures, annonça Quinn en tripotant le pompon d'un coussin multicolore.

Ils étaient réunis dans la nouvelle demeure londonienne de Colin. Une vaste pièce, joliment décorée dans des tons bleu pâle et doré. Amelia avait ajouté un peu partout des touches colorées rappelant les origines de Colin – coussins recouverts d'étoffes bariolées, figurines finement sculptées et autres babioles gitanes que Pietro leur avait offertes en cadeaux de mariage. L'ensemble ne correspondait en rien aux critères de la mode et eût été sans doute considéré comme maladroit par bien des gens, mais ils se trouvaient à leur aise dans cet espace et y passaient de longs moments, blottis l'un contre l'autre.

— *Sois toi-même*, lui avait-elle dit avec une audace qu'il ne lui connaissait pas encore et qui n'avait fait que le séduire davantage.

Elle-même s'appliquait à accepter les facettes les plus désinvoltes de sa personnalité, celles contre lesquelles elle avait si longtemps lutté. Elle ne craignait plus de ressembler à son père, et Colin ne laissait plus la crainte d'être indigne d'elle dicter ses actes.

— Les Français ont-ils accepté de relâcher vos hommes en échange de Cartland et de Mlle Rousseau ? demanda Colin à Quinn en se laissant aller contre le dossier de son fauteuil.

— Et de Jacques. Ils le voulaient, lui aussi. Lysette est la seule à se trouver sous ma garde à présent. Jusqu'à ce que je sois certain qu'ils honoreront leur part de l'accord.

— Je ne vous envie pas ce voyage, déclara Colin en le gratifiant d'un clin d'œil. Mlle Rousseau risque de se révéler une prisonnière difficile.

— Elle fait bien triste figure, mais j'avoue que tout cela me ravit immensément.

— Parce que vous êtes un goujat, s'esclaffa Colin. Quand revenez-vous ?

— Je n'en suis pas certain, répondit Quinn avec un haussement d'épaules. Peut-être une fois que tous mes hommes seront relâchés. Ou peut-être pas. Je caresse le vague projet de voyager.

— J'ai toujours admiré la loyauté dont vous faites preuve envers vos hommes, Quinn.

— Ce ne sont plus mes hommes, désormais. J'ai démissionné. Si, je t'assure, confirma-t-il face au haussement de sourcils dubitatif de Colin. Travailler pour Eddington m'a divertit un moment, mais je ressens le besoin de me divertir autrement.

— Comment, par exemple ?

— De nouveaux ennuis surgiront forcément, assura Quinn avec un grand sourire. Te voir ainsi paré de ta tenue de soirée me rappelle qu'une vie paisible au coin du feu n'est pas pour moi. Cela m'ennuierait à périr.

— Sauf si vous la passiez en compagnie de la femme de votre vie.

Quinn renversa la tête en arrière et laissa échapper un rire si sincère et chaleureux que Colin sourit.

— Même quand il m'arrivait de sombrer dans un excès de sentimentalisme vis-à-vis de Maria, expliqua l'Irlandais en se levant, je ne me suis fort heureusement jamais laissé aller à imaginer une telle ineptie !

Colin l'imita.

— J'espère pouvoir un jour vous rappeler ces mots et vous regarder les ravalier.

— Ha ! Ce n'est pas demain la veille, mon ami.

Quinn se tourna vers la porte, et Colin ne put s'empêcher de ressentir une certaine tristesse à l'idée de leur séparation. Quinn était un vagabond, et ils étaient appelés à ne se revoir que rarement. Après toutes les aventures qu'ils avaient partagées, Colin en était venu à le considérer comme un frère, et il lui manquerait.

— Adieu, mon ami, dit Quinn en lui donnant une claque dans le dos une fois qu'ils eurent atteint le vestibule. Je te souhaite tout le bonheur possible et de nombreux enfants.

— Je vous souhaite d'être heureux, vous aussi.

Quinn porta la main à son front en guise de salut et franchit la porte. En route vers de nouvelles aventures.

Colin resta à contempler la porte d'entrée un long moment.

— *Mon amour.*

Le cri d'Amelia fit passer une onde de chaleur sur sa peau.

Il pivota en souriant et la découvrit en haut des marches, seulement vêtue de sa chemise. Ses cheveux étaient savamment coiffés, des diamants scintillant de tous leurs feux parmi ses mèches poudrées.

— Tu n'es pas encore habillée ? s'étonna-t-il.

— J'ai presque fini.

— Ce n'est pas l'impression que tu donnes.

— J'ai dû m'interrompre quand Anne m'a apporté ma toilette avec les dernières retouches... ainsi que la touche finale du tien.

— Vraiment ? répondit-il, son sourire s'élargissant.

Colin connaissait bien l'éclat malicieux qui faisait briller ses yeux.

Elle éleva gracieusement le bras gauche, les chandelles du lustre du hall faisant étinceler l'émeraude de son alliance, et, du bout de ses doigts gantés de satin noir, agita un masque blanc.

Tous les muscles de son corps se contractèrent.

— Si tu veux, murmura-t-elle, nous pouvons nous rendre à ce bal masqué, comme prévu. Je sais qu'il t'a fallu du temps pour t'habiller.

Il s'avança jusqu'au pied de l'escalier.

— Il m'en faudrait beaucoup moins pour me déshabiller, modula-t-il d'une voix caressante.

— J'aimerais te voir porter ceci.

— Si je l'ai préparé, c'est avec une raison.

— Vilain.

Colin gravit les marches deux à deux, la saisit par la taille et l'attira contre lui, ravi de retrouver le contact de son corps souple contre le sien.

— Moi, *vilain* ? Mais c'est vous, comtesse Montoya, qui tentez de me détourner de mes obligations mondaines pour m'entraîner dans une nuit de licencieuses réjouissances.

— Je ne puis m'en empêcher, dit-elle en plaçant le masque devant son visage avant d'en nouer le ruban. J'éprouve pour vous, cher comte, une folle passion.

— Dans ce cas, cédez-y, gronda-t-il, ses lèvres effleurant sa gorge.

Elle laissa échapper un rire vibrant de joie et d'amour, qui emplit son cœur et ne cessa de l'emplir au cours des nombreuses heures qui suivirent. Son rire s'accompagnant alors d'autres sons, tout aussi délicieux.

En tête de liste du *New York Times*, Sylvia Day est l'auteure best-seller, de renommée internationale, d'une vingtaine de romans primés et vendus dans plus de quarante pays. Numéro un dans vingt-trois pays, ses livres ont été publiés à des dizaines de millions d'exemplaires. La société Lionsgate a acheté les droits télévisés de la série *Crossfire*.

Rendez-lui visite sur son site : www.sylviaday.com, sa page Facebook : [Facebook.com/AuthorSylviaDay](https://www.facebook.com/AuthorSylviaDay) et sur son compte Twitter : [@SylDay](https://twitter.com/SylDay)